BIBLIOTECA NAZ.
141
D
39
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITTORIO EMANUELE III
141
D
39
NAPOLI

MÉMOIRES

DE Mr. LE DUC

DE S. SIMON.

TOME TROISIEME.

MÉMOIRES

DE Mr. LE DUC

DE S. SIMON,

OU

L'OBSERVATEUR VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de Louis XIV, & ſur les premières époques des Règnes ſuivans.

TOME TROISIEME.

R. F. B.

A PARIS,

Chez Buisson, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXIX.

MÉMOIRES

DE Mr. LE DUC

DE S. SIMON,

Sur le Règne de Louis XIV, & ſur les premières Époques des Règnes ſuivans.

COMMENCEMENS DE L'ABBÉ DUBOIS.

ANECDOTES.

MONSIEUR de Saint-Laurent, homme de peu de naiſſance, de peu de mine, mais l'homme de ſon ſiècle le plus propre à élever un Prince, & à former un grand Roi, étoit ſous-Gouverneur du fils de Monſieur, & ſous-Introducteur des Ambaſſadeurs chez le Prince; il étoit ami du Curé de St. Euſtache, & lui-même grand homme de bien. Le Curé avoit un valet qu'on appelloit Dubois, & qui l'avoit été du Sieur le Tellier, qui avoit été Docteur de l'Univerſité de

Rheims. Le Tellier lui avoit trouvé de l'eſprit, l'avoit fait étudier; & ce valet étoit inſtruit en Littérature, & même en hiſtoire; mais c'étoit un valet qui n'avoit rien, & qui, après la mort de ce premier Maître, étoit entré chez le Curé de St. Euſtache. Ce Curé, content de ce valet, pour lequel il ne pouvoit rien faire, le donna à Saint-Laurent, dans l'eſpérance qu'il pourroit le récompenſer mieux que lui. Saint-Laurent s'en accommoda; & peu à peu s'en ſervit pour Secrétaire d'études de Monſieur le Duc de Chartres; de là, voulant s'en ſervir à mieux, il lui fit prendre le petit collet pour le décraſſer, & de cette ſorte, l'introduiſit à l'étude du Prince, pour lui aider à préparer ſes leçons, à chercher les mots dans le Dictionnaire, à le ſoulager lui-même, & à écrire ſes thêmes. Je l'ai vu mille fois dans les commencemens, lorſque j'allois jouer avec Monſieur le Duç de Chartres.

Dans les ſuites, Saint-Laurent devenant infirme, Dubois faiſoit la leçon, la faiſoit fort bien, & plaiſoit au jeune Prince.

Cependant Saint-Laurent mourut très-bruſquement. Dubois continua, par *interim*, à faire la leçon; depuis qu'il fut de-

venu preſque Abbé, il avoit trouvé le moyen de faire ſa Cour au Chevalier de Lorraine, & au Marquis d'Effiat, premier Ecuyer de Monſieur, mais intime; & ce dernier, ayant auſſi beaucoup de crédit ſur ſon Maître, entreprit de faire Dubois Précepteur. Cela ne pouvoit ſe propoſer de plein ſaut; mais ſes Protecteurs, auxquels il eut recours, éloignèrent le choix d'un Précepteur, puis ſe ſervirent des progrès du jeune Prince, pour ne point changer de main, & laiſsèrent faire Dubois; enfin, ils le déclarèrent Précepteur.

Je ne vis jamais homme ſi aiſe, ni avec plus de raiſon; cette extrême obligation, & plus encore le beſoin de ſe ſoutenir, l'attacha de plus en plus à ſes Protecteurs; ce fut de lui que le Chevalier de Lorraine ſe ſervit, pour obtenir le conſentement de Monſieur de Chartres à ſon mariage; Dubois avoit gagné ſa confiance; il lui fut aiſé, en cet âge, avec peu de connoiſſance & d'expérience, de lui faire peur du Roi & de Monſieur; & d'un autre côté, de lui faire voir les cieux ouverts.

Tout ce qu'il put mettre en œuvre n'alla pourtant qu'à rompre un refus; mais cela ſuffiſoit au ſuccès de l'entrepriſe; l'Abbé

Dubois ne parla à Monſieur de Chartres, que vers le tems de l'exécution ; Monſieur étoit déjà gagné ; & dès que le Roi eut réponſe de l'Abbé Dubois, il ſe hâta de bruſquer l'affaire. Un jour ou deux auparavant, Madame en eut vent ; elle parla à Monſieur ſon Fils, de l'indignité de ce mariage, avec toute la force dont elle ne manquoit pas ; & elle en tira parole qu'il n'y conſentiroit point. Ainſi, foibleſſe envers ſon Précepteur, foibleſſe envers ſa Mère, averſion d'une part, crainte de l'autre, & grands embarras de tous côtés.

Comment l'Abbé DUBOIS, *obtint l'Archevêché de Cambrai.*

CAMBRAI vaquoit par la mort du Cardinal de la Trémouille, à Rome, c'eſt-à-dire, le plus riche Archevêché, & une des plus grandes portes de l'Egliſe ; l'Abbé Dubois n'étoit que tonſuré ; cent cinquante mille livres de rente le tentèrent, & peut-être bien autant le degré pour s'élever moins difficilement au Cardinalat. Quel que fût l'empire qu'il avoit pris ſur ſon Maître, il ſe trouva fort embarraſſé, & maſqua ſa hardieſſe de ruſes. Il dit à Monſieur le Duc

d'Orléans, qu'il avoit fait un plaiſant rêve, & lui conta qu'il avoit rêvé qu'il étoit Archevêque de Cambrai. Le Régent, qui ſentoit où cela alloit, fit la pirouette, & ne répondit rien.

Dubois de plus en plus embarraſſé, bégaya & paraphraſa ſon rêve; puis ſe raſſurant, demanda pourquoi il ne l'obtiendroit pas, ſon Alteſſe Royale pouvant faire ainſi de ſa ſeule volonté ſa fortune? Monſieur le Duc d'Orléans fut indigné, même effrayé; & d'un ton de mépris, lui répondit; " qui, „ toi, Archevêque de Cambrai! „ en lui faiſant ſentir ſon néant, & encore plus ſon genre de vie.

Dubois s'étoit trop avancé pour demeurer en ſi beau chemin; il lui cita des exemples; malheureuſement il n'y en avoit que trop en baſſeſſes & en étranges mœurs. Grace à l'illuſion que ſe faiſoient, ſur des ſujets minces ou équivoques, Godet, Evêque de Chartres, & le Père le Tellier.

Monſieur le Duc d'Orléans, moins touché de raiſons auſſi mauvaiſes, qu'embarraſſé de réſiſter à l'ardeur de la pourſuite d'un homme qu'il n'avoit plus accoutumé d'oſer contredire ſur rien, chercha à ſe tirer d'affaire, mais il n'oſa jamais dire que non.

C'eſt de la ſorte que Dubois ſe fit Archevêque de Cambrai.

Il fut bientôt queſtion de prendre les ordres. Dubois ſe flatta que, dans la poſition où il ſe trouvoit, & le beſoin que le Cardinal de Noailles avoit, & auroit continuellement de lui, dans la ſituation où l'affaire de la Conſtitution menée comme elle l'étoit, le mettoit, lui feroit faire envers lui toutes les avances, avec d'autant plus d'empreſſement, que le Cardinal avoit lieu d'être fort mal content de lui & de toute la protection qu'il donnoit à ſes ennemis, qu'il engageoit de loin pour ſon Cardinalat; & que le Cardinal, dans l'eſpérance de ſe le ramener, au moins de ſe l'adoucir, s'en feroit un mérite auprès de Monſieur le Duc d'Orléans & de lui, envers le public, auprès d'un homme qui l'avoit ſi peu mérité de lui. Il ſe trompa; la chair & le ſang n'eurent jamais de part à la conduite du Cardinal de Noailles. Il ne voulut contribuer en rien, à le faire entrer dans les ordres ſacrés. Rien ne l'arrêta; il refuſa le démiſſoire pour les ordres, avec un air de douleur & de modeſtie, ſans que rien le pût ébranler, & garda là-deſſus un parfait ſilence, content d'avoir rempli ſon devoir, & y

voulant mettre tout ce que le devoir pouvoit accorder à la charité, à la ſimplicité & à la modeſtie.

Dubois, de ſa vie, ne le pardonna au Cardinal de Noailles, lequel en fut univerſellement, & d'autant plus loué & admiré, qu'il ne le voulut point être. Il fallut donc ſe tourner ailleurs. Beſons, frère du Maréchal, (tous deux ſi attachés & ſi bien récompenſés de Monſieur le Duc d'Orléans, tous deux ſi bons Courtiſans) avoient été transférés de l'Archevêché de Bordeaux à celui de Rouen; & Pontoiſe eſt du dernier Diocèſe qui touche ainſi celui de Paris, & s'approche de cette Ville à peu de lieues en deçà de Pontoiſe même. Les Beſons parurent à Dubois, devoir être de meilleure compoſition que le Cardinal de Noailles. Ils le furent en effet; l'Archevêque de Rouen donna le démiſſoire; Dubois, ſous prétexte des affaires dont il étoit chargé, obtint un bref pour recevoir à la fois tous les ordres, & ſe diſpenſa lui-même de toute retraite pour s'y préparer.

Il alla donc un matin à quatre ou cinq lieues de Paris, où, dans une Egliſe Paroiſſiale du Diocèſe de Rouen, du grand Vicariat de Pontoiſe, Monſieur de Breſſon, Evê-

que de Nantes, premier Aumônier de Monſieur le Duc d'Orléans, donna dans la Meſſe baſſe, Meſſe qu'il célébra *extra tempora*, le Sous-Diaconat, le Diaconat & la Prêtriſe à l'Abbé Dubois.

Le même jour que l'Abbé Dubois prit tous les ordres à la fois, il y eut Conſeil de Régence l'après-dînée, au vieux Louvre, parce que toutes les rougeoles, qui couroient même dans le Palais-Royal, empêchoient qu'il ne ſe tînt, à l'ordinaire, aux Tuileries. On fut ſurpris d'un Conſeil de Régence, ſans l'Abbé Dubois, qui y rapportoit ce qu'il lui plaiſoit des affaires étrangères, mais on le fut bien davantage de l'y voir arriver.

Tout le monde étoit déjà arrivé dans le cabinet du Conſeil, & Monſieur le Duc d'Orléans auſſi. On y étoit debout & épars. J'étois dans un coin du bas bout, cauſant avec Monſieur le Prince de Conti, Monſieur le Maréchal de Tallard, & un autre qui m'échappa, lorſque je vis entrer l'Abbé Dubois en habit court, avec ſon maintien ordinaire : nous ne l'attendions point un tel jour; ce qui fit que naturellement nous nous écriâmes. Cela lui fit tourner la tête; & voyant Monſieur le Prince de Conti venir à

lui, il s'avança deux pas vers lui : ce Prince lui parla de tous les ordres ſi bruſquement reçus le matin, même tous à la fois, de ſa prompte arrivée au Conſeil, ſi peu de momens après cette cérémonie, quoique faite au loin de Paris; de ſon Sacre qui alloit ſuivre de ſi près; de ſa ſurpriſe & de celle de tout le monde, & tout de ſuite lui fit un compliment, avec tout l'eſprit & la malignité poſſibles, qui tenoit d'un aſſez plaiſant Sermon, & qui auroit plus que démâté tout autre. Dubois, qui n'avoit pas eu l'inſtant de placer une ſeule parole, le laiſſa dire; puis répondit froidement, que s'il étoit un peu plus inſtruit de la vérité de l'antiquité, il trouveroit ce qui l'étonnoit fort, peu étrange, puiſque lui Abbé, ne faiſoit que ſuivre l'exemple de St. Ambroiſe, dont il ſe mit à raconter l'ordination qu'il étala. Je n'en entendis pas le récit; car dans le moment que j'ouis nommer St. Ambroiſe, je m'en fus bruſquement à l'autre bout du cabinet, ſaiſi de la peur de ne pouvoir m'empêcher de lui dire d'achever; car je ſentois que cela me prenoit à la gorge.

Cette citation, plus que mal-adroite, de St. Ambroiſe, courut bientôt le monde avec l'effet qu'on peut penſer. La nomination &

cette ordination ſe firent dans la fin de Février.

J'acheverai tout de ſuite ce qui regarde cette matière, pour ne la pas ſéparer, ou n'avoir pas à y revenir. Il eut les Bulles au commencement de Mai, & fut ſacré le Dimanche, neuf Juin. Tout Paris & toute la Cour y furent conviés. Je ne le fus point. J'étois très-mal avec lui, parce que je ne le ménageois guère, avec Monſieur le Duc d'Orléans, ſur les vues du Cardinalat, & ſur ſon abandon dans les affaires, à ce qui convenoit aux Anglais & à l'Empereur, par lequel il comptoit parvenir à la pourpre Romaine. Comme il redoutoit ma liberté, ma franchiſe, ma façon de parler à Monſieur le Duc d'Orléans, qui lui faiſoient de fréquentes impreſſions, quoique je m'en donnaſſe aſſez rarement la peine, & qu'il avoit celle de les effacer, il revenoit à moi de tems en tems, me ménageoit, me courtiſoit toujours, pourtant, tant qu'il pouvoit, détournant la confiance que Monſieur le Duc d'Orléans avoit en moi, qu'il reſſerroit ſans ceſſe, mais qu'il ne pouvoit arrêter totalement, ni même long-tems, quoique je me retiraſſe beaucoup, par le dégoût de tout ce que je voyois. Ainſi, nous étions bien en

apparence quelquefois, & ſouvent mal. Ce Sacre devoit être magnifique, & Monſieur le Duc d'Orléans devoit y aſſiſter. Il y aſſiſta malgré toute l'énergie de mes repréſentations.

Le Val-de-Grace fut choiſi pour y faire le Sacre; comme étant un Monaſtère Royal, le plus magnifique de Paris, & la plus ſingulière Egliſe. Le Cardinal de Rohan fit la Cérémonie, aſſiſté des Evêques de Nantes & de Clermont. L'Egliſe fut ſuperbement parée; toute la France, invitée, n'oſa haſarder de ne s'y pas montrer, & tout ce qui le put, pendant la Cérémonie.

Il y eut des tribunes, à jalouſies, préparées pour les Ambaſſadeurs & autres Miniſtres Proteſtans. Il y en eut une, entr'autres, plus magnifique pour Monſieur le Duc d'Orléans, & Monſieur le Duc de Chartres qu'il y mena; il y en eut pour les Dames; & comme Monſieur le Duc d'Orléans entra dans le Monaſtère, & que ſa tribune ſe trouva au dedans, le Cloître fut ouvert à tous venans; tellement que le dehors & le dedans furent remplis de rafraîchiſſemens de toutes les ſortes, & d'Officiers qui les faiſoient diſtribuer avec profuſion. Les premiers Gentils-hommes de la Chambre de

Monſieur le Duc d'Orléans, & ſes premiers Officiers firent les honneurs de la Cérémonie, placèrent les gens diſtingués, les reçurent, les conduiſirent; & d'autres de ſes Officiers, prirent les mêmes ſoins à l'égard des gens moins conſidérables, tandis que tout le Guet & toute la Police étoient occupés à faire aborder, ranger, ſortir les carroſſes ſans nombre, avec tout l'ordre & la commodité poſſibles.

Tous les Prélats, les Abbés diſtingués, & quantité de Laïcs conſidérables, furent invités, pendant la Cérémonie, par les Officiers de Monſieur le Duc d'Orléans, à dîner au Palais-Royal. Les mêmes firent les honneurs du Feſtin, qui fut ſervi avec la plus ſplendide abondance & délicateſſe, & apprêté & ſervi par les Officiers de Monſieur le Duc d'Orléans, & à ſes dépens. Il y eut deux tables de trente couverts, chacune dans une grande pièce du grand appartement, qui furent remplies de ce qu'il y avoit de plus conſidérable à Paris, & pluſieurs autres tables également bien ſervies, en d'autres pièces voiſines, pour des gens moins diſtingués. Monſieur le Duc d'Orléans donna au nouvel Archevêque, un diamant de grand prix, pour lui ſervir d'anneau.

Le Samedi ſept Août, Dubois ſe trouva ſi mal, que les Chirurgiens & les Médecins, lui déclarèrent qu'il lui falloit faire une opération, qui étoit très-urgente, ſans laquelle il ne pouvoit eſpérer de vivre que très-peu de jours, parce que l'abcès ayant crêvé dans la veſſie, le jour qu'il avoit monté à cheval, y mettroit la gangrène, ſi elle n'y étoit déjà, par l'épanchement du pus; & lui dirent, qu'il falloit le tranſporter ſur le champ à Verſailles, pour lui faire cette opération.

Le trouble de cette terrible annonce l'abattit ſi fort, qu'il ne put être tranſporté en litière de tout le lendemain Dimanche huit; mais le Lundi neuf, à cinq heures du matin, après l'avoir laiſſé repoſer, les Médecins & les Chirurgiens lui proposèrent de recevoir les Sacremens, & de lui faire l'opération auſſi-tôt après; il envoya chercher un Récollet de Verſailles.

Comme on rentra dans ſa chambre, on lui propoſa de recevoir le Viatique; il s'écria que cela étoit bien dit, mais qu'il y avoit une cérémonie pour les Cardinaux, qu'il ne ſavoit point, & qu'il falloit envoyer le demander au Cardinal de Biſſy, à Paris.

Chacun ſe regarda, & l'on comprit qu'il vouloit tirer en longueur; mais comme l'o-

pération preſſoit, ils la lui proposèrent ſans attendre davantage. La Faculté, qui voyoit le danger imminent du moindre retardement, le manda à Monſieur le Duc d'Orléans, à Meudon, qui, ſur le champ, vint à Verſailles, dans la première voiture qu'il trouva ſous ſa main. Il exhorta le Cardinal à l'opération, puis demanda, à la Faculté, s'il y avoit de la sûreté en la faiſant. Les Médecins & les Chirurgiens répondirent qu'ils ne pouvoient rien aſſûrer là-deſſus, mais bien que le Cardinal n'avoit pas deux heures à vivre, ſi on ne la lui faiſoit pas à l'inſtant. Monſieur le Duc d'Orléans retourna au lit; il le pria tant, & ſi bien, qu'il y conſentit. L'opération ſe fit donc ſur les cinq heures, en cinq minutes, par la Peyronie, premier Chirurgien du Roi, en ſurvivance de Maréchal, qui étoit préſent avec Chirac, & quelques autres Médecins & Chirurgiens célèbres. Monſieur le Duc d'Orléans rentra dans ſa chambre auſſi-tôt après, où la Faculté ne lui diſſimula point qu'à la nature de la plaie, & de ce qui en étoit ſorti, le malade n'en avoit pas pour longtems. Il mourut préciſément vingt-quatre heures après, le Mardi 10 Août, à cinq heures du ſoir. La fortune s'étoit bien jouée

de lui, & s'étoit fait acheter longuement & chèrement par toutes ſortes de peines, de ſoins, de projets, de menées, d'inquiétudes, de travaux, de tourmens d'eſprit, & elle ſe déploya enfin ſur lui par des torrens précipités de grandeur, de puiſſances, de richeſſes démeſurées, pour ne l'en laiſſer jouir que quatre ans, dont je mets l'époque à ſa charge de Secrétaire d'Etat; & deux ſeulement, ſi on la met à ſon Cardinalat ou à ſon premier Miniſtère, pour lui tout arracher au plus riant, & au plus complet de ſa jouiſſance, à ſoixante-ſix ans. Il mourut Surintendant des Poſtes, Cardinal, Archevêque de Cambrai, avec ſept Abbayes, dont il fut inſatiable juſqu'à la fin; & il avoit commencé des ouvertures pour s'emparer de celles de Cîteaux, des Prémontrés, & des autres Chefs d'Ordres; & il fut avéré après, qu'il avoit une penſion d'Angleterre, de neuf cent quatre-vingt mille livres.

J'ai eu la curioſité de rechercher ſon revenu; & j'ai cru curieux, de mettre ici ce que j'en ai trouvé, en diminuant même celui des bénéfices, pour éviter toute enflure. J'ai mis pareillement au rabais ce qu'il tiroit de ſes appointemens de premier Mi-

niſtre & des Poſtes. Je crois auſſi qu'il avoit vingt mille livres du Clergé, comme Cardinal; mais je n'ai pu le ſavoir avec certitude. Ce qu'il avoit eu & réaliſé de Law, étoit immenſe; il s'en étoit fort ſervi pour ſon Cardinalat; mais il lui en étoit reſté un prodigieux argent comptant. Il avoit une extrême quantité de la plus belle vaiſſelle d'argent & de vermeil, & la plus admirablement travaillée, des plus riches meubles, des plus rares bijoux de toutes ſortes, des plus beaux & des plus rares attelages de tous les pays, & des plus ſomptueux équipages. Sa table étoit exquiſe & ſuperbe en tout. Il en faiſoit fort bien les honneurs, quoique extrêmement ſobre, & par nature & par régime.

La place de Précepteur de Monſieur le Duc d'Orléans lui avoit procuré l'Abbaye de Nogent-ſous-Corny; le mariage de ce Prince, celle de Saint-Juſt; ſes premiers voyages d'Hannover & d'Angleterre, celles de Marivaux & Bourgueil, les trois autres vinrent enſuite de ſes travaux.

Apperçu

Apperçu des revenus du Cardinal DUBOIS.

Cambrai.	120,000	
Nogent-ſous-Corny. .	10,000	
Saint-Juſt.	10,000	
Marivaux.	12,000	
Bourgueil.	12,000	324,000 liv.
Berguet-Saint-Vinox.	60,000	
Saint-Bertin.	80,000	
Cercamp.	20,000	
Premier Miniſtre. . .	150,000	
Les Poſtes.	100,000	1,230,000 liv.
Penſion d'Angleterre.	980,000	
		1,534,000 liv.

LE Mercredi au ſoir, le lendemain de ſa mort, il fut porté de Verſailles à Paris, dans l'Egliſe du Chapitre de Saint-Honoré, où il fut enterré quelques jours après. Les Académies, dont il étoit, lui firent faire chacune un ſervice, où elles aſſiſtèrent. L'Aſſemblée du Clergé, un autre comme à ſon Préſident, & en qualité de premier Miniſtre. Il y en eut un à Notre-Dame, où le Cardinal de Noailles officia, & où les Cours Supérieures aſſiſtèrent. Il n'y eut d'Oraiſon Funèbre à aucune; on n'oſa en ha-

ſarder. Son frère, plus vieux que lui, & honnête homme, qu'il avoit fait venir, lorſqu'il fut Secrétaire d'Etat, demeura avec la charge de Secrétaire du Cabinet qu'il avoit, & qu'il lui avoit donnée, & les Ponts & Chauſſées, qu'il lui procura, à la mort de Monſieur de Beringhem, premier Ecuyer, qui les avoit, & qui s'en étoit très-dignement acquitté.

Ce Dubois, qui étoit très-modeſte, trouva un immenſe héritage. Il n'avoit qu'un fils, Chanoine de Saint-Honoré, qui n'avoit voulu ni places, ni bénéfices, & qui vivoit très-ſaintement. Il ne voulut preſque rien toucher de cette riche ſucceſſion. Il en employa à faire à ſon oncle, une eſpèce de Mauſolée beau, mais modeſte, plaqué contre la muraille, au bas de l'Egliſe où le Cardinal eſt enterré, avec une inſcription fort chrétienne, & employa l'autre partie en aumônes.

Singularités du Cardinal DUBOIS.

LES ſcènes publiques du Cardinal Dubois, depuis ſur-tout qu'étant devenu le Maître, il ne les contint plus, feroient un Livre. La fougue lui faiſoit faire quelque-

fois le tour entier & redoublé d'une chambre, courant ſur les tables & les fauteuils, ſans toucher les pieds à terre; & Monſieur le Duc d'Orléans m'a dit, plus d'une fois, en avoir été témoin en bien des occaſions.

Le Cardinal de Gêvres vint ſe plaindre à Monſieur le Duc d'Orléans, de ce que le Cardinal Dubois venoit de l'envoyer promener, dans les termes les plus ſales.

Madame de Cheverny, devenue veuve, s'étoit retirée quelque tems après aux Incurables. La place de Gouvernante des filles de Monſieur le Duc d'Orléans, avoit été donnée à Madame de Conflans. Un peu après le Sacre, Madame la Ducheſſe d'Orléans lui demanda ſi elle avoit été chez le Cardinal Dubois; là-deſſus, Madame de Conflans répondit que non, & qu'elle ne voyoit pas pourquoi elle iroit, la place que L. A. R. lui avoit donnée, étant ſi éloignée d'avoir trait à aucune affaire. Madame la Ducheſſe d'Orléans inſiſta, ſur ce que le Cardinal Dubois étoit à l'égard de Monſieur le Duc d'Orléans. Madame de Conflans ſe défendit, & dit finalement que c'étoit un fou qui inſultoit tout le monde, & qu'elle ne vouloit point s'y expoſer. Elle

avoit de l'eſprit & du bon ſens, & elle avoit grandement de dignité, quoique fort polie. Madame la Ducheſſe d'Orléans ſe mit à rire de ſa frayeur, & lui dit, que, n'ayant rien à lui demander, ni à lui repréſenter, mais ſeulement à lui rendre compte de l'emploi que Monſieur le Duc d'Orléans lui avoit donné, c'étoit une politeſſe qui ne pouvoit que plaire au Cardinal, & lui en attirer de ſa part, bien loin d'avoir rien de déſagréable à en craindre; elle finit par lui dire, que cela convenoit, & qu'elle vouloit qu'elle y allât. La voilà donc partie; car c'étoit à Verſailles, au ſortir du dîner, & arrivée dans un grand cabinet, où il y avoit huit ou dix perſonnes qui attendoient pour parler au Cardinal, qui étoit auprès de la cheminée avec une femme qu'il traitoit aſſez librement. La peur en prit à Madame de Conflans, qui étoit petite, & qui en rapetiſſa encore. Toutefois elle s'approcha, comme cette femme ſe retiroit. Le Cardinal la voyant, s'avança, & lui demanda vivement ce qu'elle vouloit. " Mon-
„ ſeigneur, lui dit-elle..... Oh! Monſei-
„ gneur..... Monſeigneur, interrompit le
„ Cardinal, cela ne ſe peut pas, — mais
„ Monſeigneur, reprit-elle, — je vous le

„ dis encore, interrompit de nouveau le „ Cardinal, quand je vous dis que cela ne „ ſe peut pas, c'eſt que cela ne ſe peut „ pas. „ Monſeigneur, voulut encore dire Madame de Conflans, pour expliquer qu'elle ne demandoit rien, le Cardinal lui ſaiſit les deux pointes des épaules, la revire, la pouſſe du poing par le dos : & " allez, „ dit-il, & me laiſſez en repos. „ Elle penſa tomber platte, & s'enfuit en furie, pleurant à chaudes larmes, & arrive en cet état chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, à qui, à travers ſes ſanglots, elle conte ſon aventure.

On étoit ſi accoutumé aux incartades du Cardinal ; & celle-là fut trouvée ſi ſingulière, & ſi plaiſante, que le récit en cauſa des éclats de rire, qui achevèrent d'outrer la pauvre Madame de Conflans, qui jura bien que de ſa vie, elle ne remettroit les pieds chez cet extravagant.

Il mangeoit tous les ſoirs un poulet pour tout ſouper & ſeul. Je ne ſais par quelle mépriſe, ce poulet fut oublié un ſoir. Comme il fut prêt à ſe coucher, il s'aviſa de ſon poulet, ſonna, tempêta après ſes gens qui accoururent, & qui l'écoutèrent froidement. Le voilà à crier de plus belle après

ſon poulet, & après ſes gens de le ſervir ſi tard. Il fut bien étonné qu'ils lui répondirent tranquillement qu'il avoit mangé ſon poulet; mais que s'il lui plaiſoit, ils en alloient faire mettre un autre à la broche. „ Comment, dit-il, j'ai mangé mon poulet!„ L'aſſertion hardie & froide de ſes gens le perſuada, & ils ſe moquèrent de lui.

Portrait hiſtorique, ſingularités. Anecdotes du Duc DE LAUZUN.

LE Duc de Lauzun étoit un petit homme blondaſſe, bien fait dans ſa taille, de phyſionomie haute, pleine d'eſprit, qui impoſoit, mais ſans aucun agrément dans le viſage, à ce que j'ai ouï dire aux gens de ſon tems; plein d'ambition, de caprices, de fantaiſie, jaloux de tout, voulant toujours paſſer le but, jamais content de rien, ſans lettres, ſans aucun ornement ni agrément dans l'eſprit, naturellement chagrin, ſolitaire, ſauvage, fort noble dans toutes ſes façons, méchant & malin par nature, encore plus par jalouſie & par ambition, & toutefois bon ami, quand il l'étoit; ce qui étoit rare; & bon parent, volontiers, ennemi même

des indifférens, & terrible aux défauts, & à trouver & à donner des ridicules; extrêmement brave & auſſi dangereuſement hardi, courtiſan, également altier & rampant, & plein de recherches, d'induſtrie, d'intrigues, de baſſeſſes pour arriver à ſes fins; avec cela, dangereux aux Miniſtres, à la Cour redouté de tous, & plein de traits cruels & aiguiſés, qui n'épargnoient perſonne.

Il vint à la Cour ſans aucun bien, cadet de Gaſcogne fort jeune, débarqué de ſa Province, ſous le nom de Peguilhem. Le Maréchal de Grammont, couſin-germain de ſon père, le retira chez lui; il étoit alors dans la première conſidération à la Cour, dans la confidence de la Reine mère & du Cardinal Mazarin, & avoit le Régiment des Gardes, & la ſurvivance pour le Comte de Guiche, ſon fils aîné, qui, de ſon côté, étoit la fleur des braves & des Dames, & des plus avant dans les bonnes graces du Roi & de la Comteſſe de Soiſſons, nièce du Cardinal, de chez laquelle le Roi ne bougeoit pas, & qui étoit la Reine de la Cour. Le Comte de Guiche y introduiſit le Marquis de Peguilhem, qui, en fort peu de tems, devint Favori du Roi, qui lui donna un Régiment de Dragons, en le créant; & bientôt après, il le fit Maré-

chal de Camp, & créa pour lui la charge de Colonel-Général des Dragons.

Le Duc de Mazarin, déjà retiré de la Cour 1669, voulut ſe défaire de ſa charge de Grand-Maître de l'Artillerie : Peguilhem en eut le vent des premiers; il la demanda au Roi, qui la lui promit, mais ſous le ſecret pour quelques jours. Le jour venu, que le Roi avoit dit qu'il le déclareroit, Peguilhem, qui avoit les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, qu'on nomme auſſi les grandes entrées, alla attendre la ſortie du Roi, du Conſeil des Finances, dans une pièce où perſonne n'entroit pendant le Conſeil, entre celle où toute la Cour attendoit, & celle où le Conſeil ſe tenoit : il y trouva Nyeſt, premier valet de chambre en quartier, qui lui demanda par quel haſard il y venoit.

Peguilhem, sûr de ſon affaire, crut ſe dévouer le premier valet de chambre, en lui faiſant confidence de ce qui alloit ſe déclarer en ſa faveur. Nyeſt lui en témoigna ſa joie, puis tire ſa montre, & vit qu'il avoit encore le tems d'aller exécuter, diſoit-il, quelque choſe de court & de preſſé que le Roi lui avoit ordonné. Il monte quatre à quatre un petit degré, au haut duquel étoit

étoit le bureau où Louvois travailloit toute la journée; car, à St. Germain, les logemens étoient fort petits & fort rares, & les Miniſtres, & preſque toute la Cour, logeoient chacun chez-ſoi à la ville. Nyeſt entre dans le bureau de Louvois, & l'avertit qu'au ſortir du Conſeil des Finances, dont Louvois n'étoit point, Peguilhem devoit être déclaré Grand-Maître de l'Artillerie, & lui dit tout ce qu'il venoit d'apprendre de lui-même, & où il l'avoit laiſſé.

Louvois haïſſoit Peguilhem, ami de Colbert ſon émule, & il en craignoit la faveur & les hauteurs, dans une charge qui avoit trop de rapports néceſſaires avec ſon département de la Guerre, & de laquelle il envahiſſoit les fonctions & l'autorité tant qu'il pouvoit, & qu'il ſentoit que Peguilhem ne ſeroit d'humeur, ni de faveur à ſouffrir. Il embraſſe Nyeſt, le remercie, le renvoie au plus vîte, prend quelques papiers pour lui ſervir d'introduction, deſcend, & trouve Peguilhem & Nyeſt dans cette pièce ci-devant dite.

Nyeſt fait le ſurpris de voir arriver Louvois, & lui dit que le Conſeil n'a pas levé. „ N'importe, répond Louvois, je veux en„ trer : j'ai quelque choſe de preſſé à dire

„ au Roi, „ & tout de ſuite entre. Le Roi ſurpris lui demande ce qui l'amène, ſe lève & va à lui. Louvois le tire dans l'embraſure d'une fenêtre, lui dit qu'il va déclarer Peguilhem Grand-Maître de l'Artillerie; qu'il l'attend à la ſortie du Conſeil, dans la pièce voiſine; que Sa Majeſté eſt pleinement maîtreſſe de ſes graces & de ſon choix; mais qu'il a cru de ſon ſervice de lui repréſenter l'incompatibilité qui eſt entre Peguilhem & lui, ſes caprices, ſes hauteurs; qu'il voudra tout faire & tout changer dans l'Artillerie; que cette charge a une ſi néceſſaire connexion avec le département de la Guerre, qu'il eſt impoſſible que le ſervice s'y faſſe, parmi des entrepriſes & de fantaiſies continuelles, jointes à la méſintelligence déclarée entre le Grand-Maître & le Secrétaire d'Etat, dont le moindre inconvénient ſera d'importuner Sa Majeſté, tous les jours, de leurs querelles & de leurs réciproques prétentions, dont il faudra qu'elle ſoit Juge à tout moment.

Le Roi ſe ſentit extrêmement piqué de voir ſon ſecret ſu de celui à qui principalement il le vouloit cacher; il répond à Louvois, d'un air fort ſérieux, que cela n'eſt point fait encore, le congédie, & va

ſe raſſeoir au Conſeil. Un moment après qu'il fut levé, le Roi ſort pour aller à la Meſſe, voit Peguilhem, & paſſe ſans lui rien dire.

Peguilhem fort étonné, attend le reſte de la journée; & voyant que la déclaration promiſe ne venoit point, en parle au Roi, à ſon petit coucher. Le Roi lui répond que cela ne ſe peut encore, & qu'il verra. L'ambiguité de ſa réponſe & ſon ton ſec alarment Peguilhem. Il avoit le vol des Dames & le jargon de la galanterie, & va trouver Madame de Monteſpan, à qui il conte ſon inquiétude, & la conjure de la faire ceſſer. Elle lui promit merveille, & l'amuſa ainſi pluſieurs jours.

Las de ce manège, & ne pouvant deviner d'où lui venoit ce mal, il prend la réſolution incroyable d'épier un tête-à-tête du Roi & de Madame de Monteſpan, par l'entremiſe d'une femme de chambre. Par leur converſation il apprit l'obſtacle que Louvois avoit mis à ſa charge, la colere du Roi de ce que ſon ſecret étoit éventé, ſa réſolution de ne lui point donner l'Artillerie par ce dépit, & pour éviter les querelles & l'importunité continuelle d'avoir à les décider entre Peguilhem & Louvois. Il entendit tous

les propos qui ſe tinrent de lui entre le Roi & Madame de Monteſpan, & que celle-ci, qui lui avoit promis tous bons offices, lui en rendit tous les mauvais qu'elle put.

Madame de Monteſpan ſe mit enſuite à ſa toilette, pour aller à la répétition d'un ballet où le Roi, la Reine & toute la Cour devoient aller. La même femme de chambre fit ſortir Peguilhem. De là il s'en vint ſe coller à la chambre de Madame de Monteſpan. Lorſqu'elle en ſortit pour aller à la répétition du ballet, il lui préſenta la main, & lui demanda, avec un air plein de douceur & de reſpect, s'il pouvoit ſe flatter qu'elle eut daigné ſe ſouvenir de lui auprès du Roi. Elle lui aſſura qu'elle n'y avoit point manqué, & lui compoſa, comme elle lui plut, tous les ſervices qu'elle venoit de lui rendre. Par-ci par-là il l'interrompoit crédulement des queſtions pour la mieux enferrer; puis s'approchant de ſon oreille, il lui dit qu'elle étoit une menteuſe, une friponne, & lui répéta mot pour mot toute la converſation du Roi & d'elle. Madame de Monteſpan en fut ſi troublée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre un ſeul mot, & eut peine de gagner le lieu où elle alloit, avec une grande difficulté à ſurmon-

ter & à cacher le tremblement de ſes jambes & de tout ſon corps; en ſorte qu'en arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit. Toute la Cour y étoit déjà: Le Roi tout effrayé vint à elle; on eut de la peine à la faire revenir. Le ſoir elle conta au Roi ce qui lui étoit arrivé, & ne doutoit que ce ne fût le diable qui eut ſitôt, & ſi préciſément informé Peguilhem de tout ce qu'ils avoient dit de lui.

Le Roi fut extrêmement irrité de toutes les injures que Madame de Monteſpan en avoit eſſuyées, & fort en peine comment Peguilhem avoit été ſi exactement & ſi ſubitement inſtruit. Peguilhem, de ſon côté, étoit furieux de manquer l'Artillerie : de ſorte que le Roi & lui ſe trouvoient dans une extrême contrainte enſemble. Cela ne put durer que quelques jours. Peguilhem, avec ſes grandes entrées, épia un tête-à-tête avec le Roi; il lui parla de l'artillerie, & le ſomma audacieuſement de tenir ſa parole. Le Roi lui répondit qu'il n'en étoit plus tems, puiſqu'il ne la lui avoit donnée que ſous le ſecret, & qu'il y avoit manqué. Là-deſſus, Peguilhem, éloigné de quelques pas, tourne le dos au Roi, tire ſon épée, en caſſe la lame avec ſon pied, & s'écrie

avec fureur qu'il ne ſervira de ſa vie un Prince qui lui manque de parole. Le Roi, tranſporté de colère, fit peut-être dans ce moment la plus belle action de ſa vie; il ſe tourne à l'inſtant, ouvre ſa fenêtre, jette ſa canne dehors, dit qu'il ſeroit fâché d'avoir frappé un homme de qualité, & ſort.

Le lendemain matin, Peguilhem, qui n'avoit oſé ſe montrer depuis, fut arrêté dans ſa chambre, & conduit à la Baſtille. Il étoit ami intime de Gueſtri, favori du Roi, pour lequel il avoit créé la charge de Grand-Maître de la Garde-robe. Celui-ci oſa parler en ſa faveur, & tâcher de rapprocher ce goût infini qu'il avoit pris pour lui. Il réuſſit à toucher le Roi d'avoir fait tourner la tête à Peguilhem, par le refus d'une auſſi grande charge, ſur laquelle il avoit cru devoir compter, d'après ſa parole; tellement que le Roi voulut réparer ce refus.

Il donna l'Artillerie au Comte de Lude, Chevalier de l'Ordre en 1661, qu'il aimoit fort par l'habitude & la conformité des goûts. Il étoit Capitaine & Gouverneur de St. Germain, & premier Gentilhomme de la Chambre. Il le fit Duc non-vérifié ou à brevêt en 1675. La Ducheſſe de Lude, Dame

d'Honneur de la Dauphine de Savoye, veuve ſans enfans, étoit ſa ſeconde femme. Il vendit ſa charge de premier gentilhomme de la Chambre, pour payer l'Artillerie au Duc de Gêvres, qui étoit Capitaine des Gardes du Corps; & le Roi fit offrir cette dernière charge, en dédommagement, à Peguilhem dans la Baſtille.

Peguilhem voyant cet incroyable & prompt retour du Roi pour lui, prit aſſez d'audace pour ſe flatter d'en tirer un plus grand parti, & refuſa. Le Roi ne s'en rebuta point. Gueſtry alla prêcher ſon ami dans la Baſtille, & obtint, à grande peine, qu'il auroit la bonté d'accepter l'offre & l'ordre du Roi. Dès qu'il eut accepté, il ſortit de la Baſtille, alla ſaluer le Roi, & prêter le ſerment de ſa nouvelle charge, & vendit les Dragons. Il avoit eu, dès 1665, le Gouvernement du Berry, à la mort du Maréchal de Clerembaut.

Je ne parle point de ſes aventures avec Mademoiſelle, & de l'extrême folie qu'il fit de différer ſon mariage avec elle, auquel le Roi avoit conſenti, & pour obtenir que le mariage fût à la Meſſe du Roi; ce qui donna le tems à Monſieur, pouſſé par M. le Prince, d'aller tous deux faire des

représentations au Roi, qui l'engagèrent de rétracter son consentement; ce qui rompit le mariage. Mademoiselle jetta feu & flammes; mais Peguilhem qui, depuis la mort de son père, avoit pris le nom de Comte de Lauzun, en fit au Roi le grand sacrifice de bonne grace, & plus sagement qu'il ne lui appartenoit. Il avoit eu la compagnie des cent Gentilshommes de la Maison du Roi, au Bec de Corbin, qu'avoit son père, & venoit d'être fait Lieutenant-Général.

En 1670, le Roi voulut faire un voyage triomphant avec les Dames, pour aller visiter ses places de Flandre, accompagné d'un corps d'armée & de toutes les troupes de sa Maison, tellement que l'alarme en fut grande dans le Pays-Bas, que le Roi prit soin de rassurer. Il donna le commandement du total au Comte de Lauzun, avec la Patente de Général d'Armée. Il en fit les fonctions avec beaucoup d'intelligence, une galanterie & une magnificence extrêmes. Cet éclat & cette marque si distingués de la faveur de Lauzun, donna à penser à Louvois que Lauzun ne le ménageoit en aucune sorte.

Ce Ministre se joignit à Madame de Montespan, qui ne lui avoit pas pardonné la découverte qu'il avoit faite & les injures

atroces qu'il lui avoit dites; ils firent ſi bien tous deux, qu'ils réveillèrent dans le Roi le ſouvenir de l'épée briſée; l'inſolence d'avoir, ſi peu après, & encore dans la Baſtille, refuſé pluſieurs jours la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps, & le firent regarder comme un homme qui ne ſe connoiſſoit plus, qui avoit ſuborné Mademoiſelle, juſqu'à s'être vu près de l'épouſer, & s'en être fait aſſurer des biens immenſes; enfin, comme un homme très-dangereux par ſon audace, & qui s'étoit mis en tête de ſe dévouer les troupes, par ſa magnificence, ſes ſervices aux Officiers, & par la manière dont il avoit vécu avec elles au voyage de Flandre, & s'en étoit fait adorer. Ils lui firent comme un crime d'être demeuré ami, & en grande liaiſon avec la Comteſſe de Soiſſons, renvoyée de la Cour, & ſoupçonnée de crimes. Il faut bien qu'ils en aient donné quelqu'un à Lauzun, par le traitement barbare qu'ils vinrent à bout de lui faire. Les menées durèrent toute l'année 1671, ſans que Lauzun pût s'appercevoir de rien au viſage du Roi, ni à celui de Madame de Monteſpan, qui le traitoient avec la diſtinction & la familiarité ordinaires.

Il ſe connoiſſoit fort en pierreries, & à

les faire bien monter; & Madame de Monteſpan l'y employoit fort ſouvent. Un ſoir du milieu de novembre 1671, qu'il arrivoit de Paris, où Madame de Monteſpan l'avoit envoyé le matin, pour des pierreries, comme le Comte de Lauzun ne faiſoit que mettre pied à terre & entrer dans ſa chambre, le Maréchal de Rochefort, Capitaine des Gardes en quartier, y entra au même moment, & l'arrêta. Lauzun, dans les dernières ſurpriſes, voulut ſavoir pourquoi, voir le Roi, ou Madame de Monteſpan, au moins leur écrire. Tout lui fut refuſé. Il fut conduit à la Baſtille; & peu après à Pignerol, où il fut enfermé ſous une baſſe voûte. Sa charge de Capitaine des Gardes-du-Corps fut donnée à M. de Luxembourg; & le Gouvernement du Berry, au Duc de la Rochefoucault, qui, à la mort de Gueſtri, au paſſage du Rhin, le 15 Juin 1674, fut fait Grand-Maître de la Garde-Robe.

On peut juger de l'état d'un homme tel qu'étoit Lauzun, précipité en un clin-d'œil, de ſi haut, dans un cachot du château de Pignerol, ſans voir perſonne, & ſans imaginer pourquoi. Il s'y ſoutint long-tems; mais à la fin, il tomba ſi malade, qu'il fallut ſonger à ſe confeſſer. Je lui ai oui conter

qu'il craignit un Prêtre ſuppoſé; qu'à cauſe de cela, il voulut opiniâtrément un Capucin; & dès qu'il fut venu, il lui ſauta à la barbe, & la tira tant qu'il put, de tous côtés, pour voir ſi elle n'étoit point poſtiche. Il fut quatre ou cinq ans dans le cachot.

Les priſonniers trouvent des induſtries que la néceſſité apprend. Il y en avoit au-deſſus de lui, & à côté, auſſi plus haut. Ils trouvèrent moyen de lui parler. Ce commerce les conduiſit à faire un trou bien caché, pour s'entendre plus aiſément; puis de l'accroître, & de ſe viſiter.

Le Surintendant Fouquet étoit enfermé dans leur voiſinage, depuis 1664, qu'il y avoit été conduit de la Baſtille, où on l'avoit amené de Nantes, où le Roi étoit; il l'avoit fait arrêter le 6 Septembre 1661, & mener à Baſtille. Il ſut, par ſes voiſins, qui avoient trouvé auſſi le moyen de le voir, que Lauzun étoit ſous eux. Fouquet, qui ne recevoit aucune nouvelle, en eſpéra par lui, & eut grande envie de le voir. Il l'avoit laiſſé jeune homme, pointant à la Cour par le Maréchal de Grammont; bien reçu chez la Comteſſe de Soiſſons, d'où le Roi ne bougeoit & le voyoit de bon œil. Les pri-

ſonniers, qui avoient commerce avec lui, firent tant, qu'ils le perſuadèrent de ſe laiſſer hiſſer par leur trou, pour voir Fouquet chez eux, que Lauzun étoit auſſi bien aiſe de voir. Les voilà donc enſemble; & Lauzun à conter ſa fortune & ſes malheurs à Fouquet. Le malheureux Surintendant ouvrit les oreilles, & de grands yeux, quand il entendit dire à ce cadet de Gaſcogne, trop heureux d'être recueilli & hébergé chez le Maréchal de Grammont, qu'il avoit été Général des Dragons, Capitaine des Gardes, & qu'il avoit eu la Patente & la fonction de Général d'Armée. Fouquet ne ſavoit plus où il en étoit, le crut fou; & qu'il lui narroit ſes viſions, quand il lui raconta comment il avoit manqué l'Artillerie, & ce qui s'étoit paſſé après là-deſſus; mais il ne douta plus de ſa folie arrivée à ſon comble, juſqu'à avoir peur de ſe trouver avec lui, quand il lui raconta ſon mariage avec Mademoiſelle, conſenti par le Roi; comment rompu; & tous les biens qu'elle lui avoit aſſurés. Cela refroidit fort leur commerce du côté de Fouquet, qui, lui croyant totalement la cervelle renverſée, ne prenoit, que pour des contes en l'air, les nouvelles que Lauzun lui diſoit de tout ce qui s'étoit

paſſé dans le monde, depuis la priſon de l'un, juſqu'à la priſon de l'autre.

Celle du malheureux Surintendant fut un peu adoucie avant celle de Lauzun; ſa femme, & quelques Officiers du Château de Pignerol, eurent la permiſſion de le voir & de lui apprendre des nouvelles du monde: une des premières choſes qu'il leur dit fut de plaindre ce pauvre Peguilhem, qu'il avoit laiſſé jeune, & ſur un aſſez bon pied, à la Cour pour ſon âge, à qui la tête avoit tourné, & dont on cachoit la folie dans cette maiſon; mais quel fut ſon étonnement, quand tous lui dirent & lui aſſurèrent la vérité des mêmes choſes, qu'il avoit ſue de lui! il n'en revenoit point, & fut tenté de croire à tous la cervelle dérangée. Il fallut du tems pour le perſuader.

A ſon tour, Lauzun fut tiré du cachot, & eut une chambre, & bientôt après, la même liberté qu'on avoit donnée à Fouquet, enfin de ſe voir tous deux tant qu'ils voulurent. Je n'ai jamais ſu ce qui en déplut à Lauzun, mais il ſortit de Pignerol ſon ennemi, & a fait depuis tant du pis qu'il a pu à Fouquet, & après ſa mort, juſqu'à la ſienne & à ſa famille.

Le Comte de Lauzun avoit quatre ſœurs,

qui toutes quatre n'avoient rien : l'aînée fut Fille d'Honneur de la Reine-Mère, qui la fit épouſer, en 1663, à Nogent, qui étoit Capitaine de la Porte, & Maître de la Garde-Robe, tué au paſſage du Rhin, laiſſant un fils & des filles ; la ſeconde épouſa Belzunce, & paſſa ſa vie avec lui dans la Provence ; la troiſième fut Abbeſſe de Notre-Dame de Saintes ; & la quatrième, de Ronceray à Angers.

Madame de Nogent n'avoit, ni moins d'eſprit, ni guère moins d'intrigues que ſon frère ; mais bien plus ſuivies, & bien moins extraordinaires que lui, quoiqu'elle en eût auſſi ſa part ; mais elle fut arrêtée par l'extrême douleur de la perte de ſon mari, dont elle porta, tout le reſte de ſa vie, le premier grand deuil de veuve, & les contraignantes bienſéances. Ce fut la première qui s'en aviſa ; Madame Deraubrun, ſa belle-ſœur, ſuivit ſon exemple ; & dans ces derniers tems, Madame de Savoye.

Malgré ce deuil, Madame de Nogent plaça l'argent des Brévets de retenue de la dépouille de ſon frère, & des Dragons qu'il avoit eus pour rien, Régiment & Charge de Colonel-Général, qu'il avoit vendus, & prit ſoin du reſte de ſon bien, & en accu-

mula ſi bien les revenus, & les fit ſi bien valoir pendant ſa longue priſon, qu'il en ſortit entièrement riche. Elle eut enfin la permiſſion de le voir, & fit pluſieurs voyages à Pignerol.

Mademoiſelle étoit inconſolable de cette longue & dure priſon, & faiſoit toutes les démarches poſſibles pour délivrer le Comte de Lauzun. Le Roi réſolut enfin d'en profiter pour le Duc du Maine, & de la lui faire acheter bien cher. Il lui en fit faire la propoſition, qui n'alla pas à moins que d'aſſurer, après elle, au Duc du Maine, le Comté d'Eu, le Duché d'Aumale, & ſa Principauté de Dombes. Ce don étoit énorme, tant par le prix, que par la dignité & l'étendue de ces trois morceaux : elle avoit de plus aſſuré ces deux premiers à Lauzun, avec le Duché de St. Fargeau, & la belle Terre de Thiers en Auvergne, lorſque leur mariage fut rompu; & il falloit le faire renoncer à Eu & à Aumale, pour que Mademoiſelle en pût diſpoſer en faveur du Duc du Maine.

Mademoiſelle ne pouvoit ſe réſoudre à paſſer ſous le joug, & à dépouiller Lauzun de bienfaits ſi conſidérables. Elle fut priée juſqu'à la dernière importunité; enfin, me-

nacée par les Miniſtres, tantôt Louvois, tantôt Colbert, duquel elle étoit plus contente, parce qu'il étoit bien de tout tems avec Lauzun, & qu'il la manioit plus doucement que Louvois, ſon ennemi, qui s'étoit toujours réſervé à porter les plus dures paroles, & qui s'en acquittoit encore plus durement. Elle ſentoit ſans ceſſe que le Roi ne l'aimoit point, & ne lui avoit jamais pardonné ce voyage d'Orléans, qu'elle raſſura dans ſa révolte; moins encore, le canon de la Baſtille, qu'elle fit tirer, en ſa préſence, ſur les Troupes du Roi, & qui ſauva Monſieur le Prince & les ſiens, à la journée de St. Antoine. Elle comptoit donc, enfin, que le Roi, éloigné d'elle ſans retour, & qui ne conſentoit à la liberté de Lauzun, que par ſa paſſion d'élever & d'enrichir ſes enfans naturels, ne ceſſeroit de la perſécuter, juſqu'à ce qu'elle eût conſenti, ſans aucune eſpérance de rien rabattre; elle y donna enfin les mains, avec les plaintes & les larmes les plus amères.

Mais, pour validité de la choſe, on trouva qu'il falloit que Lauzun fût en liberté, pour renoncer au don de Mademoiſelle; tellement qu'on prit le biais qu'il avoit beſoin des eaux de Bourbon; & Madame de

de Monteſpan auſſi, pour qu'ils puſſent y conférer enſemble de cette affaire. Lauzun fut amené, & gardé à Bourbon par un détachement de Mouſquetaires, commandés par Maupertuis.

Lauzun vit donc pluſieurs fois Madame de Monteſpan chez elle à Bourbon; mais il fut ſi indigné du grand dépouillement qu'elle lui demanda, pour la condition de ſa liberté, qu'après de longues diſputes, il n'en voulut plus ouir parler, & fut reconduit à Pignerol, comme il avoit été amené. Cette fermeté n'étoit pas le compte du Roi; il envoya Monſieur de Nogent à Pignerol, après Barin, ami de Lauzun, qui, avec grande peine, obtinrent enfin le conſentement de Lauzun, & qui firent réſoudre à un ſecond voyage de Bourbon, de lui & de Madame de Monteſpan, ſous le même prétexte des eaux. Il y fut conduit comme la première fois; & n'a jamais pardonné à Maupertuis la ſévère pédanterie de ſon exactitude.

Ce dernier voyage ſe fit dans l'automne de 1680 : Lauzun y conſentit à tout. Madame de Monteſpan revint triomphante. Maupertuis & ſes Mouſquetaires prirent congé du Comte de Lauzun à Bourbon, d'où il

eut la permiſſion de venir demeurer à Angers ; & incontinent après, cet exil fut élargi, en ſorte qu'il eut la liberté de tout l'Anjou & de la Touraine.

La conſommation de l'affaire fut différée au commencement de Février 1681 ; ainſi, Lauzun n'eut de Mademoiſelle, que Saint-Fargeau & Thiers, après qu'il n'avoit tenu qu'à lui de l'épouſer, en ſe hâtant de le faire, & de ſuccéder à la totalité de ſes immenſes biens. Le Duc du Maine fut inſtruit à faire la cour à Mademoiſelle, qui le reçut très-froidement, & qui lui vit prendre ſes livrées, avec grand dépit, comme une marque de ſa reconnoiſſance; mais en effet, pour s'en relever & honorer; car c'étoient celles de Gaſton, que par la ſuite le Comte de Toulouſe prit auſſi.

Lauzun, à qui on avoit fait eſpérer un traitement plus doux, demeura quatre ans à ſe promener dans ces deux Provinces, où il ne s'ennuyoit guère moins que Mademoiſelle faiſoit de ſon abſence. Elle cria, ſe fâcha contre Madame de Monteſpan & contre ſon fils; elle ſe plaignoit hautement qu'après l'avoir impitoyablement rançonnée, on la trompoit encore, en tenant Lauzun éloigné; & fit tant de bruit, qu'enfin elle ob-

tint ſon retour à Paris, où il vit aſſidument ſa bienfaitrice.

L'ennui de cette ſorte d'exil, pourtant bien adouci, le jetta dans le gros jeu, & il y fut fort heureux; toujours beau & ſûr joueur, il y gagna fort gros. Monſieur, qui faiſoit quelquefois de petits ſéjours à Paris, & qui y jouoit gros jeu, lui permit de venir jouer avec lui au Palais-Royal, puis à St. Cloud, où il faiſoit, l'été, de plus longs ſéjours. Lauzun paſſa ainſi pluſieurs années, gagnant & prêtant beaucoup d'argent, & fort noblement; mais plus il ſe trouvoit près de la Cour, & parmi le grand monde, plus la défenſe d'en approcher lui étoit inſupportable. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il fit demander au Roi la permiſſion d'aller ſe promener en Angleterre, où on jouoit beaucoup, & fort gros jeu; il l'obtint, & y porta beaucoup d'argent, qui le fit recevoir à bras ouverts à Londres, où il ne fut pas moins heureux qu'à Paris. Jacques II y régnoit, qui le reçut avec diſtinction. La révolution s'y braſſoit déjà. Elle éclata au bout de huit ou dix mois, que Lauzun fut en Angleterre. Elle ſembla faite pour lui, par le ſuccès qui lui en revint.

Jacques II ne ſachant plus ce qu'il alloit

devenir; trahi par ſes Favoris & par ſes Miniſtres, abandonné de toute ſa maiſon, le Prince d'Orange, maître des cœurs, des troupes & des flottes, & prêt d'entrer dans Londres, le malheureux Monarque confia à Lauzun ce qu'il avoit de plus cher, la Reine & le Prince de Galles, qu'il paſſa heureuſement à Calais. Cette Princeſſe dépêcha auſſitôt un courrier à Verſailles, qui ſuivit de près celui que le Duc de Charot, qui prit depuis le nom de Duc de Béthune, Gouverneur de Calais, & qui y étoit alors, avoit envoyé à l'inſtant de l'arrivée de la Reine.

Cette Princeſſe, après ſes complimens, inſinua que, parmi la joie de ſe voir en liberté, ſous la protection du Roi, avec ſon fils, elle avoit la douleur de n'oſer mener à ſes pieds leur Libérateur. La réponſe du Roi, après tout ce qu'il y mit de généreux & de galant, fut, qu'il avoit partagé cette obligation avec elle, & qu'il s'étoit hâté de la lui témoigner, en revoyant le Comte de Lauzun, en lui rendant ſes bonnes graces; en effet, lorſqu'elle le préſenta au Roi, dans la plaine de St. Germain, où le Roi & toute la Famille Royale & toute la Cour vinrent au-devant d'elle, il traita Lauzun parfaitement bien; lui rendit là-même, les

grandes entrées, & lui promit un logement au Château de Verſailles, qu'il lui donna incontinent après. Ce jour-là, il en eut un à Marly. Il eut auſſi un logement dans le Château de St. Germain, choiſi pour le ſéjour de cette fugitive Cour, où le Roi Jacques II arriva bientôt après.

Lauzun fit tout l'uſage qu'un habile Courtiſan ſait faire, de l'une & de l'autre Cour, & de ſe procurer par celle d'Angleterre, l'occaſion de parler au Roi, & de recevoir des commiſſions; enfin il ſut ſi bien s'en aider, que le Roi lui permit de recevoir dans Notre-Dame de Paris, l'ordre de la Jarretiere des mains du Roi d'Angleterre, le lui accorda à ſon ſecond paſſage en Irlande, pour Général de ſon armée auxiliaire, & permit en même tems qu'il le fût de celle du Roi d'Angleterre, qui, la même campagne, perdit l'Irlande, & revint en France avec le Comte de Lauzun, pour lequel il obtint enfin des Lettres du Duc, qui furent vérifiées en Parlement, en Mai 1692.

Il jouit, le reſte de ſa longue vie, de ſes prévances avec le Roi, de ſes diſtinctions à la Cour, d'une grande conſidération, d'une abondance extrême, du maintien d'un très-grand Seigneur, & de l'agrément de tenir

une des plus magnifiques maiſons de la Cour, & de la meilleure table, matin & ſoir, la plus honorablement fréquentée; & à Paris, de même, après la mort du Roi.

Tout cela ne le contentoit point. Il n'approchoit familiérement du Roi que par les dehors. Il ſentoit l'eſprit & le cœur de ce Monarque en garde contre lui, & dans un éloignement que tout ſon art & ſon application ne purent jamais rapprocher. C'eſt ce qui lui fit épouſer ma belle-ſœur, dans le projet de ſe mettre en commerce ſérieux avec le Roi, à l'occaſion de l'armée que Monſieur le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne; & ce qui le brouilla auſſi-tôt avec lui, quand il vit ſes deſſeins échoués de ce côté-là.

C'eſt ce qui lui fit faire le mariage de Lorges, avec la fille de Chamillart, pour ſe raccrocher par le crédit de ce Miniſtre, ſans y avoir pu réuſſir; c'eſt ce qui lui fit faire auſſi le voyage d'Aix-la-Chapelle, ſous prétexte des eaux, pour y lier & y prendre des connoiſſances qui le portaſſent à des particularités avec le Roi ſur la paix; ce qui lui fut encore inutile; c'eſt enfin, ce qui le porta aux extravagances qu'il fit de prétendue jalouſie du fils, preſqu'enfant de Cha-

millart, pour faire peur au père, & l'engager à l'éloigner par l'Ambaſſade, pour traiter de la paix.

Tout lui manquânt dans ſes divers projets, il s'affligeoit ſans ceſſe, diſoit qu'il étoit dans la plus profonde diſgrace. Rien ne lui échappoit pour faire ſa cour, & il faiſoit tous les ans une ſorte d'anniverſaire de ſa diſgrace, par quelque choſe d'extraordinaire, dont l'humeur & la ſolitude étoient le fond. Il en parloit lui-même, & diſoit qu'il n'étoit pas raiſonnable au retour de cette époque, qui étoit plus forte que lui.

Dans l'été, qui ſuivit la mort de Louis XIV, il y eut une revue de la Maiſon du Roi, dans la plaine qui longe le Bois de Boulogne; Paſſy y tient de l'autre côté, où Lauzun avoit une jolie maiſon. Madame de Lauzun y étoit en bonne compagnie, & j'y étois allé coucher la veille de cette revue. Madame de Poitiers mouroit d'envie de la voir comme une jeune perſonne qui n'a rien vu encore, mais qui n'oſoit ſe le montrer dans ſon premier deuil; & comment fut agité dans la compagnie, & on trouva que Madame de Lauzun l'y pouvoit mener, un peu enfoncée dans ſon carroſſe, & cela fut conclu ainſi.

Parmi la gaieté de cette compagnie, Mon-

ſieur de Lauzun arriva à Paris, où il étoit allé le matin; on tourna un peu pour le lui dire. Dès qu'il l'apprit, le voilà en furie, juſqu'à ne ſe poſſéder plus, à dire à ſa femme les choſes les plus déſobligeantes, avec les termes non-ſeulement les plus durs, mais les plus injurieux & les plus foux. Madame de Poitiers à pleurer aux ſanglots, & toute la compagnie dans le plus grand embarras. La ſoirée parut une année, & le plus triſte réfectoire, un repas de gaieté, en comparaiſon du ſouper. Il fut farouche au milieu du plus profond ſilence; chacun à peine, & rarement, diſoit un mot à ſon voiſin; il quitta au fruit à ſon ordinaire, & s'en alla coucher. On voulut après ſe ſoulager & en dire quelque choſe, mais Madame de Lauzun arrêta tout ſagement & poliment, & fit promptement donner des cartes pour éviter tout retour de propos.

Le lendemain, dès le matin, j'allois chez Monſieur de Lauzun, pour lui dire très-fortement mon avis de la ſcène qu'il avoit faite la veille. Il étendit les bras & s'écria, dès qu'il me vit entrer : Que je voyois un fou qui ne méritoit pas ma viſite; mais les petites maiſons. Il fit les plus grands éloges de ſa femme, qu'elle méritoit aſſurément, dit

dit qu'il n'étoit pas digne de l'avoir, & qu'il devoit baiſer tous les pas par où elle paſſoit, s'accabla de *pouilles ;* puis les larmes aux yeux, me dit qu'il étoit plus digne de pitié que de colère ; qu'il falloit m'avouer tout haut ſa honte & toute ſa miſère ; qu'il avoit plus de quatre-vingts ans ; qu'il n'avoit ni enfans, ni ſuivans ; qu'il avoit été Capitaine des Gardes ; que quand il le ſeroit encore, il ſeroit incapable d'en faire les fonctions ; qu'il ſe le diſoit ſans ceſſe ; & qu'avec tout cela, il ne pouvoit ſe conſoler de ne l'être plus, depuis tant d'années qu'il avoit perdu ſa charge ; qu'il n'en avoit jamais pu arracher le poignard de ſon cœur ; que tout ce qui lui en rappelloit le ſouvenir, le mettoit hors de lui-même ; & que d'entendre dire que ſa femme alloit mener Madame de Poitiers, voir une revue des Gardes-du-Corps, dont il n'étoit plus rien, lui avoit renverſé la tête, & l'avoit rendu extravagant au point où je l'avois vu ; qu'il n'oſoit plus ſe montrer devant perſonne, après ce trait de folie ; qu'il s'alloit enfermer dans ſa chambre, & qu'il ſe jettoit à nuds pieds pour me conjurer d'aller trouver ſa femme, & d'obtenir qu'elle voulût avoir pitié d'un vieillard inſenſé, qui mourroit

de douleur & de honte, & qu'elle daignât lui pardonner. Cet aveu ſi ſincère & ſi douloureux à faire, me pénétra : je ne cherchai plus qu'à le remettre & à le conſoler. Le raccommodement ne fut point difficile ; nous le tirâmes de ſa chambre, non ſans peine ; & il en eut viſiblement une grande, pendant quelques jours, à ſe montrer.

J'ai réfléchi ſouvent, à cette occaſion, ſur l'extrême malheur de ſe laiſſer entraîner à l'ivreſſe du monde, & au formidable état d'un ambitieux, que ni les richeſſes, ni le domeſtique le plus agréable, ni la dignité acquiſe, ni l'âge, ni l'impuiſſance corporelle n'en peuvent dépendre, & que, au-lieu de jouir de ce qu'il poſſède, & de ſentir tranquillement le bonheur, s'épuiſe en regrets & en amertumes continuels.

Cette folie de Capitaine des Gardes, dominoit ſi cruellement le Duc de Lauzun, qu'il s'habilloit ſouvent d'un habit bleu à galons d'argent, qui, ſans oſer être ſemblable à l'uniforme du Capitaine des Gardes-du-Corps, aux jours de revue, en approchoit tant qu'il pouvoit, mais bien à celui des Capitaines de Chaſſes, des Capitaineries Royales, & l'auroit rendu ridicule, ſi, à force de ſingularités, il n'y eût accoutumé

le monde, & ne ſe fût rendu ſupérieur à tous les ridicules.

Avec toute ſa politique & ſa ſoupleſſe, il tomboit ſur tout le monde, par un mot acéré, le plus piquant, le plus perçant, toujours en toute douceur; les Miniſtres, les Généraux d'Armée, les gens heureux, & leurs familles, étoient les plus maltraités. Il avoit comme uſurpé le droit de tout dire, de tout faire, ſans que qui que ce fût alors oſât s'en fâcher. Les ſeuls Grammont étoient exceptés; il ſe ſouvenoit toujours de l'hoſpitalité & de la protection qu'il avoit trouvées chez eux, au commencement de ſa vie. Il les aimoit, il s'y intéreſſoit, il étoit en reſpect devant eux. Le vieux Comte de Grammont en abuſoit, & vengeoit la Cour, par les brocards qu'il lui lâchoit à tout propos, ſans que le Duc de Lauzun lui en rendît jamais aucun, ni s'en fâchât; mais il l'évitoit doucement volontiers. Il fit beaucoup pour les enfans de ſes ſœurs.

Quand la Peſte de Marſeille fut tout-à-fait paſſée, Monſieur de Lauzun demanda une Abbaye pour l'Evêque de Marſeille, à Monſieur le Duc d'Orléans. Ce Prince donna les bénéfices peu après, & oublia

Monſieur de Marſeille. Monſieur de Lauzun vouloit l'ignorer, & demanda à M. le Duc d'Orléans, s'il avoit eu la bonté de ſe reſſouvenir de lui. Le Régent fut embarraſſé. M. de Lauzun, comme pour lever l'embarras, lui dit d'un ton doux & reſpectueux : " Monſeigneur fera mieux une au-„ tre fois : „ & avec ce ſarcaſme, rendit le Régent muet, & il s'en alla en ſouriant. Le mot courut fort; & Monſieur le Duc d'Orléans honteux, répara ſon oubli, par l'Evêché de Laon; & ſur le refus de M. l'Evêque de Marſeille, de changer d'épouſe, il lui donna une groſſe Abbaye, quoique M. de Lauzun fût mort.

Trois ou quatre ans avant ſa mort, il eut une maladie qui le mit à l'extrêmité : nous y étions tous fort aſſidus; il ne voulut voir aucun de nous, excepté Madame de Saint-Simon une ſeule fois. Languet, Curé de St. Sulpice, y venoit ſouvent, & percoit quelquefois juſqu'à lui, qui lui tenoit des diſcours admirables. Un jour qu'il y étoit, le Duc de la Force ſe gliſſa dans ſa chambre; M. de Lauzun ne l'aimoit pas du tout, & s'en moquoit ſouvent : il le reçut aſſez bien, & continua d'entretenir tout haut le Curé. Tout d'un coup il ſe tourne à lui,

lui fait des complimens & des remercîmens; lui dit qu'il n'a rien à lui donner de plus cher que ſa bénédiction, tire ſon bras du lit, la prononce & la lui donne; tout de ſuite, ſe tournant vers le Duc de la Force, lui dit qu'il l'a toujours aimé & reſpecté comme le Chef de ſa maiſon; qu'en cette qualité, il lui demande ſa bénédiction. Ces deux hommes demeurent confondus d'étonnement, ſans proférer un ſeul mot. Le malade redouble ſes inſtances. M. de la Force revenu à lui, trouva la choſe ſi plaiſante, qu'il lui donna la bénédiction; & dans la crainte d'éclater, il ſortit à l'inſtant, & vint nous retrouver dans la pièce joignante, mourant de rire, & pouvant à peine nous raconter ce qui venoit de lui arriver.

Un moment après, le Curé ſortit auſſi, l'air tout conſterné, ſouriant tant qu'il pouvoit, pour faire bonne mine.

Le malade qui le ſavoit ardent & adroit à tirer parti des gens, pour le bâtiment de ſon Egliſe, avoit dit ſouvent qu'il ne ſeroit jamais de ſes gruës; il ſoupçonna ſes aſſiduités d'intérêt, & ſe retrancha à lui donner la bénédiction, qu'il devoit recevoir de lui, & du Duc de la Force, en lui de-

mandant la ſienne. Le Curé, qui le ſentit, en fut très-mortifié; & en homme d'eſprit, il ne le revit pas moins : mais M. de Lauzun abrégeoit les viſites, & ne voulut point entendre le françois.

Un autre jour, qu'on le tenoit fort mal, M. de Biron & ſa femme, fille de Nogent, ſe haſardèrent d'entrer ſur la pointe du pied, & ſe tinrent derrière ſes rideaux, hors de ſa vue; mais il les apperçut par la glace de ſa cheminée, lorſqu'ils ſe perſuadoient n'en être ni vus, ni entendus. Le malade aimoit aſſez M. de Biron, mais point du tout ſa femme, qui étoit pourtant ſa nièce, & ſa principale héritière. Il la croyoit fort intéreſſée; & toutes ſes manières lui étoient inſupportables; il fut choqué de cette entrée ſubreptice dans ſa chambre, & comprit que, impatiente de l'héritage, elle venoit pour tâcher de s'aſſurer, par elle-même, s'il mourroit bientôt. Il voulut l'en faire repentir, & s'en divertir d'autant. Le voilà donc qui ſe prend tout d'un coup, à faire tout haut, comme ſe croyant tout ſeul, une oraiſon jaculatoire, à demander pardon à Dieu de ſa vie paſſée, à s'exprimer comme un homme bien perſuadé de ſa mort prochaine; & qui, dans la douleur où ſon im-

patience le met de faire pénitence, veut au moins ſe ſervir de tous les moyens que Dieu lui a donnés, pour racheter ſes péchés, & léguer tous ſes biens aux hôpitaux, ſans aucune réſerve; que c'eſt l'unique voie que Dieu lui laiſſe pour faire ſon ſalut, après une ſi longue vie, paſſée ſans y avoir jamais ſongé comme il faut; & à remercier Dieu de cette unique reſſource qu'il lui laiſſe, & qu'il embraſſe de tout ſon cœur. Il accompagne cette prière & cette réſolution d'un ton ſi touché, ſi perſuadé, ſi déterminé, que M. de Biron & ſa femme ne doutèrent pas un inſtant qu'il n'allât exécuter ce deſſein, & qu'ils ne fuſſent privés de toute ſa ſucceſſion.

Ils n'eurent pas envie d'épier là davantage; ils vinrent confondus conter à la Ducheſſe de Lauzun, l'arrêt qu'ils venoient d'entendre, & la conjurer d'y apporter quelque modération. Là-deſſus, le malade envoya chercher les Notaires, & voilà Madame de Biron éperdue. C'étoit bien le deſſein du Teſtateur de la rendre telle. Il fit attendre les Notaires, puis les fit entrer, & dicta ſon Teſtament, qui fut un coup de mort pour Madame de Biron, néanmoins il différa de le ſigner; & ſe trouvant de

mieux en mieux, il ne le ſigna point. Il ſe divertit beaucoup de cette comédie, & ne put s'empêcher d'en rire avec quelques amis, quand il fut rétabli; malgré ſon âge, & une ſi grande maladie, il revint promptement en ſon premier état, ſans qu'il y parût en aucune ſorte.

C'étoit une ſanté de fer avec les dehors trompeurs de la délicateſſe. Il dînoit & ſoupoit tous les jours, faiſoit très-grande chère & très-délicate, toujours avec bonne compagnie ſoir & matin, mangeoit de tout, gras & maigre, ſans nulle ſorte de choix que ſon goût, & ſans ménagement.

La galanterie lui dura fort long-tems, Mademoiſelle en fut jalouſe, cela les brouilla à pluſieurs repriſes.

J'ai oui dire à Madame de Fontenille, femme très-aimable, de beaucoup d'eſprit, très-vraie, & d'une ſingulière vertu, depuis un très-grand nombre d'années, qu'étant à Eu, avec Mademoiſelle, M. de Lauzun y vint paſſer quelque tems, & ne put s'empêcher d'y former des intrigues. Mademoiſelle le ſut, s'emporta, le chaſſa de ſa préſence. La Comteſſe de Fieſque fit le raccommodement. Mademoiſelle parut au bout de la galerie, il en étoit à l'autre bout; il

en fit toute la longueur ſur ſes genoux juſqu'aux pieds de Mademoiſelle.

Ces ſcènes, plus ou moins fortes, recommencèrent dans les ſuites; tant, qu'à la fin laſſés l'un de l'autre, ils ſe brouillèrent une bonne fois pour toutes, & ne ſe revirent jamais depuis. Il en avoit pourtant pluſieurs portraits chez lui, & il n'en parloit qu'avec beaucoup de reſpect. On ne douta point qu'ils ne ſe fuſſent mariés en ſecret. A ſa mort, il prit une livrée preſque noire, avec des galons d'argent, qu'il changea en blanc, quand l'or & l'argent furent défendus aux livrées.

Son humeur naturelle, triſte & difficile, augmentée par la priſon & l'habitude de la ſolitude, l'avoit rendu ſolitaire & rêveur; en ſorte qu'ayant chez lui la meilleure compagnie, il la laiſſoit avec Madame de Lauzun, & ſe retiroit tout ſeul, des après-dînées entières, mais toujours pluſieurs heures de ſuite, ſans livres le plus ſouvent; car il ne liſoit que des choſes de fantaiſie, ſans ſuite, & fort peu; en ſorte qu'il ne ſavoit rien que ce qu'il avoit vu, & fut juſqu'à la fin tout occupé de la Cour & des nouvelles du monde.

Sa converſation étoit toujours contrainte

par l'humeur ou par la politeſſe. Il n'étoit plaiſant que par ſauts & par bonds, par les traits malins qui en ſortoient ſouvent.

Peu de mois avant ſa dernière maladie, c'eſt-à-dire, à plus de quatre-vingt dix ans, il dreſſoit encore des chevaux, & fit cent paſſades, au bois de Boulogne, devant le Roi, qui alloit à la Meute, ſur un poulain qu'il venoit de dreſſer, & qui à peine l'étoit encore, où il ſurprit les ſpectateurs, par ſon adreſſe, ſa fermeté, & ſa bonne grace. On ne finiroit pas à raconter de lui. Sa dernière maladie ſe déclara ſans prélude, par le plus horrible de tous les maux, un cancer dans la bouche. Il le ſupporta avec une fermeté & une patience incroyables, juſqu'à la fin, ſans plaintes, ſans humeur, ſans le moindre contre-tems, lui qui étoit inſupportable à lui-même. Quand il ſe vit un peu avancé dans ſon mal, il ſe retira dans un petit appartement, qu'il avoit d'abord loué dans cette vue, dans l'intérieur du couvent des Petits-Auguſtins, dans lequel on entroit de ſa maiſon; pour y mourir en repos, inacceſſible à Madame de Biron & à toute autre femme, excepté à la ſienne, qui eut la permiſſion d'y entrer à toutes ſortes d'heures, ſuivie d'une de ſes femmes.

Dans cette dernière retraite, le Duc de Lauzun ne donna accès qu'à ſes neveux & à ſes beaux-frères, encore, le moins, & le plus briévement qu'il put.

Il ne ſongea qu'à mettre à profit ſon état horrible, & à donner tout ſon tems aux pieux entretiens de ſon Confeſſeur, & à quelques Religieux de la maiſon, à de bonnes lectures & à tout ce qui pouvoit préparer le mieux à la mort.

Quand nous le voyions, rien de malpropre, rien de lugubre, rien de ſouffrant, politeſſe, tranquillité, converſation peu animée, fort indifférente à ce qui ſe paſſoit dans le monde, parlant peu difficilement, quelquefois pour parler de quelque choſe, peu ou point de morale, encore moins de ſon état; cette uniformité, ſi courageuſe & ſi paiſible, fut égale, quatre mois durant, juſqu'à la fin; mais les dix ou douze derniers jours, il ne voulut plus voir ni beaux-frères, ni neveux; & ſa femme, il la renvoyoit promptement. Il reçut tous ſes Sacremens avec beaucoup d'édification, & conſerva ſa tête entière juſqu'au dernier moment. Le matin du jour où il mourut la nuit ſuivante, il envoya chercher Monſieur de Biron, & lui dit qu'il avoit fait pour lui

tout ce que Madame de Lauzun avoit voulu ; que par ſon Teſtament, il lui donnoit tout ſes biens, excepté un legs aſſez médiocre à Caſtel-Moron, fils de ſon autre ſœur ; & des récompenſes à ſes domeſtiques ; que tout ce qu'il avoit fait pour lui, depuis ſon mariage, & ce qu'il faiſoit en mourant, Monſieur de Biron le devoit à Madame de Lauzun ; qu'il n'en devoit jamais oublier la reconnoiſſance ; qu'il lui défendoit par ſon autorité d'oncle & de Teſtateur, de lui faire jamais ni trouble, ni peine, ni obſtacle, & d'avoir jamais aucun procès contre elle, pour quoi que ce ſoit.

C'eſt M. de Biron lui-même, qui me le dit le lendemain dans les mêmes termes que je le rapporte ; M. de Lauzun lui dit adieu d'un ton ferme, & le congédia. Il défendit avec raiſon toute cérémonie, & fut enterré aux petits Auguſtins. Il n'avoit rien du Roi, que cette ancienne Compagnie de Bec-de-Corbin, qui fut ſupprimée deux jours après.

Un mois avant ſa mort, il avoit envoyé chercher Dillon, chargé des affaires du Roi Jacques, & Officier-Général très-diſtingué, à qui il remit ſon Collier de l'Ordre de la Jarretière, & un Georges d'Onyx, entouré de parfaitement beaux & gros diamans, pour le renvoyer à ce Prince.

Anecdote & plaiſanterie de M. DE LAUZUN.

IL arriva, à une revue, une plaiſante aventure au Colonel-Général des Dragons; Monſieur de Lauzun lui demanda deux jours auparavant, avec cet air de bonté, de douceur, de ſimplicité, qu'il prenoit preſque toujours, s'il avoit ſongé à ce qu'il lui falloit pour ſaluer le Roi à la tête des Dragons; & là-deſſus, ils entrèrent en récit du cheval, de l'habit, de l'équipage; après les louanges: " Mais le chapeau, lui dit bon-„ nement Monſieur de Lauzun? Je ne vous „ en entends point parler: — Mais, non, „ répondit l'autre, je compte avoir un „ bonnet. — Un bonnet? reprit Lauzun! „ mais y penſez-vous, un bonnet! cela eſt „ bon pour les autres; mais le Colonel-„ Général, avoir un bonnet! Monſieur le „ Comte vous n'y penſez pas. — Comment „ donc, lui dit celui-ci, qu'aurai-je donc?„ Lauzun le fit douter, & ſe fit prier longtems, lui faiſant accroire qu'il ſavoit mieux qu'il ne diſoit; enfin, vaincu par ſes prières, il lui dit qu'il ne vouloit pas lui laiſſer commettre une ſi lourde faute; que cette charge

ayant été créée pour lui, il en ſavoit bien les diſtinctions, dont l'une des principales étoit, lorſque le Roi voyoit les Dragons, d'avoir un chapeau gris. L'autre, ſurpris, avoue ſon ignorance ; & dans l'effroi de la ſottiſe où il ſeroit tombé, ſans cet avis ſi à propos, ſe répand en actions de graces, & s'en va vîte chez lui, dépêcher un de ſes gens à Paris, pour lui appporter un chapeau gris.

Le Duc de Lauzun avoit bien pris garde à tirer adroitement le Colonel à part, pour lui donner cette inſtruction, pour qu'elle ne fût entendue de perſonne ; il ſe doutoit bien que, dans la honte de ſon ignorance, il ne s'en vanteroit point ; & lui auſſi ſe garda bien d'en parler.

Le matin de la revue, j'allai au lever du Roi ; & contre ſa coutume, j'y vis M. de Lauzun y demeurer ; qui, avec ſes grandes entrées, s'en alloit toujours, quand les Courtiſans entroient. J'y vis auſſi, avec un chapeau gris, une plume noire, le Colonel des Dragons, qui piaffoit avec une groſſe cocarde, & ſe pavanoit de ſon chapeau ; cela me parut extraordinaire ; & la couleur du chapeau, que le Roi avoit en averſion, & que perſonne ne portoit plus depuis bien

des années, me frappa, & me le fit regarder ; car il étoit preſque vis-à-vis de moi, & M. de Lauzun aſſez près de lui, un peu en arrière.

Le Roi, après s'être chauſſé, aviſe le chapeau. Dans la ſurpriſe où il en fut, il demanda où il l'avoit pris ; l'autre s'applaudiſſant, lui dit qu'il lui étoit arrivé de Paris : " Et pourquoi faire, repartit le Roi ? „ — Sire, répondit l'autre, c'eſt que Votre Majeſté nous fait l'honneur de nous „ voir aujourd'hui. — Eh bien ! reprit le „ Roi, de plus en plus ſurpris, que fait „ cela pour un chapeau gris ? — Sire, dit-„ il, commençant à ſe trouver embarraſſé, „ c'eſt que le privilége du Colonel-Géné-„ ral eſt d'avoir, ce jour-là, un chapeau „ gris. — Un chapeau gris, reprit le Roi ! „ où avez-vous pris cela ? — C'eſt M. de „ Lauzun, Sire, pour qui vous avez créé „ la Charge, qui me l'a dit. „ Et à l'inſtant, le bon Duc à pouſſer de rire, & à s'éclipſer. " Lauzun s'eſt moqué de vous, „ répondit le Roi, un peu vivement ; croyez-„ moi, envoyez tout-à-l'heure ce chapeau „ au Général des Prémontrés. „

Jamais je ne vis un homme plus confondu : il demeura les yeux baiſſés, & regar-

dant ce chapeau avec une triſteſſe & une honte qui rendit la ſienne parfaite. Aucun des ſpectateurs ne ſe contraignit de rire; ni des plus familiers avec le Roi, d'en dire ſon mot; enfin, le Colonel reprit aſſez ſes ſens, pour s'en aller; mais toute la Cour lui en dit ſa penſée, & lui demanda, s'il ne connoiſſoit pas encore Monſieur de Lauzun, qui en rioit ſous cape, toutes les fois qu'on lui en parloit. Avec tout cela, le Colonel eut le bon eſprit de ne pas s'en fâcher.

Détails ſur la Maiſon de Courtenay.

LE Prince de Courtenay, l'Abbé, ſon frère, & le fils unique du premier, auxquels cette branche ſe trouvoit réduite, préſentèrent au Régent une parfaitement belle proteſtation, forte, prouvée, mais reſpectueuſe & bien écrite, pour la conſervation de leur état & droits, comme ils ont toujours fait aux occaſions qui ſe ſont préſentées, à chaque renouvellement de règne.

Elle fut reçue poliment, & n'eut pas plus de ſuccès que les précédentes. L'injuſtice conſtante faite à cette Branche de la Maiſon Royale, iſſue du Roi Louis le Gros, eſt une choſe qui a dû ſurprendre, tous

tous les tems qu'elle a duré, & montrer en même tems la funeſte merveille de cette Maiſon, qui, en un ſi long eſpace, n'a pu produire un ſeul ſujet, dont l'éclat ait forcé la fortune, d'autant plus que nos Rois, ni perſonne n'a jamais douté de ſa véritable, royale & légitime extraction, & Louis XIV lui-même.

Le Prince de Courtenay étoit un Prince dont la figure corporelle marquoit bien ce qu'il étoit. Le Cardinal de Mazarin eut envie de voir s'il en pourroit faire quelque choſe; & s'il étoit un ſujet, de le faire reconnoître pour ce qu'il étoit, en lui donnant une de ſes nièces. Pour l'éprouver à loiſir par ſoi-même, il le mena dans ſon carroſſe, de Paris à St. Jean-de-Luz, pour les Conférences de la Paix des Pyrénées. Le voyage étoit à journées, & il étoit plein de ſéjours. Courtenay étoit né en Mai 1640; il avoit près de vingt ans; il n'eut ni l'eſprit ni le ſens de cultiver une ſi grande fortune. Il paſſa tout le voyage avec les pages du Cardinal, qui ne le vit jamais qu'en carroſſe, & qui déſeſpéra d'en pouvoir faire quoi que ce ſoit. Auſſi l'abandonna-t-il en arrivant à la Frontière.

Il n'a pas laiſſé de ſervir pour volontaire,

avec valeur, dans toutes les Campagnes du Roi Louis XIV, & je l'ai vu ſouvent à la Cour, chez Monſieur de la Rochefoucault, ſans qu'il ait jamais été de rien.

Pendant le fort de Miſſiſſipi, le Cardinal Dubois ſe piqua, je ne ſais comment, de le tirer de l'extrême pauvreté où il avoit vécu, & il lui fit donner de quoi payer ſes dettes, & vivre fort à ſon aiſe. Il mourut en 1723; il avoit perdu ſon fils aîné, tué Mouſquetaire au ſiége de Mons, que faiſoit le Roi, qui l'alla voir ſur cette perte; ce qui fut extrêmement remarqué, parce qu'il ne faiſoit plus depuis long-tems cet honneur à perſonne, & que Monſieur de Courtenay n'avoit ni diſtinction, ni familiarité avec le Roi.

Son autre fils ſervit peu, & fut un homme médiocre & très-obſcur. Il épouſa une ſœur de Monſieur de Vertus-Avangour, des Bâtards de Bretagne, revenue de Portugal, veuve de Gonzalés-Joſeph Carvalho, Palatin, Surintendant des Bâtimens du Roi de Portugal. C'étoit une femme de mérite, qui n'eut point d'enfans de ſes deux maris. Monſieur de Courtenay vécut très-bien avec elle. Il étoit riche, ſe portoit bien, & ſa tête & ſon maintien faiſoient plus craindre

l'imbécillité que la folie. Cependant étant un jour à Paris, & ſa femme à la Meſſe aux petits Jacobins, ſur les neuf heures du matin, ſes gens accoururent au bruit de deux coups de piſtolet, tirés ſans intervalle, ils le trouvèrent mort dans ſon lit; ayant été la veille fort gai, tout le jour & tout le ſoir, & ſans qu'il eût aucune cauſe de chagrin. On ne put s'en prendre qu'à un dérangement de ſa tête.

On étouffa ce malheur, qui éteignit enfin la malheureuſe branche légitime de Courtenay; car il n'en reſta que le frère de ſon père, qui étoit un Prêtre d'une ſainte vie, dont la retraite & les bonnes œuvres ne l'empêchèrent pas de ſentir la grandeur de ſa naiſſance. Il avoit l'Abbaye des Eſcalis & de Saint-Pierre-d'Auxerre, & le Prieuré de Choui en Brie, & mourut dans une grande vieilleſſe, le dernier de tous les Courtenay : c'étoit un grand homme, bien fait, & dont l'air & les manières ſentoient fort ce qu'il étoit. Il n'en reſta plus que la fille de ſon frère, mariée au Marquis de Beaufremont.

Monſieur MONTCHEVREUIL, *& ſa Femme.*

MADAME de Maintenon, dans ſa haute faveur, aima preſque tous ſes vieux amis, dans tous les tems à la Cour, où les Villarceaux ne ſe pouvoient contraindre. Elle procura à Montchevreuil, le Gouvernement de Saint-Germain-en-Laye, l'attacha à Monſieur Du Maine, le fit Chevalier de l'Ordre, avec le fils de Villarceaux, qui l'aima mieux pour ſon fils que pour lui-même, & mit ſous la conduite de Madame de Montchevreuil, Mademoiſelle de Blois, juſqu'à ſon mariage avec Monſieur le Duc de Chartres, après avoir été Gouvernante des filles d'Honneur de Madame la Dauphine, emploi qu'elle prit par pauvreté.

Montchevreuil étoit un fort honnête homme, modeſte, brave, mais peu ſpirituel; ſa femme qui étoit Boucher d'Orſay, étoit grande, maigre, jaune, fort dévote, d'un maintien compoſé, & à qui il ne manquoit que la baguette pour être une parfaite Fée, ſans aucun eſprit.

Elle avoit captivé Madame de Mainte-

non; le Roi avoit pour elle la conſidération la plus marquée; elle étoit de tous les voyages, & toujours avec Madame de Maintenon.

Anecdote de M. DESMARETS, Archevêque d'Auſch.

CET Archevêque, frère du Contrôleur-Général Deſmarets, paſſoit ſa vie à Paris, en Hôtel garni, & en robe de chambre, ſans voir perſonne, ni lire aucune des Lettres qu'il recevoit, & qu'il laiſſoit amaſſer en monceaux. A la fin, le Roi ſe laſſa, & dit à Deſmarets de le renvoyer à ſon Egliſe. L'embarras fut d'autant glus grand d'en entreprendre le voyage, qu'il en étoit depuis long-tems aux emprunts pour vivre, & aux expédiens, refuſé par-tout où il s'adreſſoit, & preſſé ſans relâche. Son Secrétaire s'aviſa de lui propoſer d'attaquer cette montagne de Lettres & de paquets fermés, pour voir s'il ne s'y trouveroit point quelques Lettres de Change; faute de reſſources, il y conſentit. Le Secrétaire ſe mit en beſogne, & trouva pour cent cinquante mille livres de Lettres de Change, de toutes ſortes de dates, dans l'ignorance deſquelles

il mouroit de faim; il s'en alla donc, & ne fut plus en peine de payer ſa dépenſe.

Mort de l'Abbé d'Entragues.

ANECDOTE.

L'ABBÉ d'Entragues, parent de la Ducheſſe de la Valliere, ſe mit dans les bonnes compagnies, dont il avoit le ton & l'uſage, avec une plaiſante ſingularité qui le rendoit encore plus amuſant, & qui étoit ſon vrai caractère; mais ce caractère n'étoit pas sûr; il étoit malin, ſe plaiſoit aux tracaſſeries, ce qui le faiſoit craindre de beaucoup de maiſons conſidérables. Il eut Abbayes & Prieurés, mais jamais d'ordre.

C'étoit un grand homme, très-bien fait, d'une pâleur ſingulière, qu'il entretenoit exprès à force de ſaignées, qu'il appelloit ſa friandiſe, dormoit les bras attachés en haut, pour avoir les mains plus belles; & quoique vêtu en Abbé, il étoit mis ſi ſinguliérement qu'il ſe faiſoit regarder avec ſurpriſe; ſon inconduite le fit exiler plus d'une fois. A Caen, il y vint de grands joueurs, parmi leſquels étoient Monſieur Pelletier & de Soucy, qui a eu depuis les fortifica-

tions, & qui étoit père de M. Desforts, qui a été Miniſtre & Contrôleur-Général des Finances.

Monſieur Pelletier, qui avoit connu l'Abbé d'Entragues, quoiqu'aſſez médiocrement, crut qu'arrivant au lieu de ſon exil, il étoit honnête de l'aller voir. Il y fut donc ſur le midi. Il trouva une chambre fort propre; un lit de même ouvert de tous les côtés; une perſonne dedans en ſon ſéant, galamment miſe, qui travailloit en tapiſſerie, en coëffure de nuit de femme, avec une cornette de dentelles, force fontanges, de la parure, une échelle de rubans à ſon corſet, un manteau de lit volant, & des mouches. A cet aſpect, Monſieur Pelletier recula, ſe crut chez une femme de peu de vertu, fit des excuſes, & voulut gagner la porte dont il n'étoit pas éloigné. Cette perſonne l'appella, le pria de s'approcher, ſe nomma, ſe mit à rire : c'étoit d'Entragues qui ſe couchoit très-ordinairement dans cet accoûtrement, mais toujours en cornettes de femme plus ou moins ajuſtées.

Il y auroit tant de contes à faire de lui, qu'on ne finiroit pas. Avec cela beaucoup de fond d'eſprit & de converſation, beaucoup de lecture & de mémoire, de ſavoir

même & de l'élégance naturelle, & de la pureté de langage, fort ſobre; excepté de fruits & d'eau.

Il paſſoit ſa vie chez Madame la Princeſſe de Conti, chez Beringhem, premier Ecuyer, & dans pluſieurs maiſons conſidérables, qui lui étoient reſtées. On ſut, ſans que rien en pût faire douter, qu'il avoit été faire la Cène, un Dimanche, au Prêche, chez l'Ambaſſadeur d'Hollande; on en fut d'autant plus ſurpris qu'il étoit de race Catholique, & qu'aucune Religion juſqu'alors n'avoit paru l'occuper, ni le retenir. L'éclat de cette folie, & le bruit qu'elle fit, ne permirent pas à Monſieur le Duc d'Orléans de la diſſimuler. Il donna ordre, au bout de trois ou quatre jours, de l'arrêter & de l'amener à la Baſtille; mais dan l'intervalle, il avoit pris le large, & gagné Anchin pour ſortir du Royaume; de là à Tournay, rien de plus aiſé & de plus court. La fantaiſie lui prit d'aller à Lille, & de ſe nommer chez le Commandant. On avoit averti aux Frontières; & celle-là, comme la plus proche, l'étoit déjà. Le Commandant s'aſſura de lui, & en rendit compte à M. le Duc d'Orléans, qui le fit mettre dans la Citadelle. L'Abbé d'Entragues s'en laſſa & fit

fit ſon abjuration; après laquelle, il revint à Paris, ſans qu'il en fût autre choſe, ni à ſon égard, ni à celui de ſes bénéfices.

Comme on ne pouvoit rien imaginer de ſérieux d'un homme ſi frivole, il fut reçu chez Madame la Ducheſſe, chez Madame la Princeſſe de Conti, chez Madame Du Maine, & dans toutes les maiſons qu'il avoit accoutumé de fréquenter, & où il étoit très-familier, & reçu comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Il affecta quelque tems de ſe montrer à la Meſſe avec un grand Bréviaire, puis revint peu-à-peu à ſa vie & à ſa conduite ordinaire. Il ne laiſſa pas, avec toutes ſes dépenſes ſecrettes, & un jeu qui l'avoit dérangé toute ſa vie, de donner conſidérablement aux pauvres; & avec les fruits, & à la glace, qu'il avaloit, de paſſer quatre-vingts ans ſans infirmités. Il ſoutint avec beaucoup de courage & de fermeté, la longue maladie dont il mourut, & finit fort chrétiennement une vie fort peu chrétienne.

Mort de M. le Duc DE *Mazarin, & ſes ſingularités.*

LE Duc de Mazarin mourut dans ſes terres, où il s'étoit retiré depuis plus de trente ans. Il en avoit plus de quatre-vingt, & ce ne fut une perte pour perſonne, tant le travers de l'eſprit, porté à un certain point, nuit à l'effet des plus excellentes qualités; j'ai ouï dire aux contemporains, qu'on ne pouvoit avoir plus d'eſprit, ni plus agréable; qu'il étoit de la meilleure compagnie & fort inſtruit; magnifique, du goût à tout, de la valeur; dans l'intime familiarité avec le Roi, qui n'a jamais pu ceſſer de l'aimer & de lui en donner des marques, quoiqu'il ait fait pour être plus qu'oublié; gracieux, affable & poli dans le commerce, extraordinairement riche par lui-même, fils du Maréchal de la Meilleraye; un des hommes du plus grand mérite, de la plus conſtante faveur, & le plus compté de ſon tems, à qui il ſuccéda aux Gouvernemens de Bretagne, de Nantes, de Breſt, du Fort-Louis, de Saint-Malo, & dans la charge de Grand-Maître de l'Artillerie, lors abſolue.

Son père réſiſta tant qu'il put, à la vo-

lonté du Cardinal Mazarin, ſon ami intime, qui choiſit ſon fils, comme le plus riche parti qu'il connût, pour en faire ſon héritier, en lui donnant ſon nom & ſa nièce. Le Maréchal qui avoit de la vertu, diſoit que ces biens lui faiſoient peur, & que leur immenſité accableroit & feroit périr ſa famille. A la fin, il fallut céder.

Dans un Procès, que M. de Mazarin eut avec ſon fils, à la mort de ſa femme, il fut prouvé, en pleine grand-chambre, qu'elle lui avoit apporté de grands biens. Il eut en outre le Gouvernement d'Alſace, de Briſſac & de Beffort, & le grand Bailliage de Hagueneau, qui ſeul étoit de trente mille livres de rente; le Roi le mit dans ſes Conſeils, lui donna les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, & le diſtingua en tout; j'oublie le Gouvernement de Vincennes. Il étoit Lieutenant-Général dès 1654, & avoit beau jeu à devenir Maréchal de France, & Général d'Armée.

La piété toujours ſi utile, & ſi propre à faire valoir les grands talens, empoiſonna tous ceux qu'il tenoit de la nature & de la fortune, par le travers de ſon eſprit. Il fit courir le monde à ſa femme avec le dernier ſcandale. Il devint ridicule & inſupportable

au Roi, par les viſions qu'il lui raconta ſur la vie qu'il menoit; il ſe retira dans ſes terres, où il devint la proie des Moines & des Béats, qui profitèrent de ſes foibleſſes, & puisèrent dans ſes millions; il mutila les plus belles ſtatues, barbouilla les plus rares tableaux, fit des loteries de ſon domeſtique, en ſorte que le Cuiſinier devint ſon Intendant, & ſon frotteur Secrétaire; le ſort marquoit, ſelon lui, la volonté de Dieu.

Le feu prit au Château de Mazarin, où il étoit; chacun accourut pour l'éteindre, & lui, à chaſſer ceux qui attentoient à s'oppoſer au bon plaiſir de Dieu. Sa joie étoit qu'on lui fît des procès, parce qu'en les perdant, il ceſſoit de poſſéder un bien qui ne lui appartenoit pas; s'il gagnoit, il conſervoit ce qui lui avoit été demandé en sûreté de conſcience. Il déſoloit les Officiers de ſes terres, par les détails dans leſquels il entroit, & les abſurdités qu'il vouloit leur faire faire. Il défendit dans toutes ſes terres, aux filles & aux femmes, de traire les vaches, pour éloigner d'elles les mauvaiſes penſées, que cela pouvoit leur donner. On ne finiroit point ſur toutes ſes folies. Il voulut faire arracher des dents de devant à ſes filles, parce qu'elles étoient belles, de peur

qu'elles y priſſent trop de complaiſance; il ne faiſoit qu'aller de terre en terre, & il promena, pendant pluſieurs années, le corps de Madame de Mazarin, qu'il avoit fait venir d'Angleterre, par-tout où il alloit. Il vint à bout de la ſorte de la plupart de tant de millions, & ne conſerva que le Gouvernement d'Alſace, & deux ou trois Gouvernemens particuliers.

C'étoit un aſſez grand & gros homme, de bonne mine, qui marquoit de l'eſprit, à ce qu'il me parut, une fois que je le vis chez mon père, lorſqu'il fut Chevalier de l'Ordre, en 1688. Depuis ſa retraite dans ſes terres, il ne fit que trois ou quatre apparitions de peu de jours à la Cour, où le Roi le recevoit toujours avec un air d'amitié & de diſtinction marquée.

Le Marquis D'ANGEAU *; Cauſes de ſa faveur & de ſon élévation.*

D'ANGEAU étoit un Gentilhomme de Beauce tout uni, & huguenot dans ſa première jeuneſſe; toute ſa famille l'étoit; il ne tenoit à perſonne; il ne manquoit pas d'un certain eſprit, ſur-tout de celui du monde, & de conduite; il avoit beaucoup d'hon-

neur & de probité; le jeu par lequel il ſe fourra à la Cour, qui étoit alors toute d'amours & de fêtes, incontinent après la mort de la Reine Mère, le mit dans les meilleures compagnies; il y gagna tout ſon bien; il eut le bonheur de n'être jamais ſoupçonné; il prêta obligeamment, & ſe fit des amis; & la ſûreté de ſon commerce lui en acquit d'utiles & de véritables.

Il fit ſa cour avec adreſſe. Le jeu le mit de toutes les parties; on le traita avec familiarité; on lui procura celle du Roi; il faiſoit des vers; étoit bien fait, de bonne mine, & galant; le voilà debout à la Cour, mais toujours ſubalterne.

Jouant un jour avec le Roi, dans les commencemens des augmentations de Verſailles, le Roi, qui avoit été importuné d'un logement pour lui, & qui avoit bien d'autres gens qui en demandoient, ſe mit à le plaiſanter ſur ſa facilité à faire des vers, qui, à la vérité, étoient rarement bons; & tout d'un coup lui propoſa des rimes fort ſauvages, & lui promit un logement, s'il les rempliſſoit toutes ſur le champ : d'Angeau accepta, n'y penſa qu'un moment, les remplit toutes, & eut un logement. Après, il acheta une charge de Lecteur du Roi, qui n'avoit

point de fonction, mais qui donnoit les entrées du petit coucher; ſon aſſiduité lui mérita le Régiment du Roi, Infanterie, qu'il ne garda pas long-tems; puis il fut envoyé en Angleterre, où il demeura peu; & à ſon retour, il acheta le Gouvernement de Touraine.

Son bonheur voulut que M. de Richelieu fit de ſi groſſes pertes au jeu, qu'il en vendit ſa charge de Chevalier d'Honneur de Madame la Dauphine, au mariage de laquelle il l'avoit eue pour rien; & que ſon ancienne amie, Madame de Maintenon, lui fit permettre de la vendre tant qu'il pourroit, & à qui il voudroit.

M. d'Angeau ne manqua pas une ſi bonne affaire; il en donna 500,000 liv. & fut revêtu d'une charge qui faiſoit de lui une eſpèce de Seigneur, & qui lui aſſura l'Ordre, qu'il eut bientôt après en 1688.

Il perdit ſa charge, à la mort de Madame la Dauphine; mais il avoit eu une place de Menin de Monſeigneur. Madame la Dauphine avoit une fille d'Honneur d'un Chapitre d'Allemagne, jolie comme le jour, & faite comme une Nymphe, avec toutes les graces de l'eſprit & du corps; l'eſprit fort médiocre, mais fort juſte, ſage & ſenſé;

& avec cela, une vertu ſans ſoupçon; elle étoit fille d'un Comte de Loweſtein, & d'une ſœur du Cardinal de Furſtemberg, qui a tant fait de bruit dans le monde, & qui étoit dans la plus haute conſidération à la Cour. Ces Loweſtein étoient de la Maiſon Palatine, mais d'une branche méſalliée par un mariage, qu'ils appellent de la main gauche; mais qui n'en eſt pas moins légitime. L'inégalité de la mère fait que ce qui en ſort n'hérite point, mais a un gros partage, & tombe du rang de Prince à celui de Comte.

Le Cardinal de Furſtemberg, qui aimoit fort cette nièce, cherchoit à la marier; elle plaiſoit au Roi & à Madame de Maintenon, qui ſe prenoient fort aux figures; elle n'avoit rien vaillant, comme toutes les Allemandes. D'Angeau, veuf depuis long-tems, d'une ſœur de la Maréchale d'Eſtrées, fille de Morin le Juif, qui n'en avoit qu'une fille, dont le grand bien qu'on lui croyoit l'avoit mariée au Duc de Montfort, ſe préſenta pour une auſſi grande alliance pour lui, & auſſi agréable. Mademoiſelle de Loweſtein, avec toute la hauteur de ſon pays, vit le tuf, à travers tous les ornemens qui le couvroient, & dit qu'elle n'en vouloit point.

Le Roi s'en mêla, Madame de Maintenon, Madame la Dauphine; le Cardinal ſon oncle le voulut, & la fit conſentir. Le Maréchal & la Maréchale de Villeroy en firent la noce; & d'Angeau ſe crut Electeur Palatin.

C'étoit le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avoit tourné d'être Seigneur; cela l'avoit chamarré de ridicules. Madame de Monteſpan avoit fort plaiſamment & très-véritablement dit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, ni d'en rire. Ce fut bien pis, après ſa charge & le mariage. Sa fadeur naturelle, entée ſur la ſoupleſſe du courtiſan, & recrépie de l'orgueil du Seigneur poſtiche, fit un compoſé, que combla ſa grande Maîtriſe de l'Ordre de Saint-Lazare, que le Roi lui donna, comme l'avoit Néreſtan; mais dont il tira tout le parti qu'il put, & ſe fit le ſinge du Roi, dans les promotions qu'il fit de cet Ordre, où toute la Cour accouroit pour rire avec ſcandale, tandis qu'il s'en croyoit admiré.

Il fut de l'Académie Françoiſe, & Conſeiller d'Etat d'Epée. Sa femme fut la première des Dames du Palais, comme femme de Chevalier d'honneur. Madame de Maintenon l'avoit goûtée : ſa naiſſance, ſa vertu,

ſa figure, un mariage du goût du Roi, & peu du ſien, dans lequel elle vécut comme un Ange : la conſidération de ſon oncle, & de la Charge de ſon mari; tout cela l'emporta; & ce choix fut approuvé de tout le monde.

Fortune de M. DE CAVOIS.

ANECDOTES.

IL y a dans les Cours des perſonnages ſinguliers, qui, ſans eſprit, ſans naiſſance diſtinguée, percent dans la familiarité de ce qui eſt de plus brillant; & font enfin, je ne ſais pourquoi, compter le monde avec eux. Tel y fut Cavois toute ſa vie. Petit Gentilhomme, tout au plus, dont le nom étoit Oger, il étoit Grand Maréchal des Logis de la maiſon du Roi; & le roman qui lui valut cette Charge, mérite de ne pas être oublié, après avoir dit ce qui le regarde dans ce tems-là.

J'ai fait mention de ſon amitié intime avec M. de Seignelay, chez qui la fleur de la Cour étoit trayée. Cette grande liaiſon qui lui devoit aider à tout, par le crédit où étoit ce Miniſtre, cauſa pourtant le ver rongeur de ſa vie.

Avec ſa Charge, ſes amis conſidérables à la Cour, qui l'y faiſoient figurer, & avec les bontés du Roi toujours diſtinguées, il ſe flatta d'être de la promotion de l'Ordre de 1688. Le Roi la fit avec M. de Louvois, qui étoit Chevalier de l'Ordre. Ce Miniſtre, qui minutoit une grande guerre, qu'il avoit déjà fait déclarer, & qu'il rendit plus générale que le Roi ne s'y attendoit, ne ſongea qu'à profiter de l'occaſion de ſe faire des créatures; il la rendit toute militaire, pour la première qui ait jamais été faite de la ſorte, & eut grande attention à en exclure, tant qu'il put, tous ceux qu'il n'aimoit pas. L'amitié de Seignelay, & l'intérêt qu'il prenoit à Cavois, l'avoit mis dans ce nombre; il ne fut pas de la promotion, & en penſa mourir de douleur.

Le Roi, à qui il parla, & fit parler par Seignelay, & par d'autres amis, lui adoucit ſa peine par des propos de bonté & d'eſpérance pour une autre occaſion. Il ſe fit depuis diverſes petites promotions; & toujours Cavois laiſſé; parce qu'en effet ces promotions avoient des cauſes particulières pour chacun de ceux qui en furent.

Cavois, laſſé & outré, écrivit au Roi une rapſodie ſur ſa ſanté & ſes affaires, & de-

manda la permiſſion de ſe défaire de ſa charge. Le Roi ne lui dit, ni ne lui fit rien dire là-deſſus; & cependant Cavois prenoit tous ſes arrangemens pour ſe retirer de la Cour, dont je penſe qu'il ſe fût cruellement repenti. Dix ou douze jours après avoir remis ſa lettre au Roi vint un voyage de Marly; & Cavois, ſans demander, y fut à l'ordinaire. Deux jours après, le Roi entrant dans ſon cabinet, l'appella, lui dit, avec bonté, qu'il y avoit trop de tems qu'ils étoient enſemble pour ſe ſéparer, qu'il ne vouloit point qu'il le quittât, & qu'il auroit ſoin de ſes affaires. Il y ajouta des eſpérances ſur l'Ordre; Cavois prétendit en avoir eu parole; & le voilà enrôlé à la Cour plus que jamais.

Sa mère étoit une femme de beaucoup d'eſprit, venue, je ne ſais par quel haſard, de ſa province; ni par quel autre, connue de la Reine Mère, dans des tems où elle avoit beſoin de toutes ſortes de gens; elle lui plut; elle la diſtingua en bontés, ſans la laiſſer ſortir de ſon petit état. Cavois étoit un des hommes de France le mieux fait & de la meilleure mine, & qui ſe mettoit le mieux; il en profita auprès des Dames. C'étoit un tems, où l'on ſe battoit fort, malgré les Edits : Cavois brave & adroit, s'y ac-

quit tant de réputation, que le nom de *Brave Cavois* lui demeura.

Mademoiſelle Coëtlogon, une des filles de la Reine Marie-Théreſe, s'éprit de Cavois, & s'en éprit juſqu'à la folie. Elle étoit laide, ſage, naïve, aimée & très-bonne créature; perſonne ne s'aviſa de trouver ſon amour étrange, & ce qui eſt un prodige, tout le monde en eut pitié. Elle en faiſoit toutes les avances; Cavois étoit cruel, & quelquefois brutal; il en étoit importuné à mourir; tant fut procédé, que le Roi & la Reine le lui reprochèrent, & exigèrent de lui qu'il ſeroit plus humain. Il fallut aller à l'armée, où pourtant il ne paſſa pas les petits emplois. Voilà Coëtlogon aux larmes, aux cris, & qui quitta toute parure, tout le long de la campagne, & ne les reprit qu'au retour de Cavois; jamais on ne fit qu'en rire.

Il y eut un combat où Cavois ſervit de ſecond, & fut mis à la Baſtille; autres douleurs. Chacun alla lui faire compliment. Elle parla au Roi pour Cavois; & n'en pouvant obtenir la délivrance, elle le querella juſqu'aux injures; le Roi en rioit de tout ſon cœur; elle en fut ſi outrée, qu'elle lui préſenta les ongles, auxquelles le Roi com-

prit qu'il étoit plus ſage de ne point s'expoſer.

Il dînoit & ſoupoit tous les jours en public avec la Reine; au dîner, la Ducheſſe de Richelieu & les filles de la Reine ſervoient; tant que Cavois fut à la Baſtille, jamais Coëtlogon ne voulut ſervir au Roi, quoi que ce ſoit; ou elle l'évitoit, ou le refuſoit tout net; diſant qu'il ne méritoit pas qu'elle le ſervît. La jauniſſe la prit, les vapeurs, le déſeſpoir. Enfin, il en arriva que le Roi & la Reine, bien ſérieuſement, exigèrent de la Ducheſſe de Richelieu, de mener Coëtlogon voir Cavois à la Baſtille; & cela fut répété deux trois fois. Il ſortit enfin, & Coëtlogon ravie, ſe para de nouveau, mais ce fut avec peine qu'elle en vint à ſe raccommoder avec le Roi.

Le Roi envoya quérir Cavois, qu'il avoit déjà tenté ſur ce mariage. Cette fois, il lui dit qu'il le vouloit; qu'à cette condition, il prendroit ſoin de ſa fortune; & que pour lui tenir lieu de dote, avec une fille qui n'avoit rien, il lui feroit préſent de la charge de Grand-Maître des Logis de ſa maiſon. Cavois réſiſta encore, mais il y fallut paſſer. Il a depuis bien vécu avec elle, & elle toujours dans la même adoration avec lui; &

c'étoit quelquefois une farce de voir les careſſes qu'elle lui faiſoit devant tout le monde, & la gravité importune avec laquelle il les recevoit. Des autres hiſtoires de Cavois, il y auroit un petit livre à faire; il ſuffit d'avoir rapporté cet exemple pour la ſingularité, car jamais la vertu de Madame Cavois, ni devant, ni après le mariage, n'a reçu le plus léger ſoupçon.

Son mari, lié toute ſa vie avec le plus brillant de la Cour, s'étoit érigé chez lui une eſpèce de Tribunal, auquel il ne falloit pas déplaire; compté & ménagé juſques des Miniſtres, mais d'ailleurs bon & fort honnête homme, à qui on pouvoit ſe fier en tout.

Bonheur de M. BERINGHEM, premier Ecuyer.

HENRI IV, tout au commencement de ſon règne, alors très-mal affermi, paſſoit le pays à cheval avec une très-petite ſuite, & s'arrêta chez un Gentilhomme, pour faire répaître ſes chevaux, manger un morceau & gagner pays. C'étoit en Normandie; il ne connoiſſoit point cette Province. Ce Gentilhomme le reçut du mieux qu'il put dans

ſa ſurpriſe, & le promena par ſa maiſon, en attendant que le dîner fût prêt. Il étoit curieux en armes, & en avoit une chambre aſſez bien remplie. Henri IV ſe récria ſur la propreté dont elles étoient tenues, & voulut voir celui qui en avoit le ſoin. Le Gentilhomme lui dit que c'étoit un Hollandois qu'il avoit chez lui, & lui montra le père de Beringhem; le Roi le loua tant, & lui dit ſi ſouvent qu'il ſeroit bienheureux d'avoir des armes auſſi propres, que quelqu'un de ſa ſuite comprit qu'il avoit envie de ce Hollandois, & le dit au Gentilhomme : celui-ci, ravi de faire ſa Cour au Roi, le lui offrit; & après quelques complimens, lui avoua qu'il lui avoit fait plaiſir.

Beringhem eut le même ſoin des armes du Roi; lui plut par-là, & en eut à la fin une charge de premier Valet de Chambre, qu'il fit paſſer à ſon fils.

Lors de ce grand vacarme qui fit tant de bruit dans le monde du commencement, & de l'intelligence de la Reine avec l'Eſpagne, & où la Reine, par l'ordre du Roi, fut fouillée au Val-de-Grace, par le Chancelier Séguier, qui par ſa conduite politique en cette occaſion, s'aſſura pour toujours de la protection de la Reine, ſans ſe commettre

commettre avec le Roi, ni avec le Cardinal de Richelieu : tout ce qui étoit alors le plus dans la confidence, fut chaſſé ou prit la fuite ; Beringhem ſe ſauva à Bruxelles.

C'étoit un homme d'eſprit, & très-avant dans les intrigues, parce qu'il étoit ſur le pied qu'on pouvoit ſe fier à ſon ſecret & à ſa parole. Dès que la Reine fut Veuve & Régente, ſon premier ſoin fut de rappeller & de récompenſer ſes Martyrs : Beringhem avoit affaire à une femme qu'il avoit complètement ſervie, & à un premier Miniſtre qui ne vouloit que la confuſion. Et qui dans la primeur de ſon règne, vouloit flatter celle par qui il régnoit, & s'acquérir des créatures importantes dans ſon plus intérieur. Beringhem ſut en profiter ; & de premier Valet de Chambre fugitif, il éleva les yeux ſur la charge de premier Ecuyer, & il le fit avec ſuccès.

Portrait, Anecdote & Saillies de M. DE HARLAI.

MONSIEUR de Harlai étoit fils d'un Procureur-Général du Parlement, & d'une Belleviere : ſon grand père fut ce fameux Achille de Harlai, premier Préſident, après ce cé-

lèbre Chriſtophe de Thou, ſon beau-père; lequel étoit père du grand Hiſtorien.

Iſſu de ces grands Magiſtrats, Monſieur de Harlai en eut toute la gravité, mais qu'il outra.

C'étoit un petit homme, à viſage en loſange, le nez grand & aquilin, des yeux de vautour, qui ſembloient dévorer les objets & percer les murailles, un rabat & une perruque noire, mêlée de blanc, l'un & l'autre guère plus long que les Eccléſiaſtiques ne les portent; une calotte, des manchettes plates, comme les Prélats & le Chancelier, mais étriquées; le dos court; une parole lente, peſamment prononcée; une prononciation ancienne & gauloiſe, & ſouvent les mots de même; tout ſon extérieur contraint, gêné; une modeſtie affectée; le maintien cynique, des révérences profondes, allant toujours raſant les murailles, avec un air reſpectueux, mais à travers lequel pétilloit ſon ambition.

Les Sentences & les maximes étoient ſon langage ordinaire, même dans les propos communs; toujours laconique; jamais à ſon aiſe, ni perſonne avec lui : beaucoup d'eſprit naturel & fort étendu; beaucoup de pénétration, une grande connoiſſance du

monde, ſur-tout des gens, avec qui il avoit affaire; beaucoup de belles-lettres, profond dans la ſcience du droit; & ce qui eſt malheureuſement devenu ſi rare, du droit public; une grande lecture & une grande mémoire, & avec une lenteur dont il s'étoit fait une étude, une juſteſſe, une promptitude, une vivacité de réparties, toujours ſurprenantes & toujours préſentes.

Supérieur aux plus fins Procureurs dans la ſcience du Palais, & un talent incomparable de Gouvernement, par lequel il s'étoit rendu leſtement le Maître du Parlement, qu'il dominoit en tous avis, comme il le vouloit, & ſans qu'ils s'en apperçuſſent; & quand ils le ſentoient, ſans oſer le contredire devant lui, ſans toutefois avoir jamais donné aucun accès à aucune liberté, ni familiarité avec lui à perſonne, ſans exception.

Magnifique par vanité dans les occaſions; ordinairement frugal pour lui, & modeſte dans ſes meubles & dans ſon équipage, pour s'approcher des mœurs des anciens Magiſtrats.

C'eſt un dommage extrême que tant de qualités & de talens naturels, & acquis, ſe ſoient ternis par de grands abus.

HARLAIANA.

MENTATAIRE, Père de Laſſay, & ſa femme, fille de Buſſy-Rabutin, tous deux grands parleurs & plaideurs, allèrent à l'audience de M. le Premier Préſident. Il vint à eux. Le mari voulut prendre la parole. Sa femme la lui coupa, & ſe mit à expliquer l'affaire. Le Premier Préſident écouta quelque tems; puis l'interrompant : " Monſieur, dit-il au mari, eſt-ce là, madame votre femme? — Oui, Monſieur, répondit Mentataire, fort étonné de la queſtion. — Que je vous plains! répondit, le Premier Préſident, hauſſant les épaules d'un air de compaſſion; & leur tourna le dos.

Les Jéſuites & les Pères de l'Oratoire, ſur le point de plaider enſemble; le Premier Préſident les manda, & les voulut accommoder; travailla un peu avec eux; puis les conduiſant : " Mes Pères, dit-il aux Jéſuites, c'eſt un plaiſir de vivre avec vous; & ſe tournant vers les PP. de l'Oratoire : & un bonheur, mes Pères, de mourir en votre Compagnie. "

Le Duc de Rohan ſe plaignoit de lui,

& le traitoit fort mal, en parlant à ſon Intendant, croyant que le Premier Préſident ne le ſuivoit pas; mais l'appercevant, il voulut l'engager à rentrer : " Oh! Mon„ ſieur, lui répondit-il, vous dites de ſi „ belles choſes, qu'il n'y a pas moyen de „ vous quitter. „ Et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu dans ſon carroſſe.

Pendant les vacances, il étoit chez lui à Gros-Bois; deux jeunes Conſeillers, qui étoient dans le voiſinage, l'allèrent voir. Ils étoient en habit gris de campagne, avec leur cravate paſſée dans une boutonnière, comme on le portoit alors. Cela choqua l'humeur du Cynique. Il appella une manière d'Ecuyer, puis regardant un de ſes laquais : " Chaſſez-moi, lui dit-il, ces co„ quins-là tout à cette heure, qui ont la „ témérité de porter la cravate comme „ Meſſieurs. „

Il étoit dans ſa maiſon & dans ſa famille avec un cérémonial ridicule. Son fils lui écrivoit des lettres cachetées d'une chambre à l'autre, & il y répondoit de même. Il le recevoit chapeau bas, & comme un étranger; cependant il le traitoit durement.

Ce fils étoit un compoſé de petit-maître le plus léger, & de Magiſtrat le plus gra-

ve, le plus auſtère, le plus compaſſé, diſſipateur, & aimant le plaiſir.

Lui & ſon père s'étoient figurés être parens du Comte d'Oxfort, parce qu'il s'appelloit Harlay.

Particularités ſur le Cardinal DE FLEURY.

MONSIEUR de Fleury avoit été toute ſa vie attaché au Maréchal de Villeroy. Il voyoit Madame d'Angeau & Madame de Levi dans l'intimité de Madame de Maintenon, & dans toutes les parties intérieures du Roi. Il avoit toujours cultivé d'Angeau & ſa femme, où la bonne compagnie de la Cour étoit ſouvent, & qui étoient amis intimes du Maréchal. Il s'initia auprès de Madame de Levy, & la ſubjugua par ſes manières, ſon liant, ſon langage. A la faveur ſuprême où étoit le Maréchal de Villeroy auprès du Roi; ramené, puis porté par Madame de Maintenon ſans ceſſe, il ne douta pas qu'il ne fût dans les diſpoſitions du Roi, ſur-tout depuis qu'il le vit ſucceſſeur des places du Duc de Beauvilliers dans le Conſeil. Il avoit toujours courtiſé M. Dumaine; & de tout cela, il conclut que,

marchant par ces deux Dames, il pouvoit ſe faire nommer Précepteur. Toutes étoient parfaitement à lui ; Madame d'Angeau pouvoit beaucoup ſur le Maréchal de Villeroy. Celui-ci & M. Du Maine étoient dans les meſures les plus intimes, dont Madame de Maintenon étoit le lien. Les Jéſuites le connoiſſoient trop pour s'y fier ; & c'eſt ce qui détermina ſa fortune. Madame de Maintenon ne les aimoit point. Le Maréchal de Villeroy penſoit de même. M. Du Maine en ſavoit trop, pour vouloir un Précepteur de leurs mains, conduit, inſtruit & ſoutenu par eux. Les deux Dames rompirent la glace auprès de Madame de Maintenon. Elles furent bien reçues ; Madame d'Angeau parla au Maréchal de Villeroy, qui devint aiſément favorable à un homme qu'il avoit protégé toute ſa vie, juſqu'à l'avoir quelquefois logé chez lui. Il s'en ouvrit à M. le Duc Du Maine, qui, n'ayant rien contre Fleury, & voyant le goût de Madame de Maintenon, ſe mit aiſément de leur parti. Ces meſures priſes, Fleury comprit qu'il falloit ôter tout prétexte au refus, en quittant un Evêché ſitué à l'extrêmité du Royaume. Sur ces eſpérances, il demanda à s'en déſaire, ſous prétexte de ſa ſanté. Le Père

Le Tellier, tout habile & tout prévoyant qu'il fut, n'en ſentit pas le piège; la démarche lui parut indifférente; c'étoit un Evêché à remplir d'une de ſes créatures. Il ne ſongea qu'à s'en défaire à bon marché, en ne donnant à Fleury qu'une légère Abbaye. Celle de Tournus vaqua bientôt après; elle lui fut offerte; & M. de Fleury l'accepta ſans marchander, en attendant, preſſé de pouvoir veiller de près au grand objet qui lui faiſoit quitter Fréjus.

Il fit un mandement d'adieu à ſes Diocéſains, qui retentit dans les Pays-Bas, & juſques dans la retraite du fameux Père Queſnel. Celui-ci venoit d'achever ſon ſeptième mémoire, pour ſervir d'examen à la Conſtitution, qui n'a été imprimé qu'en 1716; & il travailloit à la préface, lorſqu'il reçut le mandement des adieux de M. de Fleury à ſes Diocéſains. Il ne put réſiſter au déſir de ſévir contre ce Prélat, par cette pièce qu'il ſut enchaſſer dans ſa préface, avec l'ironie la plus amère, la plus mépriſante, qui en effet mit en pièces ce beau mandement : *indè iræ.*

Il faut ſe ſouvenir de la fameuſe aventure qui penſa culbuter M. de Fréjus. Il étoit toujours préſent au travail particulier de M.

M. le Duc, qu'il avoit fait Miniſtre, à la mort de M. le Duc d'Orléans, pour lui en donner l'écorce, & en retenir la réalité pour ſoi. M. le Duc, pouſſé par Madame de Prie, voulut le déporter, & travailler ſeul avec le Roi. Il venoit de faire ſon mariage, & pouvoit tout ſur la Reine, qui fit que le Roi vint chez elle un peu avant l'heure de ſon travail. M. le Duc s'y rendit avec ſon porte-feuille, tandis que M. Fréjus attendoit dans le cabinet du Roi. Laſſé d'y croquer le marmot une heure, il envoya chez la Reine voir ce qui pouvoit y retenir le Roi ſi long-tems; il apprit qu'il y travailloit ſeul, avec elle, dans ſon cabinet, avec M. le Duc, où elle n'avoit pourtant été qu'un peu en tiers.

M. de Fréjus, qui connoiſſoit ce qu'il pouvoit ſur le Roi, s'en alla chez lui; & dès le ſoir même, il partit pour Iſſy, d'où il envoya une lettre au Roi, qui eut l'effet, & fit le bruit que chacun a ſu. Robert Walpole gouvernoit alors l'Angleterre; & Horace, ſon frère, étoit Ambaſſadeur ici, & qui l'a été ſi long-tems. Dès le lendemain matin, il alla voir M. de Fréjus à Iſſy, dans le tems qu'on ignoroit encore s'il étoit perdu ſans retour, ou ſi le Roi, malgré Monſieur

le Duc, le rappelleroit, & ſe ſerviroit de lui à l'ordinaire. M. de Fréjus fut ſi touché de la démarche de l'Anglois dans cette criſe, qu'il le crut ſon ami intime. L'Ambaſſadeur n'y riſquoit rien, & n'avoit point à compter avec M. le Duc, ſi M. de Fréjus demeuroit exclus : que s'il revenoit en place, c'étoit un trait à lui faire valoir, & à en tirer parti. Auſſi le fit-il pluſieurs années, devenu premier Miniſtre, après avoir renverſé M. le Duc & Madame de Prie.

Aventures de Charnacé.

Le Roi Louis XIV fit arrêter Charnacé, en Provence, déjà fort mécontent de ſa conduite en Anjou, où il étoit retiré chez lui; & de là le fit conduire à Montauban, accuſé de beaucoup de méchantes choſes, & ſur-tout de fauſſe monnoie. C'étoit un garçon d'eſprit, qui avoit été Page du Roi & Officier dans ſes Gardes-du-Corps, & fort du monde, & puis retiré chez lui, où il avoit ſouvent fait bien des frédaines; mais il avoit toujours trouvé bonté & protection dans le Roi.

Il en fit une entr'autres ſingulière, dont on ne peut que rire; il avoit une très-lon-

gue avenue devant ſa maiſon, en Anjou ; dans cette avenue, belle & parfaite, étoit une maiſon de payſan, & ſon petit jardin, qui s'y étoit trouvé lorſqu'elle fut bâtie ; jamais Charnacé & ſon père n'avoient pu réduire ce payſan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en euſſent offert ; & c'eſt une opiniâtreté dont quantité de propriétaires ſe piquent, pour faire enrager des gens, à la convenance, & quelquefois, à la neceſſité deſquels ils ſont ; Charnacé ne ſachant plus qu'y faire, avoit laiſſé cela depuis long-tems, ſans en plus parler ; mais enfin, fatigué de cette chaumière, qui lui bouchoit la vue, & lui ôtoit tout l'agrément de ſon avenue, il imagina un tour de paſſe-paſſe. Le payſan qui y demeuroit, & à qui elle appartenoit, étoit Tailleur de ſon métier, quand il trouvoit à l'exercer ; & il étoit chez lui tout ſeul, ſans femme ni enfans. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il eſt mandé à la Cour pour un emploi de conſéquence, qu'il eſt preſſé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée ; ils font un marché au comptant ; mais Charnacé ſtipule qu'il ne veut point ſe fier à ſes délais ; & que, moyennant quelque choſe de plus, il ne veut pas qu'il ſorte de chez

lui, que ſa livrée ne ſoit faite; & qu'il le couchera, le nourrira, & le payera avant de le renvoyer. Le Tailleur s'y accorde, & ſe met à travailler. Pendant qu'il y eſt occupé, Charnacé fait prendre, avec la dernière exactitude, le plan & la dimenſion de ſa maiſon & de ſon jardin, des pièces intérieures, juſqu'à la poſition des uſtenſiles & du petit meuble, fait démonter la maiſon, & emporter tout ce qui y étoit, remonte la maiſon telle qu'elle étoit, au juſte, dedans & dehors, à quatre portées de mouſquet, à côté de ſon avenue; replace tous les meubles & uſtenſiles dans la même poſition en laquelle on les avoit trouvés, & rétablit le petit jardin de même; en même tems, fait applanir & nettoyer l'endroit de l'avenue où elle étoit; en ſorte qu'il n'y parut pas : tout cela fut exécuté encore plutôt que la livrée faite; & cependant, le Tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiſcrétion. Enfin, la beſogne achevée de part & d'autre, Charnacé amuſa ſon homme juſqu'à la nuit bien noire; le paye, & le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue; bientôt il la trouve longue; après, il va aux arbres, & n'en trouve plus; il s'apperçoit qu'il a paſſé le bout, & re-

vient à l'inſtant chercher les arbres; il les ſuit à l'eſtimée, puis croiſe, & ne trouve point ſa maiſon. Il ne comprend point cette aventure; la nuit dépaſſe dans cet exercice; le jour arrive, & devient bientôt aſſez clair pour aviſer ſa maiſon; il ne voit rien; il ſe frotte les yeux; il cherche d'autres objets, pour découvrir ſi c'eſt la faute de ſa vue; enfin, il croit que le diable s'en mêle, & qu'il a emporté ſa maiſon; à force d'aller & de venir, & de porter ſa vue de tous côtés, il apperçoit, à une aſſez grande diſtance de l'avenue, une maiſon qui reſſemble à la ſienne; il ne peut croire que cela ſoit, mais la curioſité le fait aller où elle eſt, & où il n'a jamais vu de maiſon; plus il approche, plus il reconnoît que c'eſt la ſienne. Pour s'aſſurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il préſente ſa clef; il ouvre, il entre, retrouve tout ce qu'il y avoit laiſſé, & préciſément dans la même place; il eſt prêt à en pâmer, & eſt convenu que c'eſt un tour de ſorcier. La journée ne fut pas bien avant, que la riſée du Château & du Village l'inſtruit de la vérité du ſortilège, & le met en furie; il veut plaider, il veut demander juſtice à l'Intendant, & par-tout, on s'en moque; le Roi le ſut, qui en rit

auſſi. Et Charnacé eut ſon avenue libre. S'il n'avoit jamais fait pis, il auroit conſervé ſa réputation & ſa liberté.

RACINE.

ON perdit, en 1699, le célèbre Racine, ſi connu par ſes belles Pièces de Théâtre. Perſonne n'avoit plus de fond d'eſprit, ni plus agréablement tourné; rien du Poëte dans ſon commerce, & tout de l'honnête homme, de l'homme modeſte, & ſur la fin, de l'homme de bien. Il avoit les amis les plus illuſtres à la Cour, auſſi-bien que parmi les gens de Lettres; c'eſt à eux à qui je laiſſe d'en parler mieux que je ne pourrois faire.

Il fit pour l'amuſement du Roi & de Madame de Maintenon, & pour exercer les Dames de Saint-Cyr, deux chef-d'œuvres en pièces de Théâtre, Eſther & Athalie; d'autant plus difficiles, qu'il n'y a point d'amour, & que ce ſont des Tragédies ſaintes; où la vérité de l'hiſtoire eſt d'autant plus conſervée, que le reſpect dû à l'Ecriture-Sainte, n'y pourroit ſouffrir d'altération. La Comteſſe d'Ayen & Madame de Caylus, ſur-tout, excellèrent à les jouer

devant le Roi, & le triage le plus étroit & le plus privilégié chez Madame de Maintenon, à Saint-Cyr. Toute la Cour y fut pluſieurs fois admiſe, mais avec choix.

Racine fut chargé de l'hiſtoire du Roi, conjointement avec Deſpréaux, ſon ami; cet emploi, ces pièces dont je viens de parler, ſes amis lui acquirent des privautés, il arrivoit même quelquefois, que le Roi n'ayant point de Miniſtre chez Madame de Maintenon, comme le Vendredi, ſur-tout quand le mauvais tems de l'hiver y rendoit les ſéances fort longues; ils envoyoient chercher Racine pour les amuſer. Malheureuſement pour lui, il étoit ſujet à des diſtractions fort grandes.

Il arriva qu'un ſoir, qu'il étoit entre le Roi & Madame de Maintenon chez elle, la converſation tomba ſur les Théâtres de Paris; après avoir épuiſé l'Opéra, on tomba ſur la Comédie; le Roi s'informa des Pièces & des Acteurs, & demanda à Racine, pourquoi, à ce qu'il entendoit dire, la Comédie étoit ſi fort tombée, de ce qu'il l'avoit vue autrefois; Racine lui donna pluſieurs raiſons, & conclut par celle-ci, qui étoit que faute d'Auteurs & de bonnes Pièces nouvelles, les Comédiens n'en don-

noient que d'anciennes, entr'autres les Pièces de Scarron, qui ne valoient rien & qui rebutoient tout le monde; à ce mot, la pauvre Veuve rougit, non pas de la réputation du Cul-de-Jatte attaquée, mais d'entendre prononcer ſon nom. Le Roi s'embarraſſa; le ſilence qui ſe fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine, qui ſentit dans quel abîme ſa funeſte diſtraction venoit de le plonger; il demeura le plus confondu des trois, ſans plus oſer lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Ce ſilence ne laiſſa pas de durer plus que quelques momens, tant la ſurpriſe fut dure & profonde. La fin fut que le Roi renvoya Racine, diſant qu'il alloit travailler. Il ſortit éperdu, & gagna, comme il put, la chambre de Cavois; c'étoit ſon ami; il lui conta ſa ſottiſe; elle fut telle, qu'il n'y avoit point à la pouvoir raccommoder. Oncques depuis le Roi & Madame de Maintenon, ne parlèrent à Racine, ni même le regardèrent. Il en conçut un ſi profond chagrin, qu'il en tomba en langueur. Il ne vécut que deux ans depuis. Il le prit bien à profit pour ſon ſalut. Il ſe fit enterrer à Port-Royal-des-Champs, avec les célèbres Habitans, avec leſquels il avoit eu des liaiſons dès ſa jeuneſſe, que ſa vie

poétique n'avoit même que peu interrompues, quoiqu'elle fût bien éloignée de leur approbation. Le Chevalier de Coiſlin s'y étoit fait porter auſſi auprès de ſon célèbre oncle, Monſieur de Pont-Château. On ne ſauroit croire, combien le Roi fut piqué de ces deux ſépultures.

Le Père DANIEL, *Hiſtorien.*

ON vit paroître une nouvelle, & aſſurément très-nouvelle Hiſtoire de France, en trois Volumes *in-folio*, fort gros, portant le nom du Père Daniel, qui demeuroit à Paris, à la Maiſon profeſſe, dont le papier & l'impreſſion étoient du plus grand choix, & le ſtyle admirable; jamais un français, ſi net, ſi pur & ſi coulant, les tranſitions heureuſes, en un mot, tout ce qui pouvoit attacher & charmer un Lecteur; préface admirable, promeſſes magnifiques, courtes diſſertations ſavantes, une pompe, une autorité la plus ſéductrice pour l'Hiſtoire; beaucoup de Romans dans la première Race, beaucoup plus encore dans la ſeconde, & force nuages dans les premiers tems de la troiſième. Tout l'art, tout le ménagement des ombres & du clair-obſcur, ainſi que dans le plus beau tableau,

y parurent ſous le maſque d'une apparente ſimplicité, & tout l'art aux endroits les plus ſcabreux, & que l'eſprit pût fournir à un homme qui ſe ſent appuyé; en un mot, tout l'ouvrage parut évidemment compoſé pour perſuader, ſous l'air d'un homme naïf, qui écarte le préjugé avec diſcernement, & qui ne cherche que la vérité, que la plupart des Rois de la première Race, pluſieurs de la ſeconde, quelques-uns même de la troiſième, ont été conſtamment illégitimes, très-ſouvent adultérins, & doublement adultérins; que ce défaut ne les avoit pas exclus du Trône, & n'y avoit jamais été conſidéré comme ayant rien qui pût, ni en dût éloigner, je dis crûment, ce que la plus fine délicateſſe couvre; mais en l'exprimant pourtant très-magnifiquement dans tout le tiſſu de l'ouvrage, avec une négligence qui détourne, tant qu'elle peut, les yeux du deſſein principal, & ne laiſſe que l'agréable ſurpriſe de ces découvertes hiſtoriques, dont la vérité, égarée dans les ténèbres de pluſieurs ſiècles, eſt due aux perſévérantes veilles d'un Savant qui les conſacra toutes à chercher, à puiſer, à comparer, à remonter aux ſources les plus cachées, & aux travaux duquel la poſtérité demeura redevable des lumières, qui

éclairciſſent ce qui avoit été ignoré juſqu'alors.

L'éblouiſſement fut d'abord extrême, & la vogue du Livre telle, que tout y courut juſqu'aux femmes. Le même intérêt qui l'avoit fait compoſer, étoit auſſi de le répandre. Les louanges de ce Livre tranſpirèrent de chez Madame de Maintenon. Le Roi en parla & demanda à quelques-uns de ſa Cour s'ils le liſoient; les plus éveillés ſentirent de bonne heure combien il étoit protégé; c'étoit bien sûrement l'unique Livre hiſtorique, dont le Roi & Madame de Maintenon euſſent jamais parlé; auſſi parut-il bientôt à Verſailles, ſur toutes les tables des gens de la Cour, & hommes & femmes; on ne parla d'autre choſe avec des éloges merveilleux, qui étoient quelquefois plaiſans dans la bouche des perſonnes fort ignorantes, ou qui, incapables de lectures, ſe donnoient pour faire goûter celle-là; mais cette ſurprenante vogue eut un inconvénient.

On s'apperçut que toute cette vaſte hiſtoire, qui ſembloit éplucher de ſi près les tems ténébreux, ne s'attachoit dans les autres qu'à la partie purement militaire, aux camps, aux marches, à tout exploit de guerre, juſqu'aux détails d'un parti de qua-

rante ou cinquante chevaux, ou d'autant de gens de pied qui en rencontroient un autre, & qui dans un long récit, n'oublioient pas la plus légère circonſtance. En s'étendant de la ſorte, on ſe donne un vaſte champ; & c'eſt auſſi ce qui remplit ces trois Volumes. Mais de négociations, de fortunes, de chûtes, de reſſorts, d'événemens, pas un mot, dans tout l'ouvrage, que ſéchement, briévement, & préciſément comme les Gazettes; ſouvent encore plus ſuperficiellement, de choſes, de loix, de cérémonies publiques, de fêtes, de divers tems, même ſilence, tout au plus même laconiſme, & ſur les matières de Rome, puis de la Ligue; c'eſt un plaiſir de le voir courir ſur ces glaces avec les patins d'un Jéſuite.

A la fin, les connoiſſeurs le jugèrent; l'ouvrage tomba; il y eut des Savans qui écrivirent des diſſertations contre; mais le point délicat principal, le point qui l'avoit fait naître & couronner en naiſſant, ne fut preſque point touché en France avec la plume, tant on y ſentit le danger. Le Père Daniel en tira du Roi deux mille francs de penſion; ce qui eſt prodigieux pour un régulier même Jéſuite, avec le titre d'Hiſtoriographe de France. Vu ſa faveur & ſa pen-

ſion, il ſe moqua de tout ce qu'on écrivit contre ſon Hiſtoire, ſans y répondre un mot, parce que lui-même ſavoit bien ce qu'en penſer. Les pays étrangers ne furent pas ſi ſobres que les Français, ſur les Rois prétendus bâtards, & cette bâtardiſe ſi capable du Trône; mais ces opinions ne firent point ſecte.

Portrait hiſtorique, & anecdotes de M. DE CHAMILLART.

MONSIEUR de Chamillart étoit un grand homme qui marchoit mal, dont la phyſionomie ouverte n'annonçoit que la douceur & la bonté. Son père, Maître des Requêtes, mourut en 1675, Intendant à Caen, où il avoit été près de dix ans.

L'année ſuivante, le fils fut Conſeiller au Parlement; il étoit ſage, appliqué, peu éclairé, & il recherchoit toujours la bonne compagnie.

Il étoit de bon commerce & fort honnête homme; il aimoit le jeu, mais un jeu de commerce, & jouoit bien tous les jeux. Cela l'initia un peu hors de la Robe, mais ſa fortune fut d'exceller au billard.

Le Roi qui s'amuſoit fort de ce jeu, dont le goût lui dura long-tems, y faiſoit preſque tous les ſoirs d'hiver, des parties avec Monſieur de Vendôme, Monſieur Legrand, Monſieur le Maréchal de Villeroy & Monſieur de Grammont; ils ſurent que Chamillart y jouoit fort bien; ils voulurent en eſſayer à Paris. Ils en furent ſi contens qu'ils en parlèrent au Roi, & le vantèrent tant, qu'il dit à Monſieur Legrand, de l'amener la première fois qu'il iroit à Paris. Il vint donc, & le Roi trouva qu'on ne lui en avoit rien dit de trop : Monſieur de Vendôme & Monſieur Legrand l'avoient pris en amitié & en protection, ainſi que Monſieur de Villeroy & Monſieur de Grammont; ils firent en ſorte qu'il fût admis une fois pour toutes, dans la partie du Roi, où il étoit le plus fort de tous; il s'y comporta ſi modeſtement, & ſi bien, qu'il plut au Roi & aux Courtiſans, dont il ſe trouva protégé à l'envi, au lieu d'en être moqué, comme il arrive à un nouveau venu, inconnu, & de la Ville.

Le Roi le goûta de plus en plus, & il en parla tant à Madame de Maintenon, qu'elle voulut le voir; il ſe tira ſi bien avec elle, que peut-être, pour flatter le goût du Roi,

elle lui dit de la venir voir quelquefois, & à la fin elle le goûta au moins autant que le faiſoit le Roi.

Malgré ſes voyages continuels à Verſailles, où il ne couchoit point, il fut aſſidu les matins au Palais, & continua d'y rapporter. Cela lui acquit l'affection de ſes Confrères, qui lui ſurent gré de faire ſon métier comme l'un d'eux, & de vivre avec eux à l'ordinaire, ſans donner dans la ſuffiſance qui ſuit ſouvent les diſtinctions en beaucoup de gens; & cela lui fit un mérite à la Cour, & auprès du Roi.

Peu-à-peu il ſe fit des amis, & le Roi le voulut Maître des Requêtes, pour être encore plus en état d'être avancé. Alors il lui donna un logement au Château, choſe fort extraordinaire pour un homme comme lui, & même unique. C'eſt en 1686, trois ans après, qu'il fut fait Intendant de Rouen. Il pria le Roi, avec lequel il étoit déjà très-librement, de ne le pas éloigner de lui; mais le Roi lui dit, que c'étoit pour cela même qu'il l'envoyoit à Rouen, qui eſt ſi proche; & il lui permit de venir de tems en tems paſſer ſix ſemaines à Verſailles; il le mena à Marly, & le mit de ſon jeu au brélan, & à d'autres; il prit des croupiè-

res, parce que le jeu étoit fort gros; il y fut heureux.

Au bout de trois ans d'Intendance, où il ne ſe méconnut pas plus qu'il n'avoit fait au Parlement, il vaqua une charge d'Intendant des Finances, que le Roi lui donna en 1689, où, comme on voit, il demeura dix ans, & toujours ſur le même pied, quoique le billard ne fût plus à la mode.

Il cultiva ſi bien Madame de Maintenon, depuis qu'il fut devenu ſédentaire à Paris & à la Cour, qu'elle le choiſit pour adminiſtrer les revenus & toutes les affaires temporelles de Saint-Cyr. Ce qui lui donna un rapport continuel avec elle. Il ſe fit beaucoup d'amis à la Cour.

M. de Chevreuſe, dont les terres venoient preſque juſqu'à Verſailles, par le Duché de Chevreuſe & par celui de Monfort, avoit fait divers échanges avec la Maiſon de Saint-Cyr, dans leſquels le Roi & Madame de Maintenon étoient entrés, & il avoit, en outre, beaucoup de terres limitrophes & même enclavées avec les leurs; cela donna lieu à Chamillart de travailler beaucoup avec lui, & d'acquérir véritablement ſon amitié, & celle du Duc de Beauvilliers, qui a duré autant que leur vie.

Avec

Avec tant de véhicules, celui de Saint-Cyr, ſur-tout à la protection de Madame de Maintenon, qui ſe faiſoit un ſi grand intérêt d'avoir un Contrôleur-Général tout-à-fait à elle, ce choix ne fut pas balancé un inſtant, & le Roi s'en applaudit publiquement.

Il vécut dans cet emploi avec une douceur, une patience, une affabilité qui y étoit inconnue, & qui lui gagna tout ce qui avoit affaire à lui; il ne ſe rebutoit point des propoſitions les plus ineptes, ni des demandes les plus abſurdes, & les plus réitérées; ſon tempérament y contribuoit, par un flegme qui ne ſe démentoit jamais, mais qui n'avoit rien de rebutant. Sa manière de refuſer perſuadoit du déplaiſir qu'il en reſſentoit, & celle d'accorder ajoutoit à la grace; il étoit, en effet, extrêmement porté à obliger & à ſervir, & fâché, & éloigné de faire de la peine.

Il ſe fit aimer paſſionnément des Intendans des Finances, dont ſes manières calmèrent le dépit de voir leur cadet devenir leur Maître : toute la Cour l'aima de même, par la facilité de ſon accès, par ſa politeſſe, & par une infinité de ſervices; & le Roi lui marqua continuellement une affection

qui peut ſe dire d'ami, & qui augmenta tous les jours.

Sa femme & lui étoient enfans de deux ſœurs. Elle étoit vertueuſe & fort polie; elle ne ſavoit que jouer, ſans aimer le jeu; mais faute de ſavoir autre choſe, ni que dire après avoir demandé à chacun comment il ſe portoit, la Cour ne put la former; & à dire le vrai, c'étoit la meilleure & la plus mince femme du monde, & la plus inutile à ſon mari.

Hors ſon fils, encore enfant, Chamillart fut malheureux en famille; malheur grand pour un chacun, mais extrême pour un Miniſtre qui n'a le tems de rien, & qui a un beſoin principal, pour ſe ſoutenir & pour faire, d'avoir, autour de ſoi, une grouppe qui raſſemble & concilie le monde, qui ſoit inſtruit de toutes les nouvelles, qui ſache à tout moment les intrigues de ce qui ſe paſſe, & l'hiſtoire du jour, qui puiſſe raiſonner & combiner, & qui ſoit capable de le mettre en deux mots au fait de tous les jours.

Il avoit deux frères. L'un étoit Evêque de Dol, qu'il fit Evêque de Senlis, à qui il ne manquoit qu'un béguin & des manches pendantes; bon homme, & bon Prê-

tre d'ailleurs ; qu'il falloit envoyer à Mende, ou à quelque Evêché comme cela, riche, & au bout du Royaume.

L'autre, qui étoit dans la Marine, il le paſſa à terre, & le maria à la fille de Guy, bien faite, ſage & raiſonnable ; mais ce gendre vécut fort mal avec les parens de ſa femme.

Rebours, couſin germain de Chamillart & de ſa femme, travailla ſous lui d'abord, puis devint Intendant des Finances.

L'Abbé de la Prouſtière, auſſi leur couſin germain, ſuppléoit, pour le ménage, les affaires & l'arrangement domeſtique, à l'incapacité de Madame Chamillart. C'étoit le meilleur, & le plus en ſa place, & le plus reſpectueux du monde ; mais grand bavard, & ſachant rarement ce qu'il diſoit, ni même ce qu'il vouloit dire.

Avec de tels alentours, il falloit l'amitié du Roi, & de Madame de Maintenon, pour ſoutenir Chamillart, dont les talens ne ſuppléoient point aux appuis domeſtiques. Il éprouva encore un autre malheur fort ſingulier : Dreux & lui étoient Conſeillers en la même Chambre, & intimes amis.

Dreux, fort riche, & Chamillart, fort peu accommodé ; leurs femmes accouchè-

rent en même tems d'un fils & d'une fille; Dreux, par amitié, demanda à Chamillart d'en faire le mariage; Chamillart, en âge d'avoir d'autres enfans, le repréſenta à ſon ami; & qu'en attendant que ces enfans, qui venoient de naître, fuſſent grands & en état de ſe marier, il trouveroit des partis bien plus conſidérables que ſa fille. Dreux, homme droit, franc, & qui aimoit Chamillart, perſévéra ſi bien, qu'ils s'en donnèrent réciproquement parole. Avec les années, la chance avoit tourné : Dreux étoit demeuré Conſeiller au Parlement, & Chamillart devenu tout ce que nous venons de voir, mais toujours amis intimes.

Sept ou huit mois avant que Chamillart devînt Contrôleur-Général, il alla trouver Dreux, & lui dit avec amitié, que leurs enfans étoient en âge de ſe marier, & de les acquitter de leur parole; Dreux, très-touché d'une propoſition, qui, par la fortune, étoit ſi diſproportionnée de la ſienne, & qui faiſoit celle de ſon fils, fit tout ce qu'un homme d'honneur peut faire, pour le détourner d'une affaire qui n'étoit plus dans les termes ordinaires, & qui, dans la ſuite, feroit l'embarras de ſa famille; il lui rendit ſa parole, & dit que c'étoit lui-même

qui lui en manquoit, parce qu'il lui en vouloit manquer. Ce combat d'amitié & de probité dura plusieurs jours, de part & d'autre; à la fin, Chamillart, bien résolu de partager sa fortune avec son ami, l'emporta; & le mariage se fit.

Il obtint, pour son gendre, l'agrément du Régiment d'Infanterie de Bourgogne; &, peu après, la Charge de Grand-Maître des Cérémonies, que Blainville lui vendit; & le Roi prit prétexte de cette Charge, pour faire entrer Madame Dreux dans les carrosses, & la faire manger avec Madame la Duchesse de Bourgogne.

Cette femme ne fut heureuse, ni par lui, ni avec lui; & méritoit de l'être: une grande douceur, beaucoup de vertu & de sagesse, bien de l'esprit, le ton de connoissance du monde & des gens, du manège, mais sans rien de mauvais, & fort, en tout tems, à sa place, la firent aimer de tout le monde, même des ennemis de son père; elle excita tant d'intérêt, qu'elle fut toujours, & dans tous les tems, accueillie par-tout, & traitée avec une distinction personnelle & marquée.

Je ne puis quitter Chamillart, sans en rapporter une action qui mérite de n'être

pas oubliée. Ce fut du tems qu'il étoit Conſeiller au Parlement, & qu'il jouoit au billard avec le Roi, trois fois la ſemaine, ſans coucher à Verſailles; cela lui rompoit fort les heures & les jours, ſans le détourner de ſon aſſiduité au Palais. Il rapporta dans ce tems-là un procès; celui qui le perdit, lui vint crier miſéricorde; Chamillart le laiſſa s'exhaler. Dans ſon diſcours, le pauvre complaignant inſiſta fort ſur une pièce, qui faiſoit, diſoit-il, le gain de ſon procès, & avec laquelle il ne comprenoit pas encore qu'il l'eût perdu; il rabattit tant cette pièce, que Chamillart ſe ſouvint qu'il ne l'avoit point vue, & lui dit qu'il ne l'avoit point produite. L'autre, à crier plus fort, & qu'elle l'étoit; Chamillart inſiſtant, & l'autre auſſi, il prit ſes ſacs, qui ſe trouvèrent là, parce que l'Arrêt ne faiſoit que d'être ſigné; ils les viſitèrent, & la pièce ſe trouva produite. Voilà l'homme à ſe déſoler, & cependant Chamillart à lire la pièce, & le prier de lui donner un peu de patience; quand il l'eut bien lue & relue : " Vous „ avez miſon, lui dit Chamillart, elle m'é- „ toit inconnue, & je ne comprends pas „ comment elle a pu m'échapper; elle dé- „ cide en votre faveur : vous demandez

„ vingt mille livres, vous en avez été dé-
„ bouté par ma faute; c'eſt à moi à vous
„ les payer : revenez après demain. „ Cet homme fut ſi ſurpris, qu'il lui fallut répéter ce qu'il venoit d'entendre, & revint le ſurlendemain. Chamillart cependant avoit battu monnoie de tout ce qu'il avoit, & emprunté le reſte. Il lui compta les vingt mille livres, lui demanda le ſecret, & le congédia; mais il comprit de cette aventure, que les examens & rapports de procès ne pouvoient compatir avec ce billard de trois fois la ſemaine; il n'en fut pas moins aſſidu au Palais, ni moins attentif à juger; mais il ne voulut plus être Rapporteur d'aucune affaire; & remit au Greffe celles dont il ſe trouvoit chargé, & pria le Préſident d'y commettre : cela s'appelle une belle, prompte & grande action, dans un Juge, & plus encore, dans un Juge auſſi peu aiſé dans ſes affaires, qu'il l'étoit alors.

Chamillart, dans le cours des affaires, étoit dans une poſition critique. Je ne pouvois douter de l'éloignement pour lui de Madame de Maintenon & de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Le Maréchal de Boufflers ne l'avoit jamais aimé; il ſe plaignoit continuellement, & avec amertume,

de tout ce dont il avoit manqué à Lille. Il lui étoit revenu, qu'il avoit tû quelques-unes des bleſſures qu'il y avoit reçues, que le Roi avoit appriſes d'ailleurs avec ſurpriſe; impuiſſance peut-être pour l'un & pour l'autre. Ne vouloir pas alarmer, ce n'étoit pas là des crimes. Mais le Maréchal ſenſible, court, littéral, les trouvoit tels. Il m'en avoit ſouvent fait des plaintes, ſans que j'euſſe pu lui remettre l'eſprit là-deſſus. Il étoit perſuadé, de plus, que le poids étoit trop fort pour Chamillart.

Encouragé par Madame de Maintenon, qui étoit pour lui, & entraîné par Harcourt, il ſe contraignoit peu ſur ce Miniſtre, & s'en faiſoit comme un point d'honneur & de bon Citoyen.

Le Maréchal d'Harcourt ne l'épargnoit pas dans les entretiens particuliers qu'il avoit. Un jour, entr'autres, qu'il déclamoit fortement contre lui, chez Madame de Maintenon, à qui il ne pouvoit douter que cela ne déplairoit point, elle lui demanda qui donc il mettroit en ſa place? " Monſieur Fagon, „ lui répondit-il froidement. „ Elle ſe mit à rire, & à lui remontrer qu'il n'étoit point queſtion de plaiſanter. " Je ne plaiſante pas „ auſſi, Madame, repliqua-t-il : M. Fagon

„ eſt

„ eſt bon Médecin, point homme de guer-
„ re ; M. Chamillart eſt Magiſtrat, point
„ homme de guerre, non plus ; de plus,
„ M. Fagon eſt homme de beaucoup d'eſ-
„ prit & de ſens. M. Chamillart n'a ni l'un
„ ni l'autre. M. Fagon, d'entrée, & faute
„ d'expérience, pourra faire des fautes ; il
„ les corrigera bientôt à force d'eſprit &
„ de réflexions. M. Chamillart en fait auſſi,
„ & ne ceſſera d'en faire qui perdront l'E-
„ tat ; & avec cela, il n'y a en lui aucune
„ reſſource ; ainſi je vous répète très-ſérieu-
„ ſement que M. Fagon y vaudroit beau-
„ coup mieux. „

Il n'eſt pas concevable le mal que ce ſarcaſme fit à Chamillart, & le ridicule qu'il lui donna. Le Maréchal comptoit bien ſur les plaies profondes que feroit à Chamillart, ce bizarre parallèle, & ſi cruellement ſoutenu ; ce propos alla au Roi, & de là, à des gens qui en jugèrent de même.

Mort, & Anecdotes de MM. CHAMILLART, DESMARETS, *&* D'ARGENSON.

CHAMILLART avoit ſuccédé à Pont-Chartrain, aux Finances, lorſque ce dernier devint Chancelier, par la mort de Bou-

cherat, en 1699. Il fut Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, ſans quitter les Finances, en 1701, par la mort de Barbeſieux ; cinq ans après, Grand Tréſorier de l'Ordre, & remit les Finances, en Juin 1709 ; & Deſmarets fut congédié un an après, & ſa charge donnée à Voiſin.

Chamillart ſoutint juſqu'à la mort ſa diſgrace, avec beaucoup de courage & de tranquillité. C'étoit un homme aimable, obligeant, modeſte, compatiſſant, doux dans le commerce, & sûr ; jamais enflé, encore moins gâté par la faveur & l'autorité ; d'abord facile & honnête à tous ; mais, à la vérité, *impar oneri ;* peu d'eſprit & de lumières, peu de diſcernement ; aiſé à prévenir, à s'entêter, à croire tout ſavoir ; du plus parfait déſintéreſſement ; tenant au Roi par attachement de cœur, en tous les tems, & point du tout à ſes places.

Depuis ſon retour à Paris, il vécut toujours dans la meilleure compagnie de la Cour & de la ville ; donnoit tous les jours à dîner & à ſouper, ſans faſte, mais bonne chère ; ne ſortoit preſque point de chez lui, ſinon quelquefois pour venir chez moi & chez un nombre fort étroit d'amis particuliers ; paſſoit deux mois à Courcelles, où

toute la province abondoit ; & ſans rien montrer d'extraordinaire, penſoit ſolidement à ſon ſalut.

Le 4 Mai 1721, mourut à Paris, Deſmarets, à ſoixante-treize ans, dix-huit jours après Chamillart. On a vu ailleurs ſes revers & ſa fortune. Je le vis toujours juſqu'à ſa mort, depuis que nous nous étions raccommodés ; c'étoit un homme qui avoit plus de ſens que d'eſprit, & qui montroit plus de ſens qu'il n'en avoit en effet ; quelque choſe de lourd & de lent, parlant bien & avec agrément ; dur & emporté, dominé par une humeur intraitable, & l'antipode de Chamillart ; en ce que ce dernier avoit une qualité bien rare, d'être excellent ami, & point du tout ennemi.

Deux jours après, le 6 Mai, mourut M. d'Argenſon, dans ſa retraite, au-dehors de la maiſon des Filles de la Croix, au fauxbourg St. Antoine. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, de connoiſſance du monde, de milles affaires d'Etat, de Finance, de Magiſtrature ; qui penſoit noblement & honnêtement, & qui auroit été bon en grand, s'il y avoit été élevé ; mais ſon eſprit s'étoit rétréci, & tellement accoutumé aux petits détails, qu'il ne prit jamais tout

ſon eſſor. Il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans l'exercice de la charge de Lieutenant-Général d'Angoulême, qu'avoit eue ſon père; il étoit pauvre & de meilleure condition que la plupart des gens de Robe, auſſi s'en piquoit-il; auſſi reſpectoit-il, & aimoit-il à obliger les gens de qualité, & la nobleſſe dont il ſe prétendoit, avant que ſes Pères euſſent pris la Robe. Devenu Maître des Requêtes, il épouſa la fille de Caumartin, qui s'en fit honneur, & qui par le Chancelier de Pontchartrain, alors Contrôleur-Général, le fit Lieutenant de Police. C'eſt où il excella, & où il ſauva bien des gens de qualité & des enfans de famille.

Il étoit obligeant, poli, reſpectueux ſous une écorce dure & bruſque, & une figure de Rhadamante, mais dont les yeux pétilloient d'eſprit, & réparoient tout le reſte. Il ne put ſoutenir ſa chûte, & ne ſortit plus de ſa chambre, ou du parloir.

Mort cruelle DE SANTEUIL, *Chanoine de Saint-Victor.*

MONSIEUR le Duc tint, en 1697, les Etats de Bourgogne, en place de Monſieur le Prince ſon père, qui n'y voulut point aller.

Il y donna une grande leçon de l'amitié des Princes, & une belle leçon à ceux qui la recherchent. Santeuil, Chanoine-Régulier de Saint-Victor, a été trop connu dans la République des Lettres & dans le monde, pour que je m'amuſe à m'étendre ſur lui.

C'étoit le plus grand Poëte latin qui eût paru depuis pluſieurs ſiècles, plein de feu, d'eſprit, de caprices les plus plaiſans, qui le rendoient de la plus excellente compagnie; bon convive ſur-tout, aimant le vin & la bonne chère, mais ſans débauche; & qui avec un eſprit & des talens auſſi peu propres au Cloître, étoit pourtant dans le fond auſſi bon Religieux, qu'avec un tel eſprit il pouvoit l'être.

Monſieur le Prince l'avoit preſque toujours à Chantilly, quand il y alloit; M. le Duc le mettoit de toutes ſes parties; & en un mot, Princes & Princeſſes, c'étoit de toute la maiſon de Condé, à qui l'aimoit le mieux; il les amuſoit par des aſſauts continuels d'eſprit, en proſe & en vers, par des plaiſanteries ingénieuſes; il y avoit bien des années que cela duroit.

Monſieur le Duc voulut l'amener à Dijon; Santeuil s'en excuſa, allégua tout ce qu'il put; il fallut obéir; & le voilà chez M. le

Duc pour le tems des Etats; c'étoit tous les ſoirs des ſoupers, que Monſieur le Duc donnoit & recevoit, & toujours Santeuil à ſa ſuite, qui faiſoit le plaiſir de la table. Un ſoir, à l'un de ces ſoupers, on ſe divertit à pouſſer Santeuil de vin de Champagne; & de gaieté en gaieté, on trouva plaiſant de verſer une tabatière, pleine de tabac d'Eſpagne, dans un grand verre de vin, & de le faire boire à Santeuil, pour voir ce qui en arriveroit. On ne fut pas long-tems à en être éclairci, les vomiſſemens & la fièvre le prirent: en deux fois vingt-quatre heures, le malheureux mourut dans des douleurs horribles; mais les ſentimens d'une grande pénitence, avec leſquels il reçut les Sacremens, édifièrent autant qu'il fut regretté d'une compagnie peu ſuſceptible d'édification, mais qui déteſta une auſſi cruelle expérience.

Rose, Secrétaire du Cabinet du Roi.

Rose, Secrétaire du Cabinet du Roi, & qui depuis cinquante ans avoit la plume, mourut à quatre-vingt-ſix ou quatre-vingt-ſept ans, avec toute ſa tête, & dans une ſanté parfaite juſqu'au bout; il étoit auſſi

Préſident à la Chambre des Comptes; fort riche & fort avare; mais c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, qui avoit des ſaillies & des réparties incomparables, beaucoup de lettres, une mémoire nette & admirable, & un parfait répertoire de Cour & d'affaires.

Gai, libre, hardi, volontiers audacieux; mais à qui ne lui marchoit point ſur le pied, poli, reſpectueux, tout-à-fait en ſa place, & ſentant extrêmement la vieille Cour.

Il avoit été au Cardinal Mazarin, qui l'avoit mis dans la privance & la confiance de la Reine-Mère; il ſut toujours ſe conſerver avec elle, & avec le Roi juſqu'à ſa mort, en ſorte qu'il étoit compté, & ménagé même par tous les Miniſtres.

Sa plume l'avoit entretenu dans une ſorte de concert avec le Roi, & quelquefois dans des affaires qui demeuroient ignorées des Miniſtres.

Il n'eſt pas poſſible de faire parler un Roi, avec plus de dignité que faiſoit Roſe, ni plus convenablement à chacun, ni ſur chaque matière dans les Lettres qu'il écrivoit ainſi, & que le Roi ſignoit toutes de ſa main; & pour le caractère, il étoit ſi ſemblable à celui du Roi, qu'il ne s'y trouvoit pas la moindre différence. Une infinité de

choſes importantes avoient paſſé par les mains de Roſe, & il s'en paſſoit encore quelquefois; il étoit extrêmement fidèle & diſcret; & le Roi s'y fioit entièrement. Ainſi celui des quatre Secrétaires du Cabinet, lorſqu'il a la plume, en a toutes les fonctions, & les trois autres n'en ont aucunes, ſinon leurs entrées.

Roſe avoit, près de Chantilly, une belle terre & bien bâtie, où il alloit ſouvent. Monſieur le Prince voulut l'acheter; & ſur ſon refus l'en dégoûter; à cet effet, il lui fit jetter quatre cents renards, ou renardeaux, par-deſſus les murailles de ſon parc. On peut ſe repréſenter quel déſordre cauſa une fourmillière de renards venus là en une nuit.

Roſe, fort en colère, alla trouver le Roi dans ſon Cabinet; & tout réſolument, il lui demanda la permiſſion de lui faire une queſtion peut-être ſauvage. Le Roi lui demanda ce que c'étoit. " Ce que c'eſt, répondit d'un „ viſage enflammé, ce que c'eſt, je veux „ vous prier de me dire, ſi nous avons „ deux Rois en France?— Qu'eſt-ce à dire, „ repartit le Roi ſurpris, & rougiſſant à ſon „ tour?— Qu'eſt-ce à dire, reprit Roſe, „ c'eſt que ſi Monſieur le Prince eſt Roi

„ comme vous, il faut pleurer & baiſſer la „ tête. S'il n'eſt que Prince du Sang, je „ vous en demande juſtice. „ Et tout de ſuite, il conte le ſujet de ſa plainte. Le Roi obligea Monſieur le Prince, de faire ôter juſqu'au dernier renard à ſes frais, ſans aucun dommage, & l'empêcha d'inquiéter Roſe davantage, dont au contraire, il crut devoir rechercher l'amitié.

Voyant un jour Monſieur le Prince fort empreſſé, autour des Miniſtres, il lui demanda s'il n'aſpiroit point à ſe faire premier Prince du Sang.

Roſe avoit marié ſa fille à Monſieur Portail, Conſeiller, puis premier Préſident du Parlement; comme ſon mari ſe plaignoit toujours au père de l'humeur de ſa fille: „ Vous avez raiſon, répondit-il, c'eſt une „ impertinente; & ſi j'entends encore par- „ ler d'elle, je la déshériterai. „ Le mari n'eut plus envie de lui faire ſes plaintes.

Mot plaiſant du Cardinal d'Estrées.

Un mot du Cardinal d'Eſtrées au Roi, dure encore. Il étoit à ſon dîner, toujours fort diſtingué du Roi, dès qu'il paroiſſoit devant lui. Le Roi lui adreſſant la parole,

ſe plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents. " Sire, reprit le Cardinal, & qui „ eſt-ce qui en a? „ Le rare de cette réponſe, eſt qu'à ſon âge il les avoit encore blanches & fort belles; que ſa bouche fort grande, mais agréable, étoit faite de façon qu'il les montroit beaucoup en parlant; auſſi le Roi ſe prit-il à rire de la réponſe; & toute l'aſſiſtance, & lui-même qui ne s'en embarraſſa point du tout.

LIVRE TROISIÈME.

Anecdotes étrangères & politiques.

MORT DE GUILLAUME, *ROI D'ANGLETERRE.*

Le Roi Guillaume, tout occupé d'armer l'Europe contre la France, avoit fait un voyage en Hollande, pour mettre la main à ce grand ouvrage, entamé par lui dès l'inſtant qu'il fut informé des dernières diſpoſitions de Charles II.

Il étoit dans ſa maiſon de chaſſe de Loo, lorſqu'il apprit la mort du Roi, ſon beau-père, & la reconnoiſſance que le Roi avoit faite du Prince de Galles, qui donna toute liberté à Guillaume d'éclater par-tout, & d'agir à découvert.

Il ſe hâta de terminer en Hollande, ce qui achevoit cette formidable ligue, à laquelle ils donnèrent le nom de grande alliance, & s'en retourna en Angleterre animer ſa Nation, & chercher des ſecours pécuniaires dans ſon Parlement.

Ce Prince, uſé avant l'âge, par les travaux & les affaires qui firent le tiſſu de ſa vie, avec une capacité, une adreſſe, une ſupériorité de génie, qui lui acquirent la ſuprême autorité en Hollande, la Couronne d'Angleterre & la dictature parfaite de toute l'Europe, excepté de la France, étoit tombé dans un épuiſement de forces & de ſanté, qui, ſans attaquer, ni diminuer celles de l'eſprit, ne lui fit rien relâcher des travaux infinis de ſon Cabinet. Il éprouva une difficulté de reſpirer, qui avoit augmenté l'aſthme qu'il avoit depuis quelques années. Il ſentoit ſon état; & ce puiſſant génie ne ſe déſavouoit pas. Il fit faire des conſultations aux plus célèbres Médecins de l'Europe, ſous des noms feints; entr'autres, à Fagon, ſous le nom d'un Curé, lequel y donna de bonne foi, le renvoya ſans ménagement, & ſans autre conſeil que celui de ſe préparer à une mort prochaine.

Le mal augmentant, Guillaume conſulta de nouveau, mais à découvert. Fagon reconnut la maladie du Curé. Il ne changea pas d'avis, mais fut plus conſidéré; il preſcrivit, dans un ſavant raiſonnement, les remèdes qu'il jugea les plus propres, ſinon pour guérir, au moins pour prolonger. Ces

remèdes furent ſuivis, & ſoulagèrent; mais enfin les tems étoient arrivés, où Guillaume devoit ſentir que les plus grands hommes finiſſent comme les plus petits, & voir le néant de ce que le monde appelle les plus grandes deſtinées. Il ſe promenoit encore quelquefois à cheval, & s'en trouvoit ſoulagé; mais n'ayant plus la force de s'y tenir, par ſa maigreur & ſa foibleſſe, il fit une chûte qui précipita ſa fin, par la ſecouſſe.

Le Roi fut auſſi peu occupé de Religion dans ſes derniers momens, qu'il l'avoit été pendant le cours de ſa vie; il ordonna de tout, & parla à ſes Miniſtres, & à ſes familiers, avec une tranquillité ſurprenante, & une préſence d'eſprit qui ne l'abandonna point juſqu'au dernier inſtant, quoiqu'accablé de vomiſſemens & de dévoiemens dans les derniers jours de ſa vie. Uniquement occupé des choſes qui le regardoient, il ſe vit finir ſans regret, avec la ſatisfaction d'avoir conſommé l'affaire de la grande alliance, à n'en craindre aucune déſunion par ſa mort; & l'eſpérance des grands coups, que par elle il avoit projettés contre la France.

Cette penſée, qui le flatta juſques à la

mort, lui tint lieu de toute autre, & le laiſſa bientôt en proie à d'éternelles vérités. On le ſoutint, les deux derniers jours, par des liqueurs & des choſes ſpiritueuſes ; ſa dernière nourriture fut une taſſe de chocolat. Il mourut le Dimanche 19 Mars 1702, ſur les dix heures du matin.

La Princeſſe Anne, ſa Belle-Sœur, Epouſe du Prince George de Danemarck, fut en même tems proclamée Reine. Peu de jours après, elle déclara ſon mari, Grand Amiral & Généraliſſime, rappella dans ſon Conſeil le Comte de Rocheſter, ſon oncle maternel, & Sunderland, fameux par ſon eſprit & ſes trahiſons, & envoya le Comte de Malbourough, ſi célèbre dans la ſuite, ſuivre en Hollande tous les plans de ſon prédéceſſeur.

Affaires de la Succeſſion d'Eſpagne.

Les nouvelles d'Eſpagne devenoient de jour en jour plus intéreſſantes. On ſait la colére dans laquelle le Prince entra, lorſqu'il apprit le traité de partage de ſa Monarchie, fait par le Roi d'Angleterre. Le Conſeil d'Eſpagne s'aſſembla ſouvent pour délibérer ſur une affaire ſi importante, qu'elle réveilla

ceux qui le compoſoient, de cet aſſoupiſſement profond, qui, hors de Madrid & ce qui s'y paſſe, rend les grands Seigneurs Eſpagnols indifférens à tout le reſte de l'Univers.

La première marque que ce Conſeil en donna, fut de ſupplier le Roi d'Eſpagne qu'il trouvât bon que, pour ménager ſa ſanté, & n'entendre pas ſi ſouvent diſcuter des choſes qui ne pouvoient que lui faire de la peine, il s'aſſemblât hors de ſa préſence, pour lui rendre un compte abrégé des réſolutions qu'il eſtimeroit devoir être priſes, & des ordres en conſéquence à lui demander.

Villa-Franca fut un des premiers qui ouvrit les yeux, au ſeul parti qu'il y avoit à prendre, pour empêcher le démembrement de la Monarchie, & ſe conſerver par-là toute leur grandeur particulière, en demeurant ſujets d'un auſſi grand Roi, qui, retenant toutes les parties de tant de vaſtes Etats, auroit à conférer les mêmes charges, les mêmes Vice-Royautés, les mêmes graces. Il ſongea donc à faire tomber l'entière ſucceſſion au ſecond fils du fils unique de la Reine, Sœur du Roi d'Eſpagne. Il s'en ouvrit, comme en tâtonnant, à Medina-Sido-

nia, quoiqu'il ne fût pas du Conſeil; mais qui étoit, par ſa charge & ſon eſprit, en grand crédit & en faveur; & avec qui il étoit en liaiſon particulière.

Celui-ci, qui le ſavoit auſſi Autrichien que lui-même, mais gouverné par ſon intérêt; & qui, par conſéquent, craignoit par-deſſus toutes choſes, le démembrement de la Monarchie, entra dans le ſentiment de Villa-Franca, & l'y affermit même par ſon eſprit & ſes raiſons; ces dernières étoient claires. La puiſſance de la France étoit conſidérable, & en grande réputation en Europe; & contiguë par terre & par mer de tous les côtés à l'Eſpagne; en ſituation, par conſéquent, de l'attaquer, ou de la ſecourir, avec ſuccès & promptitude; tout-à-fait frontière des Pays-Bas, & en état d'ailleurs de ſoutenir le Milanois, Naples & la Sicile contre l'Empereur, foible, & qui n'étoit contigu à aucun de ces Etats, & pour qui le continent de l'Eſpagne ſe trouvoit hors de toute priſe, tandis que de tous côtés il l'étoit de plein-pied à la France.

Ils communiquèrent leurs penſées à Villa-Garcias & à Villena, qui y entrèrent tout d'abord. Enſuite, ils jugèrent qu'il falloit gagner St. Eſtevan, qui étoit la meilleure tête

tête du Conſeil. Villena étoit ſon beau-frère, mari de ſa ſœur, & ſon intime ami; Villa-Garcias auſſi très-bien avec lui. Ils s'en chargèrent, & ils réuſſirent. Voilà donc cinq hommes principaux, très-réſolus à donner leur Couronne à un de nos Princes. Ils délibérèrent entr'eux, & ils eſtimèrent qu'ils ne pouvoient rien faire ſans l'autorité du Cardinal Porto-Carrero, qui étoit ſi diſtingué par ſon eſprit & par ſes qualités eccléſiaſtiques, dans le Conſeil, où il étoit le premier. La haine ouverte & réciproque, déclarée entre la Reine & lui, leur en fit bien eſpérer. Il étoit, de plus, ami intime de Villa-Franca, & de toute la Maiſon de Tolède. Celui-ci ſe chargea de le ſonder; puis de lui parler; & il fit ſi bien, qu'il s'aſſura tout-à-fait de lui.

Tout cela ſe pratiquoit, ſans que le Roi, ni perſonne, en France, ſongeât à rien moins, & ſe négocioit par des Eſpagnols qui n'avoient aucune liaiſon en France, & par des Eſpagnols, la plupart fort Autrichiens, mais qui aimoient mieux l'intégrité de leur Monarchie, leur grandeur & leurs fortunes particulières, que la maiſon d'Autriche, qui n'étoit pas à la même portée que la France, de maintenir l'une, & de

conſerver les autres. Ils ſentirent néanmoins deux difficultés; les renonciations ſi ſolemnelles & ſi répétées de notre Reine, par la paix des Pyrénées, & par ſon contrat de mariage avec le Roi; & l'oppoſition naturelle à écarter ſa propre maiſon, qu'elle aimoit, en faveur d'une maiſon ennemie & rivale de la ſienne dans tous les tems.

Ils ne crurent perſonne en état de lever ce dernier obſtacle, que le Cardinal Porto-Carrero, par le for de la conſcience. A l'égard de celui des renonciations, Villa-Franca en ouvrit un qui trancha toute difficulté; il opina donc que les renonciations de Marie-Théreſe étoient bonnes & valables, tant qu'elles ne ſortoient que l'effet qu'on avoit eu pour objet, en les exigeant & en les accordant; que cet effet étoit d'empêcher, pour le repos de l'Europe, que les Couronnes de France & d'Eſpagne ne ſe trouvaſſent réunies ſur une même tête, comme il arriveroit, ſans cette ſage précaution, au cas où elle tomberoit dans la perſonne du Dauphin; mais maintenant que ce Prince avoit trois fils, le ſecond deſquels pouvoit être appellé à la Couronne d'Eſpagne, les renonciations de la Reine, ſa grand-mère, devenoient caduques, comme ne ſortiſſant

l'effet pour lequel uniquement elles avoient été faites; mais un autre effet inutile au repos de l'Europe, & injuſte en ſoi, en privant un Prince particulier, ſans état, & pourtant héritier légitime, pour en revêtir ceux qui ne ſont ni héritiers, ni en aucun titre à l'égard d'un Fils de France; effet encore qui n'alloit à rien moins qu'à la diſſipation & à la deſtruction totale d'une Monarchie, pour la conſervation de laquelle les renonciations avoient été faites. Cet avis célèbre fut approuvé de tous; & Villa-Franca ſe chargea de l'ouvrir en plein Conſeil.

Il n'y avoit donc encore que Porto-Carrero, Villa-Franca, Villena, Saint-Eſtevan, Medina-Sidonia & Villa-Garcias dans ce ſecret. Ils obtinrent, avec raiſon, qu'il devoit être inviolablement gardé entr'eux, juſqu'à ce que le Cardinal eût perſuadé le Roi. Les difficultés en étoient extrêmes : outre cette paſſion démeſurée, & innée de la grandeur de la maiſon d'Autriche dans le Roi d'Eſpagne, il avoit fait un teſtament en faveur de l'Archiduc, de la totalité de tout ce qu'il poſſédoit au monde. Il falloit donc lui faire détruire ſon propre ouvrage, le chef-d'œuvre de ſon cœur, la conſolation de la fin pré-

maturée de ſes grandeurs temporelles, en les laiſſant dans ſa maiſon, qu'il branchoit de nouveau à l'exemple de Charles-Quint; & ſur cette deſtruction, enter pour la maiſon de France, l'émule & l'ennemie perpétuelle de celle d'Autriche, la même grandeur, la même mi-partition qu'il avoit faite pour la ſienne, qui étoit la détruire de ſes propres mains, en tout ce qui lui étoit poſſible, pour enrichir ſon ennemie de ſes dépouilles & de toutes les Couronnes que la maiſon d'Autriche avoit accumulées ſur la tête de ſon aîné.

Il falloit lutter, en outre, contre le crédit & la puiſſance de la Reine, ſi avantageuſement établis, & de nouveau ulcérée contre la France, qui n'avoit pas voulu qu'Harcourt écoutât rien de ſa part par l'Amirante. Enfin, c'étoit une trame qu'il falloit ourdir ſous les yeux du Comte d'Harrack, Ambaſſadeur de l'Empereur, qui avoit la brigue dès long-tems formée, & les yeux bien ouverts.

Quels que fuſſent ces obſtacles, la grandeur de l'objet les roidit contre. Ils commencèrent par attaquer la Reine, par l'autorité du Conſeil, qui ſe joignit ſi puiſſamment à la voix publique, contre la faveur

& les rapines de la Berlips, ſa Favorite, que cette Allemande n'oſa en ſoutenir le choc, dans l'état de dépériſſement où elle voyoit le Roi d'Eſpagne; & ſe trouva heureuſe d'emporter en Allemagne les tréſors qu'elle avoit acquis, pour ne point s'expoſer aux haſards d'une révolution, dans un pays où elle étoit ſi haïe, & d'amener avec elle ſa fille, à qui le dernier effort du crédit de la Reine fut de faire donner une promeſſe du Roi d'Eſpagne, par écrit, d'un Collier de la Toiſon d'Or, à quiconque l'épouſeroit. Avec cela, la Berlips partit à la hâte, traverſa la France, & ſe retira, de façon qu'on n'en entendit plus parler.

C'étoit un coup de partie. La Reine, bonne, & peu capable, ne pouvoit rien tirer d'elle-même. Il lui falloit toujours quelqu'un qui la gouvernât. La Berlips, pour régner ſur elle à ſon aiſe, s'étoit bien gardée de la laiſſer approcher; tellement que, privée de cette favorite, elle ſe trouvoit ſans conſeil, ſans ſecours & ſans reſſource en elle-même; & le tems, ſelon toute apparence, trop court, pour qu'un autre eût le loiſir de l'empaumer aſſez pour la rendre embarraſſante, pendant le reſte de la vie du Roi. Ce fut pour achever de ſe mettre en

liberté à cet égard, que, de concert avec le Public, qui gémiſſoit ſous le poids des Allemands & du Prince d'Armſtadt, qui maîtriſoient Madrid & les environs, le Conſeil fit encore un tour de force, en faiſant remercier le Prince, & licencier ce Régiment.

Ces deux coups, ſi près, atterèrent la Reine, & la mirent hors de meſure, pour tout le reſte de la vie du Roi; Porto-Carrero, Villa-Franca, & Saint-Eſtevan, les trois Conſeillers d'Etat ſeuls du ſecret, induiſirent habilement les autres à chaſſer la Berlips & le Prince d'Armſtadt, ceux-là, qui, pour la plupart s'y portèrent, de haine pour la Reine & pour ſes deux bras droits; & le peu qui lui étoit attaché; comme l'Amirante, par cabale, & Veragua, par politique, furent entraînés, & apprirent à quitter tout doucement la Reine, par l'état où ce changement la fit tomber.

Ces deux grands pas faits, Saint-Eſtevan, qui ne quitta jamais le Cardinal d'un moment, tant que cette grande affaire ne fut pas conſommée, le pouſſa à porter un autre coup, ſans lequel ils ne crurent pas qu'il y eût moyen de rien entreprendre avec ſuccès : ce fut de chaſſer le Confeſſeur du Roi, qui lui avoit été donné par la Reine, & qui

étoit un zélé Autrichien. Le Cardinal prit ſi bien ſon tems & ſes meſures, qu'il fit coup double; le Confeſſeur fut renvoyé, & Porto-Carrero en donna un autre, dont il étoit aſſuré. Alors il tint le Roi d'Eſpagne par le for de la conſcience, qui eut ſur lui d'autant plus de pouvoir, qu'il commençoit à ne plus regarder les choſes de ce monde qu'à la lueur de ce véritable flambeau qu'on allume aux mourans.

Porto-Carrero laiſſa encore un peu le Confeſſeur; & quand il jugea que l'état du Roi d'Eſpagne le rendoit ſuſceptible de pouvoir entendre de mettre la Maiſon de France en parallèle avec celle d'Autriche; le Cardinal, toujours étayé & endoctriné par Saint-Eſtevan, attaqua le Roi d'Eſpagne avec toute l'autorité qu'il recevoit de ſon caractère, de ſon concert avec le Confeſſeur, & de l'étroit de ce peu de perſonnages, mais ſi principaux, qui étoient du ſecret, auxquels l'importance & les conjonctures ne permettoient pas qu'on en joignît d'autres.

Ce Prince exténué de maux, & dont la ſanté, foible toute ſa vie, avoit rendu l'eſprit peu vigoureux, preſſé par de ſi grandes raiſons temporelles, effrayé du poids des ſpirituelles, tomba dans une étrange per-

plexité. L'amour extrême de ſa Maiſon, l'averſion de ſa rivale, tant d'Etats & de puiſſance à remettre à l'un ou à l'autre; les affections les plus chères, les plus fomentées juſqu'alors; ſon propre ouvrage en faveur de l'Archiduc, à détruire pour la grandeur d'une Maiſon ennemie de tout tems; le ſalut éternel, la juſtice, l'intérêt de ſa Monarchie, le vœu des ſeuls Miniſtres ou principaux Seigneurs, qui, juſqu'alors, puſſent être ſûrement conſultés; nul Autrichien pour le ſoutenir dans ce combat; le Cardinal & le Confeſſeur, ſans ceſſe à le preſſer; parmi ces avis, aucun dont il pût ſe défier, aucun qui eût de la liaiſon en France, ni avec nul François; aucun qui ne fût Eſpagnol naturel, aucun qui ne l'eût bien ſervi; aucun en qui il eût jamais reconnu le moindre éloignement pour la Maiſon d'Autriche; un grand attachement, au contraire, pour elle en pluſieurs d'eux; il n'en fallut pas moins pour le jetter dans une incertitude aſſez grande, pour ne ſavoir à quoi ſe réſoudre.

Enfin, flottant, irréſolu, déchiré en ſoi-même, ne pouvant plus ſupporter cet état, & toutefois ne pouvant ſe déterminer, il penſa à conſulter le Pape, comme un oracle, avec lequel il ne pouvoit faillir. Il réſolut

ſolut donc de dépoſer dans ſon ſein paternel toutes ſes inquiétudes, & de ſuivre tout ce qu'il lui conſeilleroit. Il le propoſa au Cardinal, qui y conſentit, perſuadé que le Pape, auſſi impartial, auſſi éclairé qu'il s'étoit montré depuis qu'il gouvernoit l'Egliſe, & d'ailleurs auſſi déſintéreſſé, & auſſi pieux qu'il l'étoit, prononceroit en faveur du parti le plus juſte.

Cette réſolution priſe, ſoulagea extrêmement le Roi; elle calma ſes violentes agitations, qui avoient beaucoup altéré ſa ſanté, qui reprit quelque ſorte de lueur. Il écrivit donc fort au long au Pape, & ſe repoſa ſur le Cardinal, du ſoin de faire rendre directement ſa lettre avec tout le ſecret qu'elle exigeoit. Alors il fallut bien mettre Ubilla dans le ſecret.

Ce Miniſtre n'eut pas de peine à entrer dans les vues favorables à la France. Il les trouva déjà ſi bien concertées, ſi à l'abri de toute contradiction intérieure, par le reculement de la Reine, & ſi avancées, qu'il ſe joignit de bonne foi aux Seigneurs, dans le ſecret; qui acquirent par-là une bonne tête; & un Miniſtre qui s'entendoit ſur toute la Monarchie, & duquel il leur eût été impoſſible de ſe paſſer.

Le Pape reçut directement la conſultation du Roi d'Eſpagne, & ne le fit pas attendre pour ſa réponſe & ſa déciſion; il lui écrivit: qu'étant lui-même dans un état auſſi prochain que l'étoit Sa Majeſté Catholique, d'aller rendre compte au Souverain Paſteur du troupeau univerſel qui lui avoit été confié, il avoit un intérêt auſſi puiſſant qu'elle-même, de lui donner un conſeil dont il ne pût alors recevoir aucun reproche: qu'il penſât combien peu il devoit ſe laiſſer toucher aux intérêts de la Maiſon d'Autriche, en comparaiſon de ceux de ſon éternité, & de ce compte terrible, qu'il étoit ſi peu éloigné d'aller rendre au Souverain Juge des Rois, qui ne reçoit point d'excuſes, & ne fait acception de perſonne; qu'il voyoit bien lui-même que les Enfans du Dauphin étoient les ſeuls légitimes héritiers de ſa Monarchie, qui excluoient tous autres, & du vivant deſquels & de leur poſtérité, l'Archiduc & toute la Maiſon d'Autriche n'avoient aucun droit, & étoient entièrement étrangers; que plus la ſucceſſion étoit immenſe, plus l'injuſtice qu'il commettroit deviendroit terrible pour lui au jugement de Dieu; que c'étoit donc à lui à n'oublier aucune des précautions, ni des meſures que toute ſa ſa-

geſſe lui pouvoit inſpirer, pour faire juſtice à qui il la devoit, & pour aſſurer, autant qu'il lui ſeroit poſſible, l'entière totalité de la ſucceſſion de ſa Monarchie à un des Fils de France. Le ſecret de la conſultation & de la réponſe d'Innocent XII, fut ſi profondément enſéveli, qu'il n'a été ſu que depuis que Philippe V a été en Eſpagne.

Cependant le Roi d'Eſpagne étoit veillé & ſuivi de près, dans l'eſpérance où étoit le Cardinal, pour le diſpoſer à une parfaite & prompte obéiſſance à la déciſion qu'il attendoit; de manière que lorſqu'elle arriva, il n'y eut plus à vaincre que des reſtes impuiſſans de répugnance, & à mettre tout de bon la main à l'œuvre. Ubilla, uni à ceux du ſecret, fit un autre teſtament en faveur du Duc d'Anjou, & le dreſſa avec les motifs & les clauſes, qui ont paru à tous les eſprits déſintéreſſés ſi pleins d'équité, de prudence, de force & de ſageſſe; & cela eſt ſi public, que je n'en dirai rien ici de plus.

Quand il fut achevé d'être examiné par les Conſeillers d'Etat du ſecret, Ubilla le porta au Roi d'Eſpagne, avec l'autre précédent, fait en faveur de l'Archiduc. Celui-là fut brûlé par lui, en préſence du Roi d'Eſpagne, du Cardinal & du Confeſſeur;

& l'autre, tout de ſuite ſigné par le Roi d'Eſpagne; & un moment après, authentiqué au-deſſus, lorſqu'il fut fermé par les ſignatures d'Ubilla & de quelques autres.

Cela fait, Ubilla tint prêts les ordres & les expéditions néceſſaires en conſéquence, pour les divers pays de l'obéiſſance d'Eſpagne, avec un ſecret égal. L'extrémité du Roi d'Eſpagne ſe fit connoître quelques jours après la ſignature du teſtament.

Le Cardinal, aidé des principaux du ſecret, qui avoient les deux grandes Charges, & du Comte de Bennevente, qui avoit auſſi l'autre, par laquelle il étoit maître de l'appartement & de la chambre du Roi, empêcha, ſous divers prétextes, la Reine d'en approcher. Bennevente n'étoit pas du ſecret; mais il étoit ami des principaux, du peu de ceux qui en étoient; & il étoit aiſément gouverné; de ſorte qu'il fit tout ce qu'ils voulurent; ils y comptoient ſi bien, qu'ils l'avoient fait mettre dans le teſtament, pour entrer, comme Grand d'Eſpagne, dans la Junte qu'il établit pour gouverner, en attendant le ſucceſſeur; & il ſavoit auſſi que le teſtament étoit fait, ſans toutefois être inſtruit de ce qu'il contenoit.

Il étoit tems de parler au Conſeil. De

huit qu'ils étoient, quatre ſeulement étoient du ſecret : Porto-Carrero, Villa-Franca, St. Eſtevan & Ubilla ; les autres quatre étoient l'Amirante, Varagna, Manura & Avias; les deux derniers n'étoient point d'abord du Conſeil; mais l'attachement de l'Amirante à la Reine, le peu de foi de Varagna, & la difficulté de leur faire garder un ſi important ſecret, avoit toujours retardé juſqu'aux derniers jours du Roi d'Eſpagne, de venir dans le Conſeil, aux opinions ſur la ſucceſſion.

A la fin, le Roi prêt à manquer à tous momens; toutes les précautions priſes, & n'y ayant guère à craindre que ces deux Conſeillers d'Etat, ſeuls & ſans appui, ni confiance de perſonne, & la Reine dans l'abandon, oſaſſent révéler un ſecret ſi prêt à éclorre, & ſi inutilement pour eux; le Cardinal aſſembla le Conſeil, & y mit tout de ſuite la grande affaire de la Succeſſion en délibération. Villa-Franca tint parole, & opina avec grande force, & en la manière qu'elle ſe trouve ci-deſſus. St. Eſtevan ſuivit avec autorité; l'Amirante & Vaſagna, qui virent la partie faite, n'osèrent contredire : le ſecond ne ſe ſoucioit que de ſa fortune, qu'il ne vouloit pas expoſer

dans des momens ſi critiques, & dans une actuelle impuiſſance de la Cour de Vienne, par ſon éloignement ; & la même raiſon retint l'Amirante, malgré ſon attachement pour elle.

Maucera, galant homme, & qui ne vouloit que le bien ; mais effrayé d'avoir à prendre ſon parti ſur le champ, dans des choſes de ſi grande importance, demanda vingt-quatre heures pour y penſer, au bout deſquelles il opina pour la France. Avias, à qui on avoit dit le mot à l'oreille, un peu auparavant, s'y rendit d'abord. Ubilla, après que le Cardinal eut opiné & conclu, dreſſa ſur la table ce célèbre réſultat ; ils le ſignèrent, & jurèrent d'en garder un inviolable ſecret juſqu'après la mort du Roi ; il fut tems d'agir en conſéquence de ce qui venoit d'être réſulté entr'eux.

En effet, l'Amirante, ni Varagna n'osèrent en laiſſer échapper quoi que ce fût ; & l'Amirante même fut impénétrable là-deſſus à la Reine & au Comte d'Harrack, qui ignorèrent toujours ſi le Conſeil avoit pris une réſolution.

Très-peu après, le Roi d'Eſpagne mourut le jour de la Touſſaint, auquel il étoit né, quarante-deux ans auparavant, à trois

heures après-midi, dans le palais de Madrid.

Disons cependant que, sur les nouvelles de l'état mourant de ce Prince, le Roi donna ordre au Marquis d'Harcourt de se tenir prêt pour assembler une armée à Bayonne, & qu'il partit avec le projet de prendre les places de cette frontière, comme Fontarabie & les autres, & d'entrer par-là en Espagne.

Dès que le Roi d'Espagne fut expiré, le 1er Novembre 1700, il fut question d'ouvrir son testament. Le Conseil d'Etat s'assembla, & tous les Grands d'Espagne; qui se trouvèrent à Madrid, y entrèrent.

La curiosité de la grandeur d'un événement si rare, & qui intéressoit tant de millions d'hommes, attira tout Madrid au Palais, en sorte qu'on s'étouffoit dans les pièces voisines de celle où les Grands & le Conseil ouvroient le Testament.

Tous les Ministres étrangers en assiégèrent la porte. C'étoit à qui sauroit le premier le choix du Roi, qui venoit de mourir, pour en informer sa Cour le premier. Blécourt étoit là, comme les autres, sans savoir rien de plus qu'eux; & le Comte d'Harrack, Ambassadeur de l'Empereur,

qui eſpéroit tout, & qui comptoit ſur le teſtament en faveur de l'Archiduc, étoit vis-à-vis la porte, & tout proche, avec un air triomphant. Cela dura aſſez long-tems, pour exciter l'impatience; enfin, la porte s'ouvrit, & ſe referma.

Le Duc d'Albranté, qui étoit un homme de beaucoup d'eſprit, plaiſant, mais à craindre, voulut ſe donner le plaiſir d'annoncer le choix du Succeſſeur, ſitôt qu'il eut vu tous les Grands d'Eſpagne, & le Conſeil, y acquieſcer, & prendre leur réſolution en conſéquence; il ſe trouva inveſti auſſi-tôt qu'il parut; il jetta les yeux de tous côtés, & garda gravement le ſilence. Blécourt s'avança; il le regarda fièrement; puis tournant la tête, fit ſemblant de chercher ce qu'il avoit preſque devant lui. Cette action ſurprit Blécourt, & fut interprétée mauvaiſe pour la France; puis tout-à-coup faiſant comme s'il n'avoit pas vu le Comte d'Harrack, & qu'il s'offrît, pour la première fois, à ſa vue, il prit un air de joie, lui ſauta au col, & lui dit en Eſpagnol, fort haut: " Monſieur, c'eſt avec beaucoup de „ plaiſir .... & faiſant une pauſe, pour l'embraſſer mieux, ajouta: " Oui, Mon„ ſieur, c'eſt avec une extrême joie que

„ toute ma vie . . . . & redoublant d'embraſſades, pour s'arrêter encore; puis acheva : " & avec le plus grand contentement, „ que je me ſépare de vous, & prends „ congé de la très-auguſte Maiſon d'Autri- „ che; „ puis il perce la foule; chacun courant après, pour ſavoir quel étoit le Succeſſeur.

L'étonnement & l'indignation du Comte d'Harrack lui fermèrent entièrement la bouche; mais ils parurent ſur ſon viſage dans toute leur étendue. Il demeura là encore quelques momens; laiſſa des gens à lui, pour avoir des nouvelles, à la ſortie du Conſeil, & alla s'enfermer chez lui, dans une confuſion d'autant plus grande, qu'il avoit été la dupe de ces accolades, & de la cruelle tromperie des complimens du Duc d'Albranté. Blécourt, de ſon côté, n'en demanda pas davantage; il courut chez lui, pour dépêcher ſon courrier. Comme il y étoit après, Ubilla lui envoya l'extrait du teſtament, qu'il tenoit tout prêt, & qu'il n'eut qu'à inſérer dans ſon paquet. Harcourt, qui étoit à Bayonne avoit ordre d'ouvrir tous les paquets du Roi, afin d'agir ſuivant les nouvelles, ſans perdre de tems à attendre les ordres de la Cour, qu'il avoit d'avance, pour tous les cas prévus.

On ſait tout ce qui ſe paſſa en France juſqu'à l'acceptation du Teſtament, & au départ du nouveau Roi d'Eſpagne pour Madrid; mais en le laiſſant partir pour ſes nouveaux Etats, admirons la Providence, qui ſe joue des penſées des hommes, & diſpoſe des Empires. Qu'auroient dit Ferdinand & Iſabelle, Charles V & Philippe II, qui ont voulu tout envahir, à tant de différentes repriſes; qui ont été ſi accuſés d'aſpirer à la Monarchie univerſelle; & Philippe IV même, avec toutes ſes précautions au mariage du Roi, & à la paix des Pyrénées, de voir un Fils de France devenir Roi d'Eſpagne, & par le vœu univerſel de tous les Eſpagnols, & par le teſtament du dernier Roi de leur ſang, ſans deſſein, ſans intrigues, ſans une amorce tirée de notre part; & à l'inſu du Roi, & à ſon extrême ſurpriſe, & de tous ſes Miniſtres; & qui n'eut que l'embarras de ſe déterminer, & la peine d'accepter?

Conſpiration contre PHILIPPE *V.*

TANDIS que Philippe V n'étoit occupé qu'à répandre des graces ſur les Seigneurs & ſur les peuples du Royaume de Naples,

& à confirmer les privilèges, à remettre les dettes, il ſe braſſoit une conſpiration, comme à Vienne, tramée à Rome, & prête d'éclater à Naples. Il ne s'agiſſoit de rien moins que d'aſſaſſiner ce Prince. Un de ces conjurés, qui le vit, dès le lendemain de ſon arrivée, fut ſi touché à ſa vue, qu'il prit, ſur le champ, la réſolution de découvrir le complot. Il s'adreſſa à un des Officiers de la Cour, & demanda à parler au Roi pour une affaire très-importante & très-preſſée; on réſolut de l'admettre; il trouva le Roi accompagné ſeulement de Marſin, des deux Seigneurs du Deſpacho, & de Louville; & en leur préſence, il révéla toute la conſpiration, & ceux qui en étoient. Il donna des lettres qu'il avoit apportées; il indiqua des gens traveſtis en Moines, & des Moines auſſi qui devoient arriver le lendemain par différentes portes. Ils arrivèrent effectivement, & furent arrêtés, en entrant dans la ville, avec les lettres dont ils étoient chargés, qui vérifièrent tout ce que leur camarade avoit révélé. On ſe ſaiſit de pluſieurs Seigneurs; un plus grand nombre prit la fuite; les priſons furent remplies de criminels; cependant on avoit dépêché ſecrètement à Rome, où on ſe ſaiſit de la

caſſette du Baron de Liſola, que l'Empereur y tenoit avec une ſorte de caractère. Il s'y trouva tant de choſes préciſes ſur le projet & ſur l'exécution, que la Cour de Vienne n'oſa crier contre cette violence.

Les plus coupables, de toute qualité, de ceux qu'on avoit arrêtés, furent exécutés dans les châteaux de Naples; d'autres envoyés aux Indes; pluſieurs bannis. On fit grâce au grand nombre. Tout ce qui n'étoit point de la conſpiration, Seigneurs & peuples, en témoignèrent la plus grande indignation. On crut, ſur cette diſpoſition publique, éteindre toute la mauvaiſe volonté par la clémence, la confiance & les bienfaits. Ils furent pouſſés juſqu'à former un Régiment des Gardes, entièrement compoſé de Napolitains; il fut incontinent ſur pied, & le Roi en prit une partie ſur le bâtiment qu'il monta, & qui le porta à Final.

Je ne ſais qui fut l'auteur de ce conſeil, & d'une confiance ſi outrée. Elle penſa être funeſte. M. le Duc de Vendôme découvrit, par des lettres interceptées, que des Officiers de ce Régiment avoient traité avec le Prince Eugène, de lui livrer le Roi d'Eſpagne, mort ou vif, en le conduiſant à l'armée, appuyés de deux mille chevaux, que

ce Général devoit envoyer ſecrètement au-devant d'eux, ſoutenus d'un plus gros corps, pour s'emparer de ſa perſonne. Sur ces avis, quelques-uns des Officiers furent obſervés, pour les arrêter tous; mais la crainte d'être découverts, qui les occupoit ſans ceſſe, leur donna des ſoupçons. Preſque tous s'enfuirent. On n'en put ſaiſir que peu, qui avouèrent d'abord tout ce que M. de Vendôme avoit mandé, & ne laiſsèrent rien ignorer de cet horrible complot. Le Régiment fut auſſi-tôt caſſé & diſperſé; & on veilla, plus que jamais, à la conſervation de Philippe V.

Situation de la France & de l'Eſpagne, ſous le Miniſtère des Cardinaux ALBERONI *&* DUBOIS.

J'AI ſouvent ouï dire au P. de la Tour, Général de l'Oratoire, qui étoit un homme de beaucoup d'eſprit, de ſens & de ſavoir, & d'une grande conduite & piété, qu'il falloit que les hommes fuſſent bien peu de choſe devant Dieu, à conſidérer la plupart des Empereurs Romains; à conſidérer quels maîtres ils avoient donné à l'univers alors connu, & en comparaiſon deſquels les plus

puiſſans Monarques de ces derniers ſiècles n'égalent pas, en puiſſance & en étendue de Gouvernemens, les premiers Officiers que ces Empereurs employoient, ſous eux, au gouvernement de l'Empire.

Si, de ces Monarques univerſels, on deſcend enſuite à ceux qui leur ont ſuccédé dans la ſuite des ſiècles, & dans les diverſes diviſions qu'a ſucceſſivement formées la chûte de l'Empire Romain, on y retrouvera, en petit, la même réflexion à faire, & on s'étonnera de qui ces divers Royaumes ſont devenus la proie & le jouet, ſous des Rois particuliers. Je ne ſais ſi c'eſt que le ſpectacle frappe plus que la lecture; mais rien ne m'a fait tant d'impreſſion que les deux plus puiſſantes Monarchies, gouvernées par deux Princes, dont le très-différent caractère s'apperçoit pleinement en tout avec une ſupériorité d'eſprit tranſcendante & très-pénétrante dans l'un des deux; également conduits par deux hommes de la lie du peuple, qui ſe rendent, tranquillement & ſans obſtacle, chacun leur maître, ainſi que de la Monarchie qu'ils dominent; celle-ci l'eſclave & le jouet de leur ambition particulière, ſouvent contre les intérêts les plus évidens des deux Princes & des deux Mo-

narchies; deux hommes ſans la moindre expérience, ſans quoi que ce ſoit de recommandable, ſans le plus léger agrément perſonnel, ſans autre appui, chacun que de ſoi, qui ne peuvent ou ne daignent cacher leur ambition & leurs intérêts à leurs maîtres, ni leurs fougues ou leurs fureurs; & qui, dès le premier degré, ne ménagent perſonne, & ne montrent que la terreur. Un court détail trouvera ici ſon application importante.

Il faut pour cela ſe rappeller ce qui s'eſt paſſé dans la guerre qui a ſuivi l'avènement de Philippe V à la Couronne d'Eſpagne, les funeſtes revers qui ont ébranlé les Trônes du Grand-père & du Petit-fils, les circonſtances déplorables & affreuſes où ils ſe ſont trouvés, de ne pouvoir ni ſoutenir la guerre davantage, ni obtenir la paix : l'un, prêt à paſſer la Loire, pour ſe retirer vers la Guienne ou le Languedoc; l'autre à s'embarquer avec ſa famille pour l'Inde. L'énormité & la mauvaiſe foi des propoſitions faites à Torcy, à la Haye, & à nos Plénipotentiaires, à Gertruidemberg. Enfin, les miracles de Londres qui tirèrent ces deux Monarques des abîmes, par la paix d'Utrecht, & finalement par celle de Raſtad & de Bade.

On les trouvera dans ces pièces d'une ſituation ſi forcée & ſi cruelle, à des conditions affreuſement déſirées pour en ſortir, du tems de Torcy, lors de ſon voyage à la Haye, & de la négociation de Gertruidemberg; à l'état où la paix d'Utrecht & la ſuite de Raſtads & de Bade ont laiſſé la France & l'Eſpagne : la diſproportion eſt telle que de la mort à la vie. Tout perſuadoit donc, pour la jouiſſance d'un ſi grand bien & ſi peu eſpérable, d'en profiter par la longue réparation des deux Royaumes, que de ſi grands & de ſi longs revers avoient mis aux abois, & de ſe garantir avec ſageſſe de tout ce qui pouvoit troubler cette heureuſe tranquillité, & expoſer l'épuiſement où on étoit encore, à de nouveaux haſards.

La droite raiſon & le ſimple ſens commun démontrent que ce but étoit ce qui devoit faire l'entière, & la continuelle application du Gouvernement de France & de l'Eſpagne. Celle-ci n'étoit pas, à la vérité, comme la France, en paix avec toute l'Europe. L'Empereur ſeul, ſéparé à ſon égard de toutes les autres Puiſſances, n'avoit conſenti qu'à une longue trêve; mais auſſi bien cimentée qu'une paix, & pour les conditions & pour les garanties. L'Eſpagne en jouiſſoit

jouiſſoit paiſiblement, en attendant que les tems & les conjonctures devinſſent aſſez favorables pour convertir cette trêve en une paix. Le Roi d'Eſpagne ne penſoit qu'à en jouir, & à réparer ſon Royaume & ſes forces. Il y étoit également convié par le dedans qui en avoit grand beſoin, & par le dehors, où il n'auroit pu compter que ſur la France, qui ſentoit ſes beſoins, & qui vouloit conſerver la paix; qui de plus avoit perdu Louis XIV; qui étoit tombée ainſi dans une minorité; enfin qui, au lieu d'un grand Roi, aïeul paternel de Philippe V, étoit gouvernée par un Régent que Madame des Urſins avoit brouillé avec lui juſqu'à un degré peu commun entre deux Princes, & ſur lequel il n'étoit rien moins qu'apparent qu'il pût compter.

C'eſt dans cette ſituation, qu'Alberoni parvint à être le maître abſolu de l'Eſpagne, par les prompts degrés que la fortune lui dreſſa. Le néant de ſon extraction, ſes premiers commencemens auprès du Duc de Vendôme, ſes mœurs, ſa vie, ſon caractère, la diſgrace de ce Général qui le conduiſit à ſa ſuite en Eſpagne, le fatal mariage de Philippe V, à la fille de ſon maître, la chûte de la Princeſſe des Urſins, l'uſage qu'il ſut

faire d'être ſujet, & après Miniſtre du Duc de Parme en Eſpagne, & l'exacte clôture où la politique avoit ſu enfermer Madame des Urſins, & accoutumer Philippe V; en ſorte qu'il n'eut qu'à continuer ce qu'il trouvoit en uſage, & qui ne lui étoit pas moins néceſſaire, qu'il avoit été utile à celle qui l'avoit établi. Gibraltar, demeuré aux Anglois pour n'avoir jamais voulu laiſſer approcher Louville, arrivé à Madrid de la part du Régent, eſt un fatal monument de cette exacte & jalouſe clôture.

Albéroni trouve un Roi ſolitaire, enfermé, livré par ſon tempérament à la ſociété d'une épouſe, dévôt & dévoré de ſcrupules, peu mémoratif des grands principes de la Religion, & abandonné à ſon écorce, timide, & opiniâtre, quoique doux & facile à conduire, ſans imagination, pareſſeux d'eſprit, accoutumé à s'abandonner à la conduite d'un autre, commode au dernier point pour la certitude de ne parler à perſonne, ni de ſe laiſſer approcher, ni encore moins parler pour perſonne, & pour la ſécurité de ne ſonger jamais à une autre femme qu'à la ſienne, glorieux pourtant, haut & touché de conquérir, & d'être compté en Europe; & ce qui eſt incompréhenſible, ſans penſer,

avec de la valeur, à ſortir de Madrid, & content de la vie du monde la plus triſte, la plus unie, ſans penſer jamais à la varier, ni donner le moindre amuſement à ſon humeur mélancolique, que des battues & tête-à-tête avec la Reine, en chemin & dans la feuillée deſtinée à tirer ſur des bêtes qu'on lui faiſoit paſſer.

Une Reine pleine d'eſprit, de graces, de hauteur, d'ambition, de volonté de gouverner & de dominer ſans partage, à qui rien ne coûta pour s'y porter & s'y maintenir, hardie, entreprenante, jalouſe, inquiète, ayant toujours en perſpective le triſte état des Reines veuves d'Eſpagne, pour l'éviter à quelque prix que ce pût être; & voulant pour cela, à quelque prix que ce fût, fournir à un de ſes fils un état ſouverain, haïſſant les Eſpagnols à viſage découvert, abhorrée d'eux de même; & n'ayant de reſſource que dans les Italiens, qu'elle favoriſa, tant qu'elle put, de conſeil & de confiance qu'aux ſujets & au Miniſtre de Parme, qui l'étoit allé chercher & étoit venu avec elle; d'ailleurs ignorant toutes choſes, élevée dans un réduit du Palais de Parme, par une mère auſtère qui ne lui donna connoiſſance de rien, & ne la laiſſa voir ni

approcher de perſonne, & paſſé de là ſans milieu dans la Spélonque du Roi d'Eſpagne, où elle demeura tant qu'il vécut, ſans communication avec qui que ce pût être; réduite ainſi à ne voir que par les yeux d'Albéroni, le ſeul avec qui elle fut accoutumée par le tems du voyage; le ſeul avec qui elle crut pouvoir ſe confier par ſa qualité d'eſprit & de Miniſtre de Parme en Eſpagne; le ſeul dont elle voulut ſe ſervir pour gouverner le Roi & la Monarchie; parce que n'ayant point d'état, il ne pouvoit point ſe paſſer d'elle, ni jamais, à ſon avis, lui manquer, ni lui porter ombrage.

Tel fut le champ ouvert & préſenté à Albéroni pour travailler à ſa fortune, ſans émule & ſans contradicteur; telle fut la ſource de ſa ſécurité à tout entreprendre au dedans & au dehors; à s'enrichir dans les ténèbres d'une adminiſtration difficile à découvrir, impoſſible à révéler; à ſe rendre redoutable ſans nulle ſorte d'égards, pour ne trouver aucun obſtacle; à commettre ſans ménagement le Roi & la Reine d'Eſpagne pour ſon Cardinalat, avec les plus grands & les plus ſcandaleux éclats; & depuis pour ſon Archevêché de Séville, qui fut le commencement de ſon déclin; enfin

à engager une guerre folle contre l'Empereur, malgré toute l'Europe, & abandonné de toute l'Europe; l'Empereur au contraire puiſſamment ſecouru, & aidé vigoureuſement par la France, l'Angleterre & la Hollande.

De là les efforts prodigieux pour ſoutenir une guerre ſi follement entrepriſe; pour ſe rendre néceſſaire & ſe maintenir dans le ſouverain pouvoir, & ſe procurer les moyens de s'enrichir & de pêcher en eau trouble dans les marchés, les fournitures, les entrepriſes de toutes ſortes dont il diſpoſoit ſeul; de là cette opiniâtreté funeſte à rejetter tout accommodement que l'Eſpagne n'eût oſé eſpérer, & qui établiſſoit un des fils de la Reine dès-lors en Italie, avec promeſſe & toute apparence de le voir bientôt en poſſeſſion des Etats, de l'Armée de Toſcane, par les Officiers de l'Angleterre, ſur l'Empereur; laquelle vouloit éviter une guerre qui la privoit du Commerce de l'Eſpagne & des Indes.

Ces efforts achevèrent d'épuiſer inutilement l'Eſpagne, anéantirent ſa Marine qui venoit de ſe relever; d'où il arriva que cette Couronne ſouffrit après, par un enchaînement de circonſtances, un préjudice acca-

blant dans les Indes, qui firent bien craindre qu'elle ne pût jamais s'en relever.

C'eſt ce qu'opéra le tout-puiſſant Règne de ce Miniſtre en Eſpagne, quoique fort court, qui, après avoir inſulté toute l'Eſpagne, traité Rome indignement, offenſé toutes les Puiſſances de l'Europe, & très-dangereuſement le Régent en particulier, contre lequel il voulut ſoulever tout le Royaume, chaſſé enfin honteuſement d'Eſpagne, s'en trouva quitte, après quelques mois d'embarras, & à l'abri de ſa pourpre & de ſes immenſes richeſſes qu'il s'étoit bien gardé de placer en Eſpagne, & figura bientôt à Rome dans les premiers emplois, où il ſe moqua pleinement de la colère de toute l'Europe, qu'il avoit excitée contre lui, & mépriſa impudemment celle de ſes maîtres, qui, de la plus vile pouſſière, l'avoient élevé juſqu'au point de ne pouvoir lui nuire, ni ſe venger de lui. Ni cette leçon, toutefois quelque forte qu'elle fût, ni la connoiſſance que le Roi d'Eſpagne eut de tous les criminels & faux départemens d'Albéroni; après qu'il l'eût chaſſé, & que les langues furent déliées, ils ne furent capables de le dégoûter de ſon abandon à un ſeul: la pareſſe & l'habitude furent plus fortes.

On vit quelque choſe en Eſpagne, ſinon plus violent, au moins plus ridicule, dans le Règne du Hollandois qui ſuccéda à la toute-puiſſance d'Albéroni, & qui, chaſſé à ſon tour, en fut combler la meſure chez les Corſaires de Barbarie; où, faute d'autre retraite, il alla finir ſes jours. Mais rien ne put dégoûter Philippe V d'un premier Miniſtre dont il n'a jamais pu ſe paſſer.

La France eut auſſi ſes révolutions; elles furent étonnantes ſous un Prince à qui rien ne manqua pour le plus excellent Gouvernement. Connoiſſances de toutes les ſortes; connoiſſance des hommes, expérience perſonnelle & longue, tandis qu'il ne fut qu'un particulier; traverſes les moins communes; réflexions ſur le Gouvernement de différens pays, & ſur-tout ſur le nôtre; mémoire qui n'oublioit & ne confondoit jamais; lumières infinies; nulles paſſions incorporelles, & les autres; ſans aucune priſe ſur ſon ſecret, ni ſur ſon adminiſtration; diſcernement exquis; défiance extrême; facilité ſurprenante de travail; une éloquence naturelle & noble, avec une juſteſſe & une facilité incomparables de parler en tout genre; infiniment d'eſprit; & un ſens ſi droit & ſi juſte, qu'il ne ſe ſeroit jamais trompé,

ſi, en chaque choſe & en chaque affaire, il avoit ſuivi la première lumière & la première impreſſion de ſon eſprit.

Perſonne n'a jamais eu tant, & une ſi longue expérience que lui, de l'Abbé Dubois; perſonne auſſi ne l'a-t-il ſi bien connu; & quand je me rappelle ce qu'il en a dit dans tous les tems de ſa vie, & dans le moment même qu'il le déclara premier Miniſtre; & encore depuis, il eſt impoſſible de comprendre comment il fit pour s'abandonner tout-à-fait à lui.

Portrait Hiſtorique, Fortune étrange, & Anecdotes du Cardinal ALBÉRONI.

ALBÉRONI étoit fils d'un Jardinier, qui, ſe ſentant de l'eſprit, avoit pris le petit collet, pour, ſous une figure d'Abbé, aborder où ſon ſarreau de toile eût été ſans accès. Il étoit bouffon; il plut à Monſieur de Parme comme un bas valet dont on s'amuſe. En s'en amuſant, il lui trouva de l'eſprit, & penſa qu'il ne pouvoit pas être incapable d'affaire. Il ne crut point que la tournure de M. de Vendôme demandât un autre Envoyé; il le chargea d'aller continuer

nuer & finir ce que l'Evêque de Parme avoit laiſſé à achever.

Albéroni qui n'avoit point de morgue à garder, & qui ſavoit très-bien qui étoit Vendôme, réſolut de lui plaire, à quelque prix que ce fût, pour venir à bout de ſa commiſſion au gré de ſon maître, & par-là de s'avancer auprès de lui. Il traita donc avec M. de Vendôme, égaya ſon affaire par des plaiſanteries qui firent d'autant mieux rire le Général, qu'il l'avoit préparé par force louanges & hommages.

M. de Parme, qui, dans ſa poſition, avoit plus d'une choſe à traiter avec M. de Vendôme, voyant combien Albéroni avoit heureuſement commencé, ſe ſervit toujours de lui. Celui-ci prit à tâche de plaire aux principaux valets, de ſe familiariſer avec tous, & de prolonger ſes voyages. Il fit à M. de Vendôme, qui aimoit les mets extraordinaires, des ſoupes au fromage, & d'autres ragoûts étrangers qu'il trouva excellens; & il voulut qu'Albéroni en mangeât avec lui; & de cette ſorte, il ſe mit ſi bien avec ce Prince, qu'eſpérant plus de fortune dans ſa maiſon, qu'à la Cour de ſon maître, où il ſe trouvoit de trop bas aloi, il fit en ſorte de ſe faire débaucher d'avec lui, & de faire

accroire à M. de Vendôme, que l'admiration & l'attachement qu'il avoit conçue pour lui, lui faiſoit ſacrifier tout ce qu'il pouvoit eſpérer de fortune à Parme.

Ainſi il changea de maître ; & bientôt après, ſans ceſſer ſon métier de bouffon & de faiſeur de potages & de ragoûts bizarres, il mit le nez dans les lettres de M. de Vendôme, réuſſit à ſon gré, devint ſon principal Secrétaire, & celui à qui il confioit ce qu'il avoit de plus particulier & de plus ſecret.

Cela déplut fort aux autres Secrétaires ; la jalouſie s'y mit, au point que s'étant querellé dans un marché, un d'eux le pourſuivit plus de mille pas à coups de bâton, à la vue de toute l'Armée. M. de Vendôme le trouva mauvais ; mais ce fut tout. Albéroni, qui n'étoit pas homme à quitter priſe pour ſi peu de choſe, en ſi beau chemin, s'en fit un mérite auprès de ſon maître, qui, le goûtant de plus en plus, & lui confiant tout, le mit de toutes ſes parties, & ſur le pied d'un ami de confiance plutôt que d'un domeſtique, à qui ſes familiers & les plus haut huppés de ſon Armée firent la Cour.

Coups de canne reçus par le Cardinal d'ALBÉRONI.

PHILIPPE V étoit très-valétudinaire, & la Reine & Albéroni le tenoient dans une grande ſolitude. Le Duc d'Eſcalonne, que l'on appelloit toujours le Marquis de Villena, Major-dome du Roi, étoit l'homme le plus reſpecté du Royaume par ſa vertu, ſes emplois & ſes ſervices. La médecine du Roi eſt toute entière ſous la charge de ſon Major-dome; elle doit lui rendre compte de tout; il doit être préſent à toutes les conſultations du Roi; & le Roi ne doit prendre aucun remède, qu'il ne le ſache, qu'il n'approuve, qu'il ne ſoit préſent.

Villena voulut faire ſa charge; Albéroni lui fit inſinuer que le Roi vouloit être en liberté, & qu'il feroit mieux ſa cour de ſe tenir chez lui, ou d'avoir de la diſcrétion & de la complaiſance; de ne point entrer où il étoit, & d'apprendre de ſes nouvelles à la porte. Ce fut un langage que le Marquis ne voulut point entendre. On avoit tendu au fond du grand cabinet des miroirs, un lit en face de la porte, où on avoit mis le Roi; & comme la pièce eſt

vaſte & longue, il y a loin de cette porte, qui donne dans l'extérieur, juſqu'au fond où étoit le lit. Albéroni fit encore avertir le Marquis que ſes ſoins l'importunoient. Celui-ci ne laiſſa pas d'entrer toujours. A la fin, de concert avec la Reine, le Cardinal réſolut de lui fermer la porte.

Le Marquis s'y étant préſenté un après-dîner, un des valets intérieurs l'entre-ouvre, & lui dit, avec beaucoup d'embarras, qu'il lui étoit défendu d'entrer. " Vous êtes un „ inſolent, répondit le Marquis, cela ne „ peut pas être, „ & pouſſant la porte ſur le valet il entre. Il eut en face la Reine aſſiſe au chevet du lit du Roi, le Cardinal debout auprès d'elle, & le peu d'admis, qui n'étoient pas même fort éloignés du lit. Le Marquis, qui étoit avec beaucoup d'orgueil, fort mal ſur ſes jambes, s'avance à petits pas, appuyé ſur ſon petit bâton. La Reine & le Cardinal le voient & le regardent. Le Roi étoit trop mal pour prendre garde à rien, & ſes rideaux étoient fermés, excepté du côté où étoit la Reine.

Voyant approcher le Marquis, le Cardinal fait ſigne à un des valets de lui dire de ſortir ; & tout de ſuite voyant que le Marquis s'avançoit toujours, il alla à lui,

& lui rémontra que le Roi vouloit être ſeul, & le pria de s'en aller. " Cela n'eſt point „ vrai, lui dit le Marquis, je vous ai tou- „ jours regardé : vous ne vous êtes point „ approché du lit, & le Roi ne vous a „ point parlé. „

Le Cardinal inſiſtant & ne réuſſiſſant pas, le prit par le bras pour le faire retourner. Le Marquis lui dit qu'il étoit bien inſolent de vouloir l'empêcher de voir le Roi & de faire ſa charge. Le Cardinal, plus fort que lui, ſe retourna, l'entraînant vers la porte, ſe diſant toutefois des ſottiſes; le Cardinal en meſure, mais le Marquis ne l'épargnant point.

Laſſé d'être traité de la ſorte, le vieux Marquis lui dit qu'il n'étoit qu'un petit faquin, à qui il ſauroit apprendre le reſpect qu'il lui devoit; & dans cette chaleur & cette pouſſée, le Marquis, qui étoit foible, tomba heureuſement dans un fauteuil qui ſe trouva là. De colère de ſa chûte, il lève ſon petit bâton, & le laiſſe tomber de toute la force d'un ennemi, ſur les oreilles & les épaules du Cardinal, en l'appellant petit coquin, petit faquin, petit impudent, qui ne méritoit que les étrivières. Le Cardinal, qui le tenoit d'une main à ſon tour, s'en débarraſſa & s'éloigna; le Marquis conti-

nuant tout haut ſes injures, le menaçant avec ſon bâton. Un des valets vint lui aider à ſe relever du fauteuil & à gagner la porte; car après cette expédition, il ne ſongea plus qu'à s'en aller.

La Reine regarda de ſon ſiége toute l'aventure, ſans bouger, ni mot dire; & le peu qui étoit dans la chambre, ſans oſer remuer. Je l'ai ſu de tout le monde en Eſpagne, & de plus j'en ai demandé l'hiſtoire & le plus exact détail au Marquis de Villena, qui étoit la droiture & la vérité même, qui avoit pris de l'amitié pour moi, & qui me l'a contée avec plaiſir telle que je l'écris. Santa-Cruz & l'Arco, les deux Gentilshommes de la chambre, qui me l'ont auſſi contée, rioient ſous cape; le premier avoit refuſé de lui aller dire de ſortir, & après ils l'accompagnèrent à la porte.

Le rare eſt que le Cardinal furieux, mais ſaiſi de la dernière ſurpriſe des coups de bâton, ne ſe défendit point, & ne ſongea qu'à ſe dépêtrer. Le Marquis lui cria de loin que, ſans le reſpect dû au Roi, & à l'état où il ſe trouvoit, il lui donneroit cent coups de pied dans le ventre, & le mettroit dehors par les oreilles. Le Roi étoit ſi mal qu'il ne s'apperçut de rien.

Un quart d'heure après que le Marquis ſe fut retiré chez lui, il reçut un ordre de ſe rendre à une de ſes terres, à trente lieues de Madrid. Le reſte du jour, ſa maiſon ne déſemplit pas de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable à la Cour, à meſure qu'on apprit l'aventure qui fit un bruit furieux. Il partit le lendemain avec ſes enfans : le Cardinal demeura toutefois ſi effrayé, que, content de l'exil du Marquis & de s'en être défait, il n'oſa paſſer aux cenſures pour avoir été frappé. Cinq ou ſix mois après, il lui envoya ordre de revenir, ſans qu'il en eût fait la plus légère demande.

L'incroyable eſt que l'aventure, l'exil, le retour ont été entiérement ignorés du Roi d'Eſpagne juſqu'à la chûte du Cardinal. Le Marquis n'a jamais voulu le voir, ni ouir parler de lui pour quoi que ce pût être, depuis qu'il fut revenu, quoique le Cardinal fût abſolument le maître, & que ſon orgueil fût fort humilié de cette digne & juſte hauteur, & d'autant plus piqué qu'il n'oublia rien pour ſe rapatrier avec lui, ſans d'autre ſuccès que d'en recueillir des mépris, qui accrurent beaucoup la conſidération publique dont jouiſſoit ce ſage & vertueux Seigneur.

Chûte du Cardinal ALBÉRONI.

LES tyrans & les ſcélérats ont leur terme : ils ne peuvent paſſer celui que leur a preſcrit l'Arbitre éternel de toutes choſes. L'Europe entière, victime des manœuvres d'Albéroni par cet endroit ou par un autre, déteſtoit un maître abſolu de l'Eſpagne, dont la perfidie, l'ambition, l'intérêt perſonnel, les vues toujours obliques, ſouvent les caprices, quelquefois même la folie, étoient le guide, & dont l'unique intérêt, continuellement varié & diverſifié, ſelon que la fantaiſie le lui montroit, ſe cachoit ſous des projets toujours incertains, & dont la plupart étoient d'une exécution impoſſible.

Accoutumé à tenir le Roi & la Reine dans ſes fers, & dans la priſon la plus étroite & la plus obſcure, où il avoit ſu les renfermer, ſans communication avec perſonne, à ne voir, à ne ſentir, à ne reſpirer que par lui, & à remplir toutes ſes volontés en aveugles, il faiſoit trembler toute l'Eſpagne, & avoit anéanti tout ce qu'elle avoit de plus grand, par ſes violences.

Ne ſongeant plus à garder aucune ſorte de meſure, mépriſant ſon maître & ſa maî-

treſſe, dont il avoit abſorbé toutes les volontés & tout le pouvoir, il brava ſucceſſivement toutes les Puiſſances de l'Europe, & ne ſe propoſa rien moins que de les tromper toutes, puis de dominer, de les faire ſervir à tout ce qu'il imaginoit; & ſe voyant enfin à bout de toutes ſes ruſes, à exécuter ſeul & ſans alliés le plan qu'il s'étoit formé.

Son plan n'étoit rien moins que d'enlever à l'Empereur tout ce que la paix d'Utrecht lui avoit laiſſé en Italie, ce que la Maiſon d'Eſpagne y avoit poſſédé, d'y dominer le Pape, le Roi de Sicile, auquel il vouloit ôter cette île, comme arrachée à l'Eſpagne par la même paix, dépouiller l'Empereur du ſecours de la France & de l'Angleterre, en ſoulevant la première contre le Régent, par les menées de l'Ambaſſadeur Cellamare, & du Duc du Maine; & jettant le Roi Jacques en Angleterre par le ſecours du Nord, pour occuper le Roi Georges par une guerre civile; enfin de profiter pour ſoi de ces déſordres, pour tranſporter ſûrement en Italie, que ſon Cardinalat lui faiſoit regarder comme un aſyle aſſuré contre les revers, l'argent immenſe qu'il avoit pillé & ramaſſé en Eſpagne, ſous prétexte d'y

faire paſſer les ſommes néceſſaires au Roi d'Eſpagne, pour y ſoutenir la guerre & les conquêtes qu'il y feroit; & cet objet d'Albéroni étoit peut-être le moteur en lui de ſes vaſtes projets : leur folie ne peut être compriſe.

Ce ne fut qu'enſuite qu'on découvrit enfin, avec le plus grand étonnement, que ſon obſtination dans ſa place, & à rejetter toutes ſortes de propoſitions les plus raiſonnables, n'avoit point d'autre fondement que ſa folie, ou d'autres reſſources que les ſeules forces d'Eſpagne, contre celles de l'Empereur, de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, que cette dernière Couronne entraîna après ſoi.

Pour comble d'extravagance, la découverte de la conſpiration tramée en France, le bon ordre qui y fut mis auſſi-tôt, ni les contre-tems arrivés dans le Nord, qui ne laiſſèrent plus d'eſpérance à Albéroni d'occuper ces deux Couronnes chez elles, aſſez puiſſamment pour leur faire quitter priſe au dehors, ne le purent retenir de pouſſer la guerre à ſes projets, dont les prodigieux préparatifs avoient entièrement achevé d'épuiſer l'Eſpagne, ſans l'avoir pu mettre un moment en état de tenir contre l'Europe,

neutre ou alliée, pour ſoutenir l'Empereur en Italie, qui à la fin y gagna Naples & Sicile, & quelques reſtes de la Lombardie qu'il n'y poſſédoit pas.

Albéroni, abhorré en Eſpagne comme un cruel tyran de la Monarchie qu'il s'approprioit uniquement; en France, en Angleterre, à Rome, & par l'Empereur, comme un ennemi implacable & perſonnel, ſembloit n'avoir pas la moindre inquiétude. Il étoit pourtant impoſſible que le Roi & la Reine ignoraſſent les malheurs de leurs troupes, de leur flotte en Sicile, le danger prochain de la révolution de Naples, l'impoſſibilité de réparer tant de pertes, & de contenir, avec les ſeules forces d'Eſpagne, qui n'en avoit plus aucunes, celles de l'Empereur, de la France & de l'Angleterre, même de la Hollande, les cris du Pape & de toute l'Italie.

Le Régent & Dubois n'avoient que trop de raiſons de le regarder, depuis long-tems, comme leur ennemi perſonnel, & chacun d'eux étoit ſourdement occupé de ſa perte. Ils eurent ce moment favorable : ils ſurent en profiter. Le comment, c'eſt le curieux détail qui n'eſt pas venu juſqu'à moi ; ce qui mérite bien d'être regretté. M. le Duc

d'Orléans a ſurvécu à Dubois trop peu de tems, pour que j'aie pu repaſſer avec lui que peu de choſes; & celle-ci eſt une de celles que je n'ai point mis ſur le tapis, depuis que ſa confiance me fut rouverte, entraîné par le courant & par bien d'autres choſes, & comptant toujours d'avoir le tems d'y revenir. Tout ce que j'ai ſu, avec connoiſſance, par M. le Duc d'Orléans, dans le tems même; mais en deux mots, & depuis en Eſpagne, ſans y avoir trouvé plus d'éclairciſſemens, c'eſt que ce qu'Albéroni avoit toujours redouté, arriva.

Il trembloit du moindre Parméſan qui arrivoit à Madrid, & n'omit rien, par le Duc de Parme & par tous les moyens, pour les empêcher d'y venir. Il regarda ſans ceſſe, avec tremblement, tous ceux dont il n'avoit pu rompre le voyage, ni procurer le renvoi. Parmi ceux-ci, il ne craignit rien tant que la nourrice de la Reine, à laquelle, parmi ſes ménagemens, il lâchoit de tems en tems des coups de caveſſon pour la contenir, & où le raiſonnement politique avoit peut-être moins de part que l'humeur. Cette nourrice, qui étoit une groſſe payſanne du pays de Parme, ſe nommoit Dona Laura Piſcatori; elle n'étoit venue en Eſ-

pagne que quelques années après la Reine, qui l'avoit toujours aimée, & qui la fit, peu après, ſon *Aſſa feta*, ſa première femme de chambre, mais qui, en Eſpagne, eſt tout autrement conſidérée qu'ici. Laura avoit amené ſon mari, payſan de tout point, que perſonne ne voyoit & ne connoiſſoit; mais Laura avoit de l'eſprit, du tour, des vues, à travers la groſſièreté de ſes manières qu'elle avoit conſervées, ou par habitude, ou peut-être auſſi par politique, pour ſe faire moins ſoupçonner; comme les perſonnes de cette extraction, parfaitement intéreſſée: elle n'ignoroit pas combien Albéroni ſouffroit de ſa préſence, & craignoit ſa faveur auprès de la Reine, qu'il vouloit poſſéder ſeul; & plus ſenſible aux coups de patte qu'elle recevoit de tems en tems de lui, qu'à ſes ménagemens ordinaires, elle ne le regardoit que comme un ennemi dangereux, qui la retenoit dans d'étroites bornes, & qui l'empêchoit de profiter de ſa faveur, en contenant là-deſſus la Reine elle-même; & que ſon deſſein étoit de la faire renvoyer à Parme, & de n'oublier rien pour y réuſſir.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre, ſans aucun détail, ſinon que voyant la conjoncture favorable, par ce qui vient d'être pré-

ſenté, de la ſituation des affaires d'Eſpagne, où la tyrannie d'Abéroni étoit généralement abhorrée, elle fut aiſément gagnée par l'argent du Régent, & l'intrigue de l'Abbé Dubois, pour attaquer Albéroni auprès de la Reine; & par elle, auprès du Roi, comme un Miniſtre qui avoit ruiné l'Eſpagne, qui étoit l'unique obſtacle de la paix, par ſes vues perſonnelles, auxquelles il avoit ſacrifié ſans ceſſe leurs Majeſtés Catholiques, & les avoit commiſes ſeules contre toutes les Puiſſances de l'Europe. Comme je ne raconte que ce que je ſais, je ſerai bien court ſur un évènement auſſi intéreſſant.

Laura réuſſit. Albéroni, au moment le moins attendu, reçut un billet du Roi d'Eſpagne, par lequel il lui ordonnoit de ſe retirer à l'inſtant, ſans le voir, ni écrire à lui, ni à la Reine, & de partir dans deux fois vingt-quatre heures, pour ſortir d'Eſpagne; & cependant un Officier des Gardes-du-Corps fut envoyé auprès de lui juſqu'au moment de ſon départ.

Comment cet ordre accablant fut reçu, ce que fit, & ce que devint le Cardinal, je l'ignore; je ſais ſeulement qu'il obéit, & qu'il prit ſon chemin par l'Arragon; on eut ſi peu de précaution, à l'égard de ſes pa-

piers & des choſes qu'il emportoit, & qui furent immenſes, en argent & en pierreries, que ce ne fut qu'après les premières journées, que le Roi d'Eſpagne fut averti que le teſtament original de Charles II ne ſe trouvoit plus. On jugea auſſi-tôt qu'Albéroni avoit emporté ce titre ſi précieux, par lequel Charles II nommoit Philippe V Roi d'Eſpagne, lui léguoit tous ſes vaſtes Etats; pour s'en ſervir peut-être à gagner les bonnes graces & la protection de l'Empereur, en lui en faiſant le ſacrifice. On fit courir après Albéroni; & ce ne fut pas ſans les plus terribles menaces, qu'il rendit enfin le teſtament, & quelques autres papiers importans, qu'on s'étoit apperçu en même tems qui manquoient.

La terreur qu'il avoit imprimée, l'étoit ſi profondément, juſqu'à ce moment, que perſonne n'oſa parler, ni montrer ſa joie, quoiqu'il fût parti; mais cet évènement raſſurant contre le retour, ce fut un débordement ſans exemple, d'alégreſſe univerſelle, d'imprécations, de rapports contre lui, au Roi & à la Reine.

Tableau de la Cour d'Eſpagne, en 1721.

OUTRE les inimitiés particulières, & les diviſions que l'ambition & les différens intérêts forment & entretiennent dans les Cours, il y en avoit de nationales dans celle de Madrid. La Reine étoit d'un poids très-principal dans les affaires de toute eſpèce, dans les choix, dans les graces; ſi elle n'étoit pas sûre de l'admiſſion, elle l'étoit au moins de l'excluſion; ſon crédit certain, & invulnérable, étoit univerſellement au-dedans & au-dehors. Elle étoit Italienne; Albéroni l'étoit auſſi; tous deux régnèrent conjointement, comme avoit fait la feue Reine avec la Princeſſe des Urſins, & avoient tous attiré des Italiens à la Cour, & dans le ſervice militaire.

Le beſoin de ménager la Nation Eſpagnole, & la reconnoiſſance due à ſa fidélité ſingulière dans les revers les plus déſeſpérés; & les plus ſignalés ſecours, qui avoient, par deux fois, fait revenir la Couronne ſur la tête de Philippe V, avoient duré preſque juſqu'à la mort de cette Reine, qui n'avoit ceſſé de s'attacher les Eſpagnols, par le ſolide

lide & par le charme de ſes manières, qui l'en avoient, pour ainſi dire, fait adorer.

Après ſa mort, le Roi, enfermé dans l'hôtel de Medina-Celi, avec la Princeſſe des Urſins, n'y voyoit qu'elle dans tous les momens de la journée; par-ci, par-là, quelques-unes des ſept ou huit perſonnes qu'elle avoit choiſies pour ſe relayer les unes & les autres, à toute autre exception, pour accompagner le Roi à la chaſſe & à la promenade, & deſquelles elle étoit parfaitement aſſurée; les dangers étoient paſſés; elle gouvernoit ſeule, en plein & publiquement, ſans contradiction de perſonne. Le traitement d'Alteſſe, qu'elle avoit fait donner à M. le Duc de Vendôme, & à elle-même, avoient mis les Eſpagnols au déſeſpoir contre elle; & leur haine éclatoit de toutes parts, malgré ſa puiſſance. La néceſſité des ménagemens étoit paſſée avec la guerre. Elle tenoit le Roi au point de ne pas écouter Louis XIV, qu'elle offenſa, & qui la perdit. Elle rendit donc aux Eſpagnols haine pour haine, mais toute puiſſante de ſa part.

Le ſecond mariage du Roi d'Eſpagne fut ſon ouvrage; perſonne, en Eſpagne, ni ailleurs, n'en douta. Elle en étoit même bien aiſe: mais la conſéquence fut que ce ſecond

mariage ne ſe trouva pas du goût des Eſpagnols ; & pour d'autres raiſons, fut peu agréable à l'Etat, à la Maiſon, au perſonnel de la nouvelle Reine, au point que la chûte ſi précipitée de la Princeſſe des Urſins, par l'arrivée de cette Reine, ne put la réconcilier avec les Eſpagnols, & beaucoup moins les Eſpagnols avec elle ; à qui elle ne pardonna jamais l'éloignement de ſon mariage.

On a vu comment elle s'empara de l'eſprit du Roi d'Eſpagne, ainſi qu'Albéroni, bientôt après. Entre ſon introduction & le comble de ſa puiſſance, il y eut aſſez d'intervalle pour laiſſer aux Eſpagnols la liberté de ſe répandre ſur un champignon pouſſé de ſi bas, par une main qui leur étoit déjà odieuſe ; ce fut bien pis pour les ſentimens, quand le poids du joug les empêcha d'en parler. Ils s'exhalèrent à la vérité, à ſa chûte ; mais cette chûte même étoit l'ouvrage de la Reine ; qui n'en demeuroit que plus abſolue & plus régnante : ainſi ils ne l'en aimèrent pas mieux ; & elle-même eut tant d'éloignement pour eux, qu'elle dédaigna de profiter d'une conjoncture ſi favorable pour ſe les rapprocher. Auſſi eſt-il incroyable juſqu'où alla cette réciproque averſion. Elle ſortoit avec le Roi pour aller à Toché,

ou à la chaſſe; le peuple crioit ſans ceſſe, ainſi que les Bourgeois, dans leurs boutiques : *Viva el Re y la Savoyana; y la Savoyana!* ils répétoient ſans ceſſe, *y la Savoyana*, à gorge déployée, afin qu'on ne ſe méprît pas; ſans qu'aucune voix criât jamais : *viva la Reina!* La Reine faiſoit ſemblant de mépriſer cela; mais elle ſe dépitoit en elle-même; on le voyoit; elle ne pouvoit s'y accoutumer; auſſi diſoit-elle fort librement, & m'a dit à moi-même pluſieurs fois : " Les Eſpagnols ne m'aiment point, „ mais je les hais bien auſſi; „ avec un air de pique & de colère. Ce n'étoit pas qu'il n'y en eût quelques-uns, mais en très-petit nombre, qu'elle aimoit, comme Santa-Cruz, & quelques autres; la Comteſſe d'Altamire, Montigo, & quelques-uns encore qu'elle traitoit bien, à cauſe de leurs places & de leur état, même familièrement & avec un air de bonté; comme le Duc de l'Arco, à cauſe du goût du Roi; par la même raiſon, & par la conjoncture d'alors, elle traitoit bien les François; mais au fond, elle ne les aimoit pas. Son goût étoit déclaré pour les Italiens, qui ſe raſſembloient entr'eux en cabale, contre les Eſpagnols, ſous la protection de la Reine.

Les Flamands s'accrochoient à eux pour plaire à la Reine, & par une ancienne averſion de leur Nation pour les Eſpagnols; & ce qu'il y avoit d'Irlandois auſſi, en Officiers & en *Senoras de honor*, & en Camériſtes, quoique le Duc d'Ormond & le Marquis de Lede, auxquels chacune des deux Nations ſe rallioient, ſe maintinſſent bien avec la Reine & avec les Eſpagnols; des Eſpagnols auſſi, mais en petit nombre, ſe joignoient à la cabale Italienne, comme Motigo, tout-jeune qu'il étoit encore; comme Miraval, Gouverneur de Caſtille, ami intime du Duc de Popoli; & quelques autres, ſoit dans des vues de fortune, ſoit pour avoir encore ſecrétement la Maiſon d'Autriche dans le cœur. Les Eſpagnols payoient de haine, de hauteur, de mépris, & ne déteſtoient rien tant au monde que les Italiens, & après eux, les Flamands.

Ils ſouffroient les Irlandois; & la conſidération du Roi, qui aimoit fort les François, les retenoient encore à leur égard. Ce qui faiſoit encore cette différence, c'eſt qu'ils trouvoient beaucoup de Seigneurs des deux premières Nations, en leur chemin, pour les fortunes, les diſtinctions, les charges & les grandes places; ce qui ne ſe rencontroit

pas dans les deux autres, où il n'y avoit personne à pouvoir s'égaler à eux; & d'ailleurs les François, établis à demeure, n'étoient rien pour le nombre. Caylus étoit le seul qui pointât vers la fortune. Il étoit Militaire, fort Courtisan, & point marié; toutefois il avoit la Toison, & visoit à être Capitaine-Général d'une Province & d'Armée. Il y arriva en effet; &, long-tems depuis mon retour, à la Grandesse, & à la Vice-Royauté du Pérou; mais ce n'étoit qu'un seul homme.

A l'égard du Duc de Liria, il avoit su se maintenir avec les uns & les autres, & il en étoit regardé comme naturel Espagnol, à cause de sa femme, héritière en Espagne; car tous ces Seigneurs, Italiens & Flamands, n'avoient que leurs titres, leurs charges & leurs emplois, & pas un pouce de terre; au lieu que le Duc de Liria n'avoit de terres, d'espérances & d'établissemens qu'en Espagne. Ces deux cabales; l'Espagnol sur son pallier, l'Etranger, sous la bannière de la Reine, n'étaloient, ni ne se montroient au-dehors, mais en dessous, se guettoient sans cesse; & par leur haine, leur envie, leur jalousie, faisoient des mouvemens intérieurs. La Reine, à la vie qu'elle menoit, ne pou-

voit pas toujours être avertie, & tout ce menu lui échappoit; parce que les Secrétaires d'Etat & tous les membres des Conseils & des Juntes, pour ce qui en subsistoit, étoient tous Espagnols, & parce que encore les Grands Seigneurs d'Espagne ne laissoient pas de trouver des accès auprès du Roi, quelqu'enfermé qu'il fût. Au fond, ce Prince les considéroit, & donnoit dans son cœur & dans son goût, une grande préférence aux Espagnols sur toute autre nation, excepté la Françoise; mais sur laquelle il ne manifestoit pas tout son goût, en considération des Espagnols; laquelle considération étoit bien connue de la Reine, & la contraignoit beaucoup & souvent.

Toutes ces choses, invisibles au gros du monde, en détail, même de la Cour, étoit un spectacle fort intéressant, ou fort amusant, & curieux pour qui étoit au fait des personnages de l'intérieur du Palais, & des événemens.

Ceci conduit naturellement à donner le tableau unique extérieur du journalier du Roi & de la Reine d'Espagne, parce que rien n'influe tant sur le grand & sur le petit, que cette méchanique des Souverains. C'est ce qu'une expérience continuelle ap-

prend à ceux qui ſont initiés dans l'intérieur, par la faveur, ou par les affaires; & à ceux du dehors, aſſez en confiance avec ces initiés, pour qu'ils leur parlent librement. Je dirai, en paſſant, par l'expérience que j'ai faite pendant plus de vingt ans, en l'une & l'autre manière, que cette connoiſſance eſt une des meilleures clefs de toutes les autres, & qu'elle manque toujours aux hiſtoires, ſouvent aux mémoires, dont les plus intéreſſans & les plus inſtruits le ſeroient davantage, ſi leurs Auteurs avoient moins négligé cette partie, que, qui n'en connoît pas le prix, regarde comme une bagatelle indigne d'entrer dans un récit. Toutefois ſuis-je bien aſſuré qu'il n'eſt point de Miniſtre d'Etat, de Favori, de ce peu de gens de tout âge, qui ſont initiés dans l'intérieur néceſſaire des Souverains, par le ſervice de leurs emplois, ou de leurs charges, qui ne ſoient en tout de mon ſentiment là-deſſus.

La Reine, en arrivant en Eſpagne, ne ſongea qu'à remplir ſeule auprès du Roi, le vuide qu'y laiſſoit l'expulſion qu'elle venoit de faire de la Princeſſe des Urſins; & le Roi, impatient par tempérament d'avoir une épouſe, & timoré ſur ſon devoir, lui donna là-deſſus tout le jeu qu'elle pouvoit

déſirer ; mais accoutumée aux tête-à-tête continuels, tout au plus en tiers, la Reine n'eut pas à choiſir.

Son peu de connoiſſance lui fit bientôt admettre entre eux deux, Albéroni, qui étoit le ſeul homme qu'elle connût, & qui, uni d'intérêt avec elle, en qualité de Parméſan, & le ſeul qu'elle pût avoir en Eſpagne, au moins dans les commencemens, depuis ſon départ de Parme, devint, bientôt auprès du Roi & de la Reine, ce que Madame des Urſins avoit été avec l'autre Reine ; ce qui le rendit capable du nom comme du pouvoir de premier Miniſtre.

La Princeſſe des Urſins s'étoit ſi bien trouvée de cet empire, dont les gens aviſés, qui peuvent tout ſur les Rois, font tous, d'une façon ou d'une autre, un uſage ſi utile pour eux, mais ſi déteſtable pour leurs maîtres, & ſi pernicieux pour les ſujets & le Gouvernement, qu'Albéroni n'eut pour cela rien à faire qu'à ſuivre le goût funeſte que le Roi avoit pris pour la priſon, où Madame des Urſins avoit ſu le renfermer peu à peu avec la Reine ; puis, avec elle ſeule, quand il devint veuf. Ils renfermèrent le Roi entre eux deux ſeuls, & le rendirent inacceſſible à tout le reſte de la nature. Albéroni.

béroni chaſſé ; la Reine laſſée d'avoir été ſi long-tems priſonnière, victime de ſa propre ambition & de celle de cet Italien, tenta pluſieurs fois de ſortir de ſon eſclavage, ſans y avoir jamais pu réuſſir. L'habitude du Roi étoit trop enracinée ; elle avoit paſſé en lui en ſeconde nature ; & la Reine déſeſpéra d'adoucir ſes fers.

Voilà donc quelle étoit leur vie en tous lieux, en tout tems, & en toute ſaiſon. Le Roi & la Reine n'eurent jamais qu'un ſeul & même appartement, & qu'un lit. Fièvres, maladies, telles qu'elles puſſent être de part & d'autre ; couches enfin ; jamais une ſeule nuit de ſéparation ; & à l'égard de la feue Reine, attaquée d'une maladie qui étoit rebutante & même contagieuſe, le Roi ne découcha d'avec elle, que peu de jours avant ſa mort. Sur les neuf heures du matin, le rideau étoit tiré par l'Aſſa-Feta, ſuivie d'un ſeul valet intérieur françois, portant un couvert & une écuelle pleine d'un chaudeau.

Huyghens, dans la convaleſcence de ma petite vérole, m'expliqua ce que c'eſt ; & m'en fit faire un lui-même, pour m'en faire goûter. C'eſt une mixtion légère de bouillon, de lait, de vin, qui domine, d'un ou

de deux jaunes d'œufs, de ſucre, de canelle & d'un peu de girofle. Cela eſt blanc, & a le goût très-fort, avec un mêlange de douceur. Je n'en ferois pas volontiers mon mêts ; il eſt cependant vrai que cela n'eſt pas déſagréable. On met, quand on veut, des croûtes de pain, & quelquefois grillé ; & alors c'eſt une eſpèce de potage ; autrement cela s'avale comme un bouillon ; &, pour l'ordinaire, cette dernière façon de le prendre étoit celle du Roi d'Eſpagne. Cela eſt onctueux, mais fort chaud, un reſtaurant ſingulièrement propre à réparer la nuit paſſée, & à préparer la prochaine. Pendant que le Roi faiſoit ce court déjeûné, l'Aſſa-Feta apportoit à la Reine de quoi travailler en tapiſſerie, paſſoit des manteaux de lit à leurs Majeſtés, & mettoit ſur le lit, une partie des papiers qui ſe trouvoient ſur les ſièges prochains ; puis ſe retiroit avec le valet. Leurs Majeſtés faiſoient alors leurs prières du matin.

Grimaldo, sûr de l'heure, mais qui de plus étoit averti dans ſa cavachuela au Palais, montoit chez leurs Majeſtés, & entroit ; quelquefois ils lui faiſoient ſigne d'attendre, puis l'appelloient, quand leur prière étoit faite ; car il n'y avoit perſonne autre ;

& la chambre du lit étoit fort petite. Là, Grimaldo étaloit ſes papiers, & travailloit avec le Roi & la Reine, que ſa tapiſſerie n'empêchoit pas de dire ſon avis. Ce travail duroit plus ou moins, ſuivant les affaires, ou quelque converſation.

Grimaldo, en ſortant avec ſes papiers, trouvoit la pièce joignante vuide, & un valet dans celle d'après, qui, le voyant paſſer, entroit dans la pièce vuide, la traverſoit, & avertiſſoit l'Aſſa-Feta, qui ſur le champ venoit préſenter au Roi, ſes mules & ſa robe de chambre, & tout de ſuite il paſſoit dans la pièce vuide, & entroit dans un cabinet, où il s'habilloit, ſervi par trois valets de chambre françois intérieurs, toujours les mêmes, & par le Comte de Larco, ou le Marquis de Santa-Cruz, & ſouvent par tous les deux, ſans que jamais qui que ce fût entrât à ce lever. Lorſqu'il étoit tout-à-fait à ſa fin, l'un des deux valets alloit appeller le père d'Aubenton dans le ſallon des miroirs, qui venoit trouver le Roi dans ce cabinet, d'où, ſur le champ, les valets ſuſdits emportoient les débris de ce lever, & ne rentroient plus. Le Roi faiſoit un ſigne de tête à ces deux Seigneurs, après la ſortie des valets; ils ſortoient auſſi, mais

cela n'arrivoit que quelquefois, & ils reſtoient, ſe tenant vers la porte, & le Roi parloit, près de la fenêtre, au Père d'Aubenton.

La Reine, dès que le Roi étoit paſſé à ſon lever, ſe chauſſoit ſeule avec l'Aſſâ-Feta, qui lui donnoit ſa robe de chambre. C'étoit le ſeul moment où la Reine & elle pouvoient s'entretenir ſeules enſemble; mais ce moment alloit à un demi-quart-d'heure, au plus, & non toujours; s'ils l'euſſent prolongé, le Roi s'en ſeroit apperçu, & en auroit demandé le motif. La Reine paſſoit cette pièce vuide, & entroit dans un beau & grand cabinet, où étoit ſa toilette. La Cameyra-Major & deux Dames du Palais, deux Signoras de Honor, tour-à-tour par ſemaine, & les Camériſtes, étoient autour; quelquefois quelques Dames du Palais, & quelques Signoras de Honor, qui n'étoient pas en ſemaine; mais rarement.

Quand le Roi avoit fait avec le Père d'Aubenton, & d'ordinaire cela étoit court, il alloit à la toilette de la Reine, ſuivi des deux Seigneurs, qui, pendant ſa converſation avec le Père d'Aubenton, l'attendoient à la porte du cabinet, ſoit en dedans, ſoit en dehors. Les Infans venoient auſſi à la toi-

lette, où il n'entroit avec eux que leur Gouverneur; & depuis le mariage du Prince des Aſturies, la Princeſſe des Aſturies, le Duc de Popoli & la Ducheſſe de Mouteillano, quelquefois une Dame du Palais de la Princeſſe. Le Cardinal Borgia avoit cette privauté, & s'en ſervoit ſouvent. Le Marquis de Villena l'avoit auſſi; mais fâché d'être réduit à celle-là, & d'être privé de celles que ſa charge lui donnoit de droit, il n'en uſoit preſque jamais.

La chaſſe, les voyages, les beaux bals du Roi & des Infans, étoient la matière de la converſation; par-ci, par-là, quelques petits airs de réprimande de la Reine, à ſes Dames, ſur l'aſſiduité de leurs ſervices, ou ſur leur commerce, ou ſur la dévotion; car elle les tenoit de fort court, pour ne pas voir grand monde; & ſur le choix de leur ſociété, & pour être bien avec elle, il falloit marcher ſouvent, n'être pas ſujette à de fréquentes incommodités; ſur-tout, faire ſes dévotions tous les huit jours. Souvent auſſi le Cardinal Borgia défrayoit la toilette par les plaiſanteries qu'on lui faiſoit, & auxquelles il donnoit lieu.

Cette Toilette duroit bien trois quarts-d'heure; le Roi debout, & tout ce qui y

étoit; tandis qu'on en ſortoit, le Roi venoit entrebailler la porte du ſallon des miroirs, dans le ſallon qui étoit entre celui-là & le ſallon des Grands, où la Cour ſe raſſembloit; & là, il donnoit l'ordre à ceux qui, en très-petit nombre, avoient à le prendre; puis alloit retrouver la Reine, dans cette pièce, que j'ai ci-devant appellée vuide: c'étoit là l'heure des audiences particulières des Miniſtres étrangers, & autres Seigneurs ou ſujets qui l'obtenoient. Les Miniſtres étrangers & les ſujets s'adreſſoient à la Roche pour l'obtenir; il prenoit l'ordre du Roi, les faiſoit avertir, & les introduiſoit l'un après l'autre, ſans demeurer avec eux dans le ſallon des miroirs, où le Roi le donnoit toujours.

Une fois la ſemaine, le lundi, il y avoit une audience publique, qui eſt une pratique qu'on ne ſauroit trop louer, quand on ne la corrompt pas. Le Roi, au lieu d'entrebailler la porte dont je viens de parler, l'ouvroit, donnant l'ordre ſur le pas de la porte, & tout de ſuite traverſoit tout l'appartement, au milieu de ſa Cour, ces jours-là aſſez nombreuſe, juſqu'à la pièce de l'audience publique des Ambaſſadeurs, & de la couverture des Grands. Tous s'y rangeoient comme

dans les occaſions de cérémonie; mais en celle-ci, le Roi s'aſſiet dans un fauteuil, avec une table, une écritoire & du papier à ſa droite; il ſe couvre, & tous les Grands ſe couvrent auſſi : alors la Roche, qui a une liſte à la main, ouvre la porte oppoſée à celle par où le Roi & ſa Cour ſont entrés, & appelle à haute voix le premier qui ſe trouve ſur la liſte; celui-là entre, fait une profonde révérence au Roi, en entrant, une au milieu, puis ſe met à genoux devant le Roi, excepté les Prêtres, qui ôtent leur calotte, & font une génuflexion en abordant le Roi; ils ſe retirent, & parlent debout, mais baiſſés. C'eſt le Roi qui les fait relever après leurs génuflexions. Tout autre de même parle à genoux, juſqu'à ce qu'il ſe retire. On parle au Roi, tant qu'on veut, & comme on veut; mais les Eſpagnols ne reſſemblent en rien aux François; ils ſont meſurés, diſcrets, reſpectueux, & courts.

Celui-là ayant fini, ſe relève, baiſe la main au Roi, fait une profonde révérence, & ſe retire, ſans en faire d'autre, par où il eſt entré. Alors, la Roche appelle un ſecond, & ainſi, tant qu'il y en a. Lorſque quelqu'un veut parler au Roi tête à tête, & qu'il eſt bien connu, cela ne ſe refuſe point;

& après avoir été appellé, la Roche ſe tourne, ſans bouger de place, vers les Grands, & dit, du même ton qu'il a appellé : c'eſt une audience ſecrette. Alors les Grands ſe découvrent, paſſent promptement devant le Roi & ſe retirent, par la porte où ils ſont entrés, dans la pièce voiſine. Le Capitaine des Gardes tient cette porte, la tête un peu en dehors, pour voir toujours le Roi, & celui qui lui parle, qui eſt ſeul dans la pièce où il ne reſte perſonne que le Roi & lui. Dès qu'il ſe leve, le Capitaine des Gardes le voit, rentre, & tous auſſi comme ils étoient ſortis, & ſe remettent où ils étoient.

Je n'ai point vu d'audience publique, ſans audience ſecrette; & quelquefois deux ou trois, dans le peu de tems que je reſtai à Madrid, avant le Mariage. Les Grands me prièrent de m'y trouver comme Duc, & ayant les mêmes honneurs qu'eux; & j'y fus. Au retour du mariage, j'y eus double droit, comme Duc & Pair de France, & comme Grand d'Eſpagne. Mon ſecond fils s'y trouva auſſi avec moi, après ſa couverture.

Quand tout eſt fini, on reconduit le Roi, comme on l'avoit accompagné. Venant & retournant dans le Palais, en quelque tems & occaſion que ce fût, le Roi ne ſe cou-

vroit jamais. C'étoit auſſi le tems des audiences publiques, des Ambaſſadeurs, & de la couverture des Grands. Cette même heure eſt auſſi celle où le Conſeil de Caſtille, vient au Palais rendre compte au Roi, des jugemens qu'il a rendus dans la ſemaine. Le tems, avec le court travail qui le ſuit, dans une des autres pièces, entre le Roi & le Gouverneur de Caſtille, dure au plus une heure & demie, mais rarement; & l'Audience publique rarement trois quarts d'heure. Ce ſont des tems d'autant plus précieux pour la Reine, qu'elle n'avoit que ceux-là dans la ſemaine, encore quand le Roi étoit au Palais; car hors de Madrid, il n'y avoit jamais d'Audience de Conſeil de Caſtille, ni d'Audience publique. Ainſi à l'Eſcurial, à Balſaim, de mon tems, à Saint-Ildéfonſe, depuis, au Pardo, à Aranjuez, la Reine n'avoit exactement & préciſément à elle, que le tems de ſa chauſſure en ſortant du lit.

J'oubliois d'ajouter que tout ce qui n'eſt pas, ce qu'on appelloit autrefois en France, mais non à préſent, gens de qualité, ou militaires fort diſtingués, vont tous à ces audiences publiques. Il s'y amaſſe des Placets & des Mémoires que le Roi reçoit, & rejette à meſure ſur la table, & que la Roche

porte après lui dans l'appartement intérieur; mais il y en a toujours quelques-uns que le Roi met dans ſa poche, ou emporte dans ſa main; c'eſt ce qu'étoient nos Placets dans l'origine, qui ne ſont tombés, comme on voit, & comme je ne l'ai jamais vu autrement, que pendant la Régence.

Le Roi rentré tout de ſuite auprès de la Reine, ou après s'être entretenu ſeul avec elle, s'il n'y avoit point d'audience, alloit à la Meſſe avec elle, accompagné des perſonnes compoſant l'intérieur de la toilette, & du Capitaine des Gardes en quartier. Le chemin ſe faiſoit dans l'intérieur juſqu'à la tribune, où il y avoit un autel, où on leur diſoit la Meſſe, & où ils communioient tous deux enſemble ou ſéparément, ordinairement tous les huit jours; alors ils y entendoient une ſeconde Meſſe.

Quand le Roi ſe confeſſoit, c'étoit après ſon lever, & avant d'aller à la toilette de la Reine. S'il étoit jour de tenir Chapelle, c'étoit à la même heure. La Reine alloit par l'intérieur dans la tribune, & le Roi, avec ſa Cour, à travers les appartemens. Le Marquis de Santa-Cruz & le Duc de l'Arco avoient tant d'aſſiduité, qu'ils n'alloient guère ni à la tribune, ni aux Cha-

pelles ; mais quelquefois le Marquis de Villena ſe rendoit à la tribune, quand il n'y avoit pas de Chapelle, & qu'il vouloit parler au Roi, comme ſa charge, toute mutilée qu'elle étoit, l'y obligeoit ſouvent. Au retour de la Meſſe, ou fort peu après, on ſervoit le dîner, nul n'y entroit que ce qui entroit à la toilette. Le dîner étoit toujours chez la Reine, ainſi que le ſouper, & & cela par-tout ; & le Roi & la Reine avoient chacun leurs plats ; le Roi peu, & la Reine beaucoup ; c'eſt qu'elle aimoit à manger, & qu'elle mangeoit de tout ; & le Roi toujours des mêmes choſes : un potage uni, un chapon, poulets, pigeons bouillis & rôtis, & toujours une longe de veau rôtie ; ni fruits, ni ſalade, ni fromage, rarement quelque pâtiſſerie, ne mangeant jamais maigre, ſouvent des œufs frais, ou en diverſes façons ; il ne buvoit que du vin de Champagne, ainſi que la Reine. Le dîner fini, ils prioient Dieu enſemble.

S'il arrivoit quelque choſe de preſſé, Grimaldo venoit ſouvent en rendre un compte ſommaire, environ une heure après le dîner ; ils ſortoient par un endroit public de l'appartement, mais court ; & par un petit eſcalier alloient monter en carroſſe ; & au

retour, revenoient par le même chemin. Les Seigneurs qui fréquentoient un peu familiérement la Cour, ſe trouvoient, tantôt les uns, tantôt les autres, à ce paſſage, ou les ſuivoient à leur carroſſe. Très-ſouvent je les voyois à ce paſſage, allant ou revenant. La Reine y diſoit toujours quelque choſe d'honnête à ceux qui s'y trouvoient.

Au retour de la chaſſe, le Roi donnoit l'ordre en rentrant; s'ils n'avoient pas fait collation dans leur carroſſe, ils la faiſoient en rentrant. C'étoit pour le Roi un morceau de pain, un grand biſcuit, de l'eau & du vin; & pour la Reine, de la pâtiſſerie & des fruits de la ſaiſon, quelquefois du fromage. Le Prince & la Princeſſe des Aſturies & les enfans, accompagnés comme à la toilette, les attendoient dans l'appartement intérieur. Cette Compagnie ſe retiroit en moins d'un quart-d'heure. Grimaldo montoit, travailloit ordinairement longtems; c'étoit le tems du vrai travail.

Quand la Reine avoit à ſe confeſſer, c'étoit là l'heure. A l'exception de ce qui regardoit la confeſſion, elle & ſon Confeſſeur n'avoient point le tems de ſe parler. Le cabinet où elle étoit avec lui, étoit contigu à la pièce où étoit le Roi, qui, quand

il trouvoit la confeſſion trop longue, venoit ouvrir la porte, & l'appelloit. Grimaldo ſorti, ils ſe mettoient enſemble en prières, ou quelquefois en lecture ſpirituelle juſqu'au ſouper. Il étoit en tout ſervi comme le dîner. Il y avoit, à l'un & à l'autre, beaucoup plus de plats à la Françaiſe qu'à l'Eſpagnole, & même qu'à l'Italienne.

Après le ſouper, la converſation ou la prière tête à tête les conduiſoient à l'heure du coucher, où tout ſe paſſoit comme au lever, excepté qu'à la toilette de la Reine, ni le Prince, ni la Princeſſe des Aſturies, ni les Infans, ni le Cardinal Borgia n'y alloient point. Enfin leurs Majeſtés Catholiques n'avoient jamais, par-tout, que la même garderobe.

Ces journées ſi uniformes étoient les mêmes dans tous les lieux, & le même tête-à-tête par-tout. Les journées des voyages étoient ſi petites, que le tems qui ſe donnoit à la chaſſe de tous les jours, ſuffiſoit pour aller d'un lieu dans un autre; & tout le reſte ſe paſſoit dans les maiſons où leurs Majeſtés Catholiques logeoient ſur la route, comme ſi elles avoient été dans leur palais.

Je ne parlerai pas ici du voyage de Lerma, comme de ceux qui ſe ſont faits de-

puis mon retour ; à l'égard de ceux de l'Eſcurial, de Balſaim, d'Aranjuez, tous à peu près de la même longueur, mais trop courts pour coucher en chemin. Tout s'avançoit peu à peu dans la matinée, l'un ſur l'autre, d'une heure. Le départ étoit au ſortir de la table, & l'arrivée quelque tems avant l'heure du ſouper. En carroſſe, ſoit pour la chaſſe, ſoit en voyage, toujours leurs Majeſtés tête à tête, dans un grand carroſſe de la Reine à ſept glaces, & la houſſe de velours rouge cloucé. Comme ici, pour ne rien omettre, il faut ajouter que la Reine avoit à elle toutes les premières & dernières audiences des Ambaſſadeurs en cérémonie, & les couvertures des Grands ; mais comme ces Ambaſſadeurs & ces Grands alloient toujours de chez le Roi immédiatement chez elle, elle s'y préparoit, en les attendant au milieu de ſes Dames, & de celles qui n'avoient que ces occaſions de venir au Palais, & de lui faire leur cour ; car pour les bals publics & les comédies, il n'y en avoit au Palais, que dans des occaſions extraordinaires & fort rares. A l'égard des audiences particulières des Miniſtres Etrangers, ou des Seigneurs, elles ne ſe donnoient jamais qu'en préſence de la Reine ; ſoit qu'elle y

demeurât à côté du Roi, ſoit qu'elle ſe retirât un peu à l'écart, dans la même pièce; auſſi n'arrivoit-il guère que ceux, qui avoient des audiences, laiſſaſſent écarter la Reine.

On connoiſſoit quel étoit ſon pouvoir ſur le Roi, & ſon influence dans toutes les affaires & les graces; & ils étoient bien certains que ſi la Reine s'étoit écartée, lorſqu'ils parloient au Roi, ils étoient cependant bien examinés par la Reine, & qu'ils n'étoient pas plutôt éloignés, qu'elle apprenoit du Roi tout ce qu'ils lui avoient dit, ce qu'il leur avoit répondu, qui n'étoit jamais rien de précis ſur quoi que ce fût, parce qu'il vouloit toujours avoir le tems de conſulter la Reine & Grimaldo.

Si ce détail des journées paroît long & minutieux, c'eſt qu'il eſt incroyable à qui ne l'a vu dans ſon union & ſon uniſſon, & partout le même; c'eſt qu'un tête-à-tête jour & nuit ſi continuel, ſi momentanément & ſi rarement interrompu, ſemble avec raiſon inſoutenable. C'eſt l'influence entière que ce tête-à-tête immuable portoit ſur toutes les affaires de l'Etat, & ſur celles des particuliers; c'eſt la démonſtration néceſſaire de ne pouvoir jamais, quel que l'on fût, parler au

Roi ſans la Reine, ni pareillement à la Reine ſans le Roi, dont tous deux avoient réciproquement une jalouſie extrême, l'un à l'égard de l'autre; c'eſt enfin ce qui rendoit *l'Aſſa feta* ſi néceſſaire, pour faire paſſer à la Reine ſeule ce qu'on vouloit, dans le moment de ſa chauſſure & dans le tems des audiences du Conſeil de Caſtille, qui n'étoient jamais que dans Madrid, & qui étoient les ſeules où la Reine pouvoit parler à quelqu'un du dehors, qui, en prenant ſes meſures, pouvoit être ſûrement introduit par l'*Aſſa feta*, au lieu où la Reine pouvoit venir. C'eſt à quoi elle-même ne ſe jouoit guère, dans la frayeur de la découverte, & des ſuites; mais au moins pouvoit-elle, dans ces courts, rares & précieux momens, recevoir & lire des lettres & des mémoires, & en écrire elle-même; mais on peut juger avec quelle précipitation, & avec quel ſoin de ne garder aucun papier.

Philippe V n'étoit pas né avec des lumières ſupérieures, ni avec rien de ce qu'on appelle imagination. Il étoit froid, ſilencieux, triſte, ſobre; n'étoit touché d'aucun plaiſir, que de la chaſſe; craignant le monde, ſe craignant lui-même, ſe produiſant peu; ſolitaire & enfermé, par goût & par habitude, rarement touché d'autrui; du bon ſens, néanmoins

néanmoins adroit, & comprenant assez bien les choses; opiniâtre quand il s'y mettoit, & souvent alors, sans pouvoir être ramené; & cependant parfaitement facile à être entraîné & gouverné; il sentoit peu.

Dans les campagnes, il se laissoit mettre où on le placoit, sans un feu vif, & sans être ébranlé le moins du monde, & s'y amusant à examiner si quelqu'un avoit peur, s'il étoit à couvert & en éloignement du danger, tout de même, sans penser que sa gloire en pouvoit souffrir. En général, il aimoit à faire la guerre, avec la même indifférence d'y aller, ou non; & présent, ou absent, il laissoit tout faire aux Généraux, sans y rien mettre du sien; il étoit extrêmement glorieux, ne pouvoit souffrir de résistance dans aucune de ses entreprises; & ce qui me fit juger qu'il aimoit les louanges, c'est que la Reine le louoit sans cesse, & jusqu'à sa figure; tellement qu'il demanda un jour, à la fin d'une Audience, qui s'étoit tournée en conversation, si je ne le trouvois fort beau, & plus beau que tout ce que je connoissois. Sa piété n'étoit que coutume; scrupules, frayeurs, petites observances, sans avoir approfondi sa Religion; croyant le Pape une divinité, quand il ne le choquoit

pas; enfin la douce écorce des Jéſuites; pour leſquels il étoit paſſionné.

Quoique ſa ſanté fût très-bonne, il ſe tâtoit toujours; il craignoit toujours pour elle: un Médecin, tel que celui que Louis XI enrichit tant à la fin de ſes jours, ſeroit devenu, auprès de lui, un riche & puiſſant perſonnage; heureuſement le ſien étoit ſolidement homme de bien & d'honneur; & celui qui lui ſuccéda depuis, étoit tout à la Reine, & tenu de court par elle. Philippe avoit moins de peine à bien parler, que de pareſſe & de défiance de lui-même; c'eſt ce qui le rendoit ſi ſouvent retenu, & ſi rare à entrer dans les converſations, qu'il laiſſoit tenir à la Reine avec ceux qui les ſuivoient, au mail, ou dans les audiences particulières; & il la laiſſoit parler aux uns & aux autres, en paſſant, ſans preſque jamais leur rien dire. D'ailleurs, c'étoit l'homme du monde qui remarquoit le mieux les défauts & les ridicules, & qui en faiſoit un conte, le mieux dit, ou le plus plaiſant; il ſavoit s'énoncer parfaitement, mais il n'en vouloit preſque jamais prendre la peine.

A la fin, j'avois voulu un peu l'apprivoiſer; & dans mes diſcours, qui tournoient preſque toujours en converſations, je l'ai

pluſieurs fois oui parler & raiſonner juſte ; mais où il y avoit du monde, ordinairement il ne diſoit qu'un mot, qui étoit une queſtion courte, ou quelque choſe de ſemblable, & n'entroit jamais dans aucune converſation. Il étoit bon, facile à ſervir, familier avec l'intérieur ; quelquefois même, au-dehors, avec quelques Seigneurs. L'amour de la France lui ſortoit de par-tout. Il conſervoit une grande reconnoiſſance & vénération pour le feu Roi, & de la tendreſſe pour feu Monſeigneur, & ſur-tout, pour Monſieur le Dauphin, ſon frère, de la perte duquel il ne pouvoit ſe conſoler. Je ne lui ai rien remarqué ſur aucun autre de la Famille Royale, que pour le Roi ; & il ne s'eſt jamais informé à moi de qui que ce ſoit de la Cour, que de la Ducheſſe de Beauvilliers, & avec amitié.

On a peine à comprendre ſes ſcrupules ſur ſa Couronne, & les concilier avec un eſprit de retour, en cas de malheur, à la Couronne de ſes Pères, à laquelle il avoit ſi ſolemnellement renoncé, & plus d'une fois ; c'eſt qu'il ne pouvoit s'ôter de la tête la force des renonciations de la Reine, en épouſant le feu Roi ; & de toutes ces précautions poſſibles, dont on les avoit affer-

mies; & en même tems, il ne pouvoit comprendre que Charles II eût été en droit & en pouvoir de diſpoſer, par ſon teſtament, d'une Monarchie dont il n'étoit qu'uſufruitier, & non pas propriétaire, comme l'eſt un particulier de ſes acquêts, dont il eſt libre de diſpoſer. Voilà pourquoi le Père d'Aubenton avoit eu ſans ceſſe à le combattre. Il ſe croyoit uſurpateur; dans ce ſentiment, il nourriſſoit cet eſprit de retour en France, & paroiſſoit en préférer la Couronne & le ſéjour, & peut-être encore plus, pour finir ſes ſcrupules, en abandonnant l'Eſpagne. On ne peut cacher que tout cela ne fût mal arrangé dans ſa tête; mais le fait eſt que cela l'étoit ainſi; & que l'impoſſibilité ſeule s'eſt oppoſée à un abandon, auquel il ſe croyoit obligé, & qui eut une part très-principale à l'abdication qu'il fit, & qu'il méditoit avant que j'allaſſe en Eſpagne; quoique en cédant ſa Couronne à ſon fils, ce fût la même choſe; mais ne pouvant là-deſſus ſatisfaire ſes ſcrupules, il ſe contentoit au moins, en faiſant de ſoi ce qu'il pouvoit, en abdiquant.

Ce fut encore ce qui lui fit tant de peine à la reprendre, à la mort de ſon fils, malgré l'ennui qu'il avoit eſſuyé, & le dépit

fréquent de n'être pas assez consulté, ni ses avis suivis par son fils & ses Ministres. On peut bien croire que ce Prince ne m'a jamais parlé de cette délicate matière; mais je n'en ai pas moins été informé d'ailleurs. Cependant, entre Grimaldo & moi, il ne s'est jamais dit une seule parole, qui pût y avoir le moindre rapport.

La Reine n'avoit pas moins le désir d'abandonner l'Espagne, qu'elle haïssoit, & de venir régner en France, si le malheur lui étoit arrivé, où elle espéroit mener une vie moins enfermée, & bien plus agréable. Cela s'est bien vu d'elle, & sur-tout de son Albéroni.

Parmi tout ce que je viens de dire, il ne laisse pas d'être très-vrai que Philippe V étoit peu peiné des guerres qu'il faisoit; qu'il aimoit les entreprises, & que sa passion étoit d'être respecté & redouté, & de figurer grandement en Europe.

La Reine avoit été élevée fort durement, dans un coin du Palais de Parme, par la Duchesse de Savoie, sa Mère, qui ne lui avoit pas laissé voir le jour, & qui, depuis la conclusion de son prodigieux mariage, ne l'avoit laissée voir que le moins qu'elle avoit pu, & jamais que sous ses yeux. Cette

extrême ſévérité n'avoit pas réuſſi auprès de la Reine, dont le mariage ne réconcilia pas ſon cœur avec une mère, ſœur de l'Impératrice, veuve de l'Empereur Léopold, & Autrichienne elle-même juſques dans les moëlles. Ainſi il ne reſta entre la mère & la fille que des dehors de bienſéance, ſouvent aſſaiſonnés d'aigreur. Il n'en étoit pas de même entre la Reine & le Duc de Parme, frère & ſucceſſeur de ſon père, & ſecond mari de ſa mère. Le Prince l'avoit toujours traitée avec amitié & conſidération, & avoit tâché d'adoucir, à ſon égard, l'humeur farouche de ſa mère; auſſi la Reine aima toujours tendrement le Duc de Parme, dont elle prit ſans ceſſe les intérêts, & même les déſirs, avec la plus grande chaleur; & le crédit de ce Prince auprès d'elle, étoit le plus ſûr & le plus fort qu'on y pût employer. Elle aimoit, protégeoit & avançoit, tant qu'il lui étoit poſſible, les Parmeſans. Elle avoit un foible pour eux, bien connu d'Albéroni, qu'il redoutoit ſur toutes choſes.

Scotti, d'une des premières Maiſons de Parme; car il y a d'autres Scotti qui n'en ſont pas, & qui ſont peu de choſe, étoit venu à Madrid, chargé des affaires du Duc de Parme, lorſque Albéroni s'en défit, &

devint premier Miniſtre. Scotti étoit toujours demeuré à Madrid, ſous la protection de la Reine, qui ſe moquoit de lui la première; & qui, une fois ou deux, me laiſſa très-bien entendre le peu de cas qu'elle en faiſoit; en quoi elle étoit imitée de toute la Cour, qui néanmoins lui témoignoit des égards, à cauſe de l'affection, ſans eſtime, que la Reine avoit pour lui.

En effet, c'étoit un grand & gros homme, fort lourd, dont l'épaiſſeur ſe montroit en tout ce qu'il diſoit & faiſoit; bon & honnête homme d'ailleurs, mais parfaitement incapable. Perſonne n'en étoit ſi perſuadé que la Reine; mais il étoit Parmeſan, & d'une des premières Maiſons du Duché de Parme; cela lui ſuffit, pour faire, à la longue, & faute de concurrent du même pays, la haute fortune où il eſt enfin parvenu, par la bienveillance de la Reine, ſans que jamais elle eût fait de lui le moindre cas. Elle le fit Gouverneur du dernier des Infans; ce qui lui valut la Toiſon d'Or, enfin la Grandeſſe; & pour conſommer tout, après l'avoir enrichi, de fort pauvre qu'il étoit, l'Ordre du St. Eſprit.

Après l'explication préalable de la Reine, pour ſon oncle & pour ſa patrie, & ſa

façon d'être avec la Ducheſſe ſa mère, il faut venir à quelque choſe de plus particulier. Cette Princeſſe étoit née avec beaucoup d'eſprit, & avec toutes les graces naturelles, le ſens, la réflexion, la conduite; elle ſavoit ſe ſervir de ſon eſprit, l'employer à propos, & tirer de ſes graces tout le parti poſſible. Qui l'a connue, eſt toujours dans le dernier étonnement, comment l'eſprit & le ſens ont pu ſuppléer, autant qu'ils ont fait en elle, à la connoiſſance du monde, des affaires & des perſonnes, dans ſon réduit de Parme; & le perpétuel tête-à-tête d'Eſpagne, qui l'a toujours empêchée de pouvoir s'inſtruire véritablement; auſſi ne peut-on diſconvenir de la perſpicacité qui étoit en elle, qui lui faiſoit ſaiſir du vrai côté, tout ce qu'elle pouvoit appercevoir en gens & en choſes; & ce don ſingulier auroit eu en elle toute ſa perfection, ſi l'humeur ne s'en fût jamais mêlé, mais elle en avoit; & il faut avouer, qu'à la vie qu'elle menoit, on en eût eu à moins.

Elle ſentoit ſes talens & ſes forces, mais ſans cette fatuité d'étalage & d'orgueil, qui les affoiblit, & les rend ridicules. Son courant étoit ſimple, uni même, avec une gaieté naturelle, qui étinceloit à travers la gêne éternelle

éternelle de ſa vie ; & quoiqu'avec l'humeur, & quelquefois l'aigreur que cette contrainte ſans relâche lui donnoit, c'étoit une femme qui ne prétendoit à rien de plus, dans le courant ordinaire, & qui étoit véritablement charmante. Arrivée en Eſpagne, ſûre d'en chaſſer la Princeſſe des Urſins, & avec le projet de la remplacer dans le gouvernement, elle le ſaiſit d'abord, & s'en empara ſi bien, ainſi que de l'eſprit du Roi, qu'elle diſpoſa bientôt de l'un & de l'autre. Sur les affaires, rien ne pouvoit lui être caché.

Le Roi ne travailloit jamais qu'en ſa préſence; tout ce qu'il voyoit ſeul, elle le liſoit, & en raiſonnoit avec lui ; elle étoit toujours préſente à toutes les audiences particulières qu'il donnoit, ſoit à ſes ſujets, ſoit à des Miniſtres étrangers, en ſorte que rien ne pouvoit lui échapper du côté des affaires & des graces : à l'égard du Roi, ce tête-à-tête éternel qu'elle avoit avec lui, lui donnoit tout lieu de le connoître, &, pour ainſi dire, de le ſavoir par cœur. Elle voyoit donc à merveille le tems des inſinuations préparatoires, leurs ſuccès, les réſiſtances, lorſqu'il s'en trouvoit; leurs cauſes, & la façon de les exténuer ; les momens de

ployer, pour revenir après; ceux de tenir ferme, & d'emporter de force. Tous ces manèges qui étoient néceſſaires, quelque crédit qu'elle eût; &, ſi on l'oſe dire, le tempérament du Roi étoit la pièce la plus forte; & elle y avoit quelquefois recours.

Alors les refus momentanés excitoient des tempêtes; & la Reine en ſortoit toujours à ſon avantage. Il arriva une querelle de cette ſorte, pendant que j'étois à Madrid, qui fut pouſſée fort loin.

J'en fus inſtruit par deux hommes, qui le tenoient eux-mêmes de l'Aſſa-Feta, & dans un détail que je n'ai pas oublié. Ils voulurent me perſuader de m'en mêler, & que l'Aſſa-Feta les avoit chargés de m'en preſſer. Je me mis à rire, & je les aſſurai que je me garderois bien de ſuivre ce conſeil, & même de laiſſer appercevoir que j'euſſe la moindre connoiſſance de ce qu'ils venoient de me raconter.

Ainſi la vie de la Reine étoit également agitée au-delà de ce qu'on peut imaginer; & quelque grand que fût ſon pouvoir, elle le devoit à tant d'art, de ſoupleſſe, de manège, de patience, que ce n'eſt point trop dire, que, quelqu'étendu qu'il fût, elle le payoit beaucoup trop chèrement. Mais elle

étoit ſi vive, ſi active, ſi décidée, ſi véhémente dans ſes volontés; & ſes intérêts lui étoient ſi chers, & lui paroiſſoient ſi grands, que rien ne lui coûtoit pour arriver où elle tendoit. Son premier objet fut de ſe mettre à couvert, par tous les moyens poſſibles, du dénuement & de la triſteſſe de la vie d'une Reine d'Eſpagne veuve, & de ce qui pourroit lui arriver de la part du fils & ſucceſſeur du Roi, qui n'étoit pas le ſien.

D'autres objets ne tardèrent pas à ſe joindre à celui-là, & à le rendre moins difficile. Elle eut pluſieurs Princes; & dès-lors elle tourna toutes ſes penſées à en faire un Souverain indépendant, durant la vie du Roi, chez qui, après la mort de ſon époux, elle put ſe retirer, & commander. Pour arriver à ce but, que jour & nuit elle méditoit, il falloit tourner les affaires de manière à le faciliter, ſe faire des créatures, & leur procurer des places, dont les fonctions & l'autorité la puſſent aider. Ce fut auſſi à quoi elle ſe tourna toute entière; & ce fut par ces ouvertures, vraies ou fauſſes, que l'adroit Albéroni ſut lui préſenter, qu'il ſe rendit tout-à-fait maître de ſon eſprit, & que ſes ſucceſſeurs, Riperda & Lacino, imitèrent depuis avec ſuccès pour eux-mê-

mes. Dans l'entre-deux d'Albéroni & de Riperda, que j'étois à Madrid, & que Grimaldo étoit le ſeul qui travailloit avec le Roi, elle n'avoit pas des ſecours, parce que les impreſſions qu'Albéroni lui avoit données de Grimaldo, ſubſiſtoient dans ſon eſprit, de façon qu'elle ne pouvoit lui confier ſon ſecret, & ſe ſervir de lui : le ſecret toutefois étoit pénétré.

Albéroni en furie de ſa chûte, ne le lui avoit pas gardé; mais elle ſe flattoit qu'un premier Miniſtre chaſſé, & avec la réputation que celui-là s'étoit ſi juſtement acquiſe par-tout, au dedans & au dehors, n'en ſeroit pas cru à ſes diſcours pleins de colère & de fiel; mais elle étoit étrangement embarraſſée; abandonnée ainſi à elle-même & à ſa ſeule conduite, elle s'attachoit plus fortement à la cabale Italienne, & par-là même donnoit aux Italiens plus de force, de vigueur & de crédit. Elle ſe piquoit d'avoir beaucoup d'égards pour le Prince & la Princeſſe des Aſturies, & de marquer des ſoins, & de l'amitié aux enfans de la feue Reine; ce qui changea bien, depuis mon retour ici.

Enfin, ſes deſſeins de ſouveraineté pour ſes enfans, qui, du tems même d'Albéroni, étoient publics, par tout ce qui s'étoit pro-

poſé, & même traité là-deſſus, malgré tout ce ſecret, que la Reine vouloit encore prétendre, ont été le point conſtant ſur lequel ont roulé depuis toutes les affaires avec l'Eſpagne, ou qui y ont eu rapport; mais ce qui les gâta ſans ceſſe à tous égards, ce fut la contrainte continuelle des Miniſtres étrangers & de ceux du Roi d'Eſpagne, dont les premiers ne pouvoient lui parler, ni les autres travailler avec lui, qu'en préſence de la Reine; quoiqu'en uſage de tout voir & de tout entendre, elle ne pouvoit en avoir aſſez appris par-là, pour diſcerner, avec juſteſſe, ce qui l'éloignoit, ou l'approchoit de ſon but, ou ce qui y étoit étranger & indifférent; de ſorte que ſes mépriſes traverſoient les propoſitions, les plans, les avis les plus raiſonnables, & en ſoutenoient de tout contraires, avec une âcreté qui impoſoit abſolument aux Miniſtres Eſpagnols, & qui faiſoit perdre terre aux Miniſtres étrangers, parce qu'ils ſentoient bien que rien ne pouvoit réuſſir malgré elle. Rien auſſi n'a été plus funeſte à l'Eſpagne que cette pourſuite d'établiſſemens ſouverains pour ces fils de la Reine, & que cette impoſſibilité de traiter de rien qu'avec le Roi & la Reine enſemble.

Elle avoit une telle peur de tout ce qui pouvoit creuſer ſes projets, & avoit une teinture ſi ſuperficielle des affaires, que tout ce qui ſe propoſoit lui étoit ſuſpect, dès qu'il n'entroit pas dans ſon ſens; dès-lors elle le barroit; & ſi quelquefois on la faiſoit revenir, ce ne pouvoit être qu'avec des circuits, des ménagemens, des longueurs qui gâtoient & perdoient bien ſouvent les affaires, en faiſant manquer de précieuſes occaſions. Si on eût pu l'entretenir ſeule avec un peu de loiſir, elle avoit de l'eſprit & du ſens de reſte pour bien entendre & diſcuter avec jugement; & on auroit été en état de la combattre avec ſuccès; ce qui étoit impoſſible, en la préſence du Roi, parce qu'elle avoit tant de peur qu'il ne prît les impreſſions qu'on lui préſentoit, & qui lui entroient à elle dans la tête, comme s'éloignant de ſon but, qu'elle ne laiſſoit lieu à aucune explication, & barroit tout, même juſqu'aux choſes qui facilitoient ſes vues, parce qu'elle n'en comprenoit pas d'abord les ſuites & les conſéquences; tellement que les Miniſtres Eſpagnols demeuroient tous courts, dans la crainte de s'attirer la diſgrace, & de perdre leurs places; & les Miniſtres étrangers ſe dépitoient auſſi,

dans la certitude de l'inutilité de pouſſer plus avant; c'eſt ce qui a fait un tort extrême & continuel aux affaires d'Eſpagne.

A l'égard des choſes intérieures d'Eſpagne, & des graces, elle n'étoit pas toujours maîtreſſe de les faire tomber comme elle vouloit; ſur-tout les graces, quoiqu'elle en emportât la plus grande partie; mais pour l'excluſion, elle ne la manquoit guère, quand elle la vouloit donner; & à force d'excluſions, elle arrivoit quelquefois à faire tomber les graces ſur qui elle ne l'avoit pas pu d'abord.

Rien n'égaloit ſa fineſſe, & le tour qu'elle ſavoit donner aux choſes, & les adreſſes avec leſquelles elle ſavoit prendre le Roi, & peu-à-peu l'affecter de ſes goûts à elle & de ſes averſions. Rarement alloit-elle de front; mais par des préparations éloignées, des contours & retours qu'elle pouſſoit ou retenoit, à la bouſſole de l'air; des réponſes, de l'humeur du Roi, qu'elle avoit eu tout le tems de pouvoir connoître, à ne s'y pas tromper.

Ses louanges, ſes flatteries, ſes complaiſances étoient continuelles; jamais l'ennui, jamais la peſanteur du fardeau ne ſe laiſſoit appercevoir, dans ce qui étoit étranger à

ſes projets; le Roi avoit toujours raiſon, quoi qu'il pût dire, ou vouloir; elle alloit toujours au-devant de ce qui pouvoit lui plaire, avec un air ſi naturel, qu'il ſembloit que ce fût ſon goût à elle-même: la chaîne toutefois étoit ſi fortement tendue, qu'elle ne quittoit jamais le côté gauche du Roi. Je l'ai vue pluſieurs fois, au Mail, emportée des inſtans par un récit, ou par la converſation, marcher un peu plus lentement que le Roi, & ſe trouver à quatre ou cinq pas en arrière; le Roi ſe retourner; & à l'inſtant même regagner ſon côté en deux ſauts, & continuer ſa converſation, ou le récit commencé avec le peu de Seigneurs qui la ſuivoient.

Etat de la Cour de France, en 1709.

TROIS partis partageoient la Cour, & en embraſſoient les principaux perſonnages, dont fort peu paroiſſoient à découvert, & dont quelques-uns avoient encore leurs recoins & leurs réſerves particulières. Le très-petit nombre n'avoit en vue que le bien de l'Etat, dont la ſituation chancelante étoit donnée par-tout comme leur ſeul objet,

tandis que la plupart n'en avoit point d'autre que ſoi-même; chacun ſuivant ce qu'il ſe propoſoit de vague, comme de conſidération, d'autorité, &, dans l'éloignement, de puiſſance; d'autres, des places & des fortunes à combler; d'autres, plus cachés, ou moins conſidérables, tenoient à quelqu'une des trois, & formoient un ſous-ordre, qui donnoit quelquefois le branle aux affaires, & qui entretenoit cependant la guerre civile des langues. Sous les aîles de Madame de Maintenon ſe réuniſſoit la première, dont les principaux, par la chûte de Chamillart & par celle de Vendôme, qu'ils avoient auſſi pouſſé tant qu'ils avoient pu, étoient ménagés; & ménageoient réciproquement Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & étoient bien avec Monſeigneur. Ils jouiſſoient auſſi de l'opinion publique, & du luſtre que Boufflers leur communiquoit. A lui ſe rallioient les autres, plus, pour s'en parer, que pour s'en ſervir; Harcourt même, du bord du Rhin, en étoit le Pilote; Voiſin & ſa femme, qui réciproquement s'appuyoient d'eux.

Une ſeconde Ligue étoit formée par le Chancelier, dégoûté à l'excès, par l'averſion que Madame de Maintenon avoit priſe

pour lui, conſéquemment, par l'éloignement du Roi; Pontchartrain de loin, à l'appui de la boule; le premier Ecuyer vieilli dans les intrigues qui avoient formé l'union d'Harcourt avec le Chancelier, & qui les réuniſſoit ſous ſon couſin d'Huxelles, Philoſophe apparemment cinique, épicurien, dont Monſeigneur avoit pris la plus grande opinion, par Mademoiſelle Choin, que Béringhem, ſa femme & Bignon en avoient coëffée; le Maréchal de Villeroy, qui, du fond de ſa diſgrace, n'avoit jamais perdu les étriers chez Madame de Maintenon, & que les autres ménageoient par-là, & par cet ancien goût du Roi, qui, par elle pouvoit renaître. Le Duc de Villeroy, remué par lui, mais avec d'autres allures, & la Roche-Guyon, tendoient des paneaux; & par Bloin, & par d'autres ſouterrains, ſavoient tout, & avoient toute créance de jeuneſſe auprès de Monſeigneur; & qui, quoique de loin, ne laiſſoient pas d'avoir influé à la perte de Vendôme & de Chamillart, ayant en tiers la Ducheſſe de Villeroy, dont le peu de lumières étoit compenſé par du ſens, beaucoup de prudence, & un ſecret impénétrable, & la confiance de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, en

beaucoup de choſes, où elle ſavoit la tenir de court, & haut la main.

D'autre part, ſous l'eſpérance que nourriſſoient la naiſſance, la vertu & les talens de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, tous de ce côté par affection décidée, étoit le Duc de Beauvilliers, le plus apparent de tous; le Duc de Chevreuſe en étoit l'ame, & le combinateur; l'Archevêque de Cambrai, du fond de ſa diſgrace & de ſon exil, le Pilote. En ſous-ordre, Torcy & Deſmarets, le Père le Tellier, les Jéſuites, & St. Sulpice. Le Duc de Beauvilliers & le Duc de Chevreuſe, plus amis entr'eux au beſoin, toujours plus concertés, en occaſion continuelle de ſe voir, ſans avoir l'air de ſe chercher, affranchis des égards, par leurs places, & voyant tout immédiatement; en état d'amuſer les autres par des fantômes; & d'un coup de main, de rendre ces fantômes des réalités les mieux amenées; de voir & de ſaiſir les choſes dans leur ſource, & d'en rompre la meſure à leur gré; tant étoit-il vrai, de tout ce Règne, que le Miniſtère mettoit tant de ſecret dans les affaires, que quelque confiance que Madame de Maintenon y eût obtenue, elle n'oſoit queſtionner, ni paroître rien ſavoir, les choſes

ne parvenant au Roi qu'à bâtons rompus; ce qui la mettoit dans le beſoin d'avoir un Miniſtre tout à elle.

Ceux-ci n'admirent perſonne avec eux, ſans une grande néceſſité; ils n'avoient qu'à parer; & comme ils étoient en place, ils n'avoient qu'à ſe défendre, & rien à conquérir; mais les rieurs n'étoient pas pour eux; leur dévotion les tenoit en braſſières, étoit tournée aiſément en ridicule; le bel air, la mode, un peu d'envie, étoient de l'autre côté avec Mademoiſelle Choin & Madame de Maintenon. Ces deux partis marchoient réciproquement en reſpect; celui-ci marchoit en ſilence; l'autre, au contraire, avec bruit, & ſaiſiſſoit tous les moyens de nuire à l'autre; tout le bel air de la Cour & des Armées étoit de ſon côté, que le dégoût & l'impatience du Gouvernement groſſiſſoient encore; & quantité de gens ſages, entraînés par la probité de Boufflers, & les talens d'Harcourt. Dantin, Madame la Ducheſſe, Mademoiſelle de Liſlebonne & ſa ſœur, leur oncle, inſéparable d'elles, & l'intrinsèque Cour de Meudon, formoient le troiſième parti; aucun des deux autres ne vouloit d'eux; l'un & l'autre les craignoient, & s'en défioient; mais tous le mé-

nageoient, à cauſe de Monſeigneur & de Madame la Ducheſſe de Bourgogne elle-même.

Pour être mieux entendu, donnons un nom aux choſes, & nommons ces trois partis. Celui des Seigneurs, qui eſt le nom qui lui fut donné alors; celui des Miniſtres, & celui de Meudon.

Monſieur du Maine, régnant dans le cœur du Roi & de Madame de Maintenon, ménageoit tout, n'étoit à aucun qu'à ſoi-même, ſe moquoit du reſte; tous auſſi le connoiſſoient, & le craignoient. Voiſin, tout à Madame de Maintenon, lui valoit mieux que Chamillart, qui s'étoit livré à lui; & Vendôme ayant péri dans ſon entrepriſe des Titans; l'entrepriſe échouée, Monſieur du Maine ſe trouvoit débarraſſé d'un ambitieux, qui n'avoit point voulu être inférieur à ſes enfans, & dont la parité réelle étoit un titre embarraſſant. M. le Duc laiſſoit faire, plongé qu'il étoit dans ſon humeur, qui éloignoit tout le monde de lui, comme d'un homme prêt à ſauter dans les affaires de la mort de M. le Prince, dans ſes plaiſirs, & dans ſa ſanté, qui commençoit à devenir mauvaiſe. Le Comte de Toulouſe, & le Duc de Berry, ne prenoient part à rien.

M. le Duc d'Orléans n'étoit pas en volonté, ni en état d'entrer en quoi que ce ſoit; & Monſeigneur le Duc de Bourgogne, enfoncé dans la prière, & dans le travail de ſon cabinet, ignoroit ce qui ſe paſſoit ſur la terre; ſuivant les impreſſions douces & meſurées des Ducs de Beauvilliers & de Chevreuſe, il n'avoit figuré en rien dans les diſgraces de Vendôme & de Chamillart, & s'étoit contenté de les offrir à Dieu, tout comme il avoit fait des tribulations qu'ils lui avoient cauſées. A l'égard de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, elle procura l'une, & n'épargna pas l'autre; cela, joint à ce qu'elle étoit à Madame de Maintenon, & Madame de Maintenon à elle, la jettoit naturellement du côté de la cabale des Seigneurs, avec le goût qu'Harcourt lui avoit donné pour lui, & l'eſtime qu'elle ne pouvoit refuſer à Boufflers, & ſon amitié pour la Ducheſſe de Villeroy. Mais éloignée à l'excès, des Ducs de Beauvilliers & de Chevreuſe, qu'elle craignoit en cent façons auprès de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, elle s'en étoit fort rapprochée, à l'occaſion des affaires de Flandre; & comme elles avoient duré long-tems, ſes prétentions s'étoient amorties, par le commerce qu'elle

avoit eu avec eux, par elle-même, & par Madame de Lévi, fort bien avec elle, & une de ſes Dames du Palais, qui avoit tout l'eſprit poſſible, & qui avoit ſaiſi ces inſtans favorables à ſon père & à ſon oncle, de manière qu'elle ne leur étoit pas oppoſée, & qu'elle nageoit entre les deux cabales.

Pour celle de Meudon, la même de Vendôme, elle ne gardoit que les meſures dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer ſagement, à cauſe de Monſeigneur & de Madame la Ducheſſe, avec laquelle elle étoit perſonnellement mal. Le ſeul d'Antin en fut excepté, par l'uſage qu'elle en avoit tiré en Flandre, & qu'elle ſe promettoit d'en tirer, au beſoin, par ſes privances avec le Roi. Tallart piqué de n'être de rien, parce qu'on ne ſe fioit à lui d'aucun côté, ne tenoit qu'à Torcy, qu'il avoit toujours ménagé, & au Maréchal de Villeroy. Les Miniſtres avoient moins d'éloignement pour lui, que les deux autres partis; mais cela n'alloit pas juſqu'à l'admettre. Jaloux de ceux qui lui étoient préférés, dans le commandement des Armées, il envioit le brillant du Maréchal de Boufflers; ſouple toutefois avec eux, mais hors de toute portée. Villars ne doutoit ni de ſoi, ni du Roi, ni de Madame de Main-

tenon ; le bonheur infatigable pour lui, lui en répondoit ; il étoit content. Incapable de ſuites, ni de vues, hors celles qui lui étoient purement perſonnelles ; il n'étoit de rien ; il ne ſe ſoucioit pas d'en être ; & aucun des partis ne le déſiroit. Berwick ménageoit les deux partis, & en étoit ménagé ; les affaires d'Angleterre l'avoient lié avec Torcy ; la piété, & les dernières campagnes de Flandre, avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers ; il étoit fort bien avec d'Antin ; & c'étoit le ſeul de la cabale de Meudon, avec qui il fut de la ſorte : le Maréchal étoit ſon ami & ſon protecteur ; & il étoit ami d'Harcourt, qu'il avoit toujours cultivé.

Noailles reçu par-tout, mais admis en rien encore, étoit un jeune homme dont le grand vol tenoit en attention. Les partis, au reſte, avoient leurs ſous-diviſions. Dans celui des Seigneurs, Harcourt avoit ſes réſerves avec tous les autres, quoique cheminant par eux & avec eux, & ne faiſant comparaiſon avec aucun, pour me ſervir de ce terme vulgaire, excepté le Chancelier ; mais qui n'étoit bon que pour le conſeil, dans la ſituation où il ſe trouvoit avec le Roi & Madame de Maintenon, qui l'excluoient de pouvoir être auteur en rien ; ſinon quelque-

fois

fois au Conſeil, où il étoit ſans milieu, nul, ou emportant la pièce avec feu, adreſſe & ſubtilité, qui étoit ſon talent naturel; ce qu'il ne faiſoit qu'aux grandes occaſions, pour tomber ſur le Duc de Beauvilliers, ſans l'attaquer ouvertement, mais pour embarraſſer un avis, & lui donner un air ridicule. Le Maréchal de Villeroy, le moins ardent de tous, étoit, de longue main, ami particulier de Deſmarets, par ſes anciennes liaiſons avec Bécham, ſon beau-père, fort attaché & protégé du Chevalier de Lorraine & d'Effiat.

Malgré ſa diſgrace, il avoit conſervé l'amitié, & ſouvent la confiance de Madame de Maintenon, une relation aſſez fréquente avec elle, la privance de longues converſations, toutes les fois qu'il alloit à Verſailles; ce qui n'étoit pas fréquent; beaucoup plus ſouvent, des lettres de l'un à l'autre, & des mémoires ſur les affaires de Flandre, qu'elle lui demandoit, & qui étoient toujours bien reçus: leurs paquets paſſoient ordinairement par Deſmarets, rarement par la Ducheſſe de Villeroy. Il étoit aſſez bien avec Torcy; en quelques meſures avec Beauvilliers, qui tous deux ne faiſoient nul compte.

D'Antin & Mde. la Ducheſſe, entière-

ment unis de vues, de beſoins réciproques, ſe défioient fort des deux Lorrains; avec des confidences néanmoins & l'extérieur le plus intime, que le deſſein commun ſoutenoit pendant la vie du Roi, en attendant qu'ils priſſent leur revanche, par la poſſeſſion unique de Monſeigneur, devenu Roi. Ce parti frayoit avec celui des Seigneurs; mais il étoit découvert, & intérieurement haï, craint, comme ayant été celui de Vendôme; pour celui des Miniſtres, rien de plus oppoſé, quoique Torcy & Mde. la Ducheſſe, & par conſéquent d'Antin, euſſent des ménagemens réciproques, pour la ſœur de Torcy, amie intime de tous les tems, de Mde. la Ducheſſe, qui, avec ſa laideur, étoit charmante, dans le commerce, avec de l'eſprit comme dix démons.

Portrait de la Cour de France, en 1711.

JAMAIS changement ne fut ni plus grand, ni plus marqué, que celui que fit la mort du Grand Dauphin, éloigné encore du Trône par la ferme ſanté du Roi; ſans aucun crédit, donnant aſſez peu d'eſpérance; il étoit devenu le centre de tous les vœux,

& de la crainte de tous les perſonnages, par le loiſir que le parti avoit eu de ſe former, de s'affermir, de s'emparer totalement de lui, ſans que le caractère du Roi, devant qui tout trembloit, s'en mît en peine; parce que ſon ſouci ne daignoit pas s'étendre par-delà ſa vie, pendant laquelle il ne craignoit rien, avec raiſon.

On a déjà vu les impreſſions ſi différentes que fit ce parti dans l'Etat, & dans le cœur du jeune Dauphin & de ſon épouſe, dans le cœur de Mgr. le Duc de Berry, dans la ſituation de M. & de Mde. la Ducheſſe d'Orléans, & dans l'ame de Mde. de Maintenon, délivrée, pour le moment, de toute meſure, & de toute épine pour l'avenir. M. du Maine partagea dans ſon cœur ces mêmes affections avec ſon ancienne Gouvernante, devenue ſa plus tendre protectrice; foncièrement mal, de tout tems, avec Monſeigneur, il avoit violemment tremblé de la manière dont ce Prince avoit reçu les divers degrés de ſon élévation, & en dernier lieu, de celles des enfans. Il étoit loin d'être raſſuré là-deſſus du côté du nouveau Dauphin, & de Mde. la Dauphine; mais un & un font deux : délivré de tous les Princes du Sang, en âge & en maintien,

dont il avoit ſu ſi-tôt & ſi grandement profiter ; Monſeigneur de moins, & poſſédé par Madame la Ducheſſe, lui fut un ſoulagement, dont il ne prit pas même la peine de cacher l'extrême contentement.

Il avoit de trop bons yeux, pour ne s'être pas apperçu que Madame la Dauphine n'ignoroit rien de la protection qu'il avoit prodiguée au Duc de Vendôme, ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Flandre, pour ne pas ſentir ce que les maximes du nouveau Dauphin lui faiſoient penſer ſur la grandeur qu'il s'étoit formée ; & qu'il ne captiveroit pas aiſément, par les ſoupleſſes, ceux qui pouvoient, & qui, ſelon toute apparence, pourroient le plus ſur lui. Mais la ſanté du Roi lui faiſoit ſe promettre encore un long terme, pendant lequel il pouvoit eſpérer de ces heureux haſards, qui mettent le comble à la fortune. La tournure de M. le Duc d'Orléans lui parut moins un obſtacle qu'une facilité à en tirer parti, d'une façon ou d'une autre ; Monſieur le Duc de Berry n'étoit pas pour l'inquiéter, mais il réſolut de n'oublier rien, pour ne point trouver une ennemie dans Mde. la Ducheſſe de Berry ; & il la cultiva avec adreſſe. Il commençoit à goûter un ſi doux repos, lorſque ſurpris,

peu de jours après, à Marly, d'un mal étrange, dans la nuit, ſon valet de chambre l'entendit râler, & le trouva ſans connoiſſance; il cria au ſecours; Mde. la Ducheſſe d'Orléans accourut, en larmes; Mde. la Ducheſſe & Mlles. ſes filles, par bienſéance, & beaucoup de gens, pour faire leur cour, dans l'eſpérance que le Roi ſauroit leur empreſſement. M. du Maine fut ſaigné & accablé de remèdes, parce qu'aucun ne réuſſiſſoit. Fagon, à qui deux heures à peine ſuffiſoient pour s'habiller par degrés, n'y vint qu'au bout de quatre, à cauſe des ſueurs où il étoit ſujet toutes les nuits. Il étoit le plus néceſſaire de tous en cette occaſion, parce qu'il connoiſſoit ce mal par ſa propre expérience, quoique le Duc n'en eût jamais reſſenti d'attaque ſi violente. Il gronda de la ſaignée, & de la plupart des remèdes. On tint conſeil, ſi on éveilleroit le Roi; il paſſa que non, à la pluralité des voix. Il apprit, à ſon petit lever, toutes les alarmes de la nuit, qui étoient déjà calmées; il alla voir ce cher enfant, dès qu'il fut habillé, & y fut deux fois le jour, pendant les deux ou trois premiers jours, & enſuite une fois par jour, juſqu'à ce qu'il fût tout-à-fait bien.

Madame du Maine étoit cependant à

Sceaux, au milieu des fêtes qu'elle ſe donnoit ; elle s'écria qu'elle mourroit, ſi elle voyoit M. du Maine en cet état, & ne ſortit point de ſon palais enchanté. M. du Maine, accoutumé à trouver tout bon, approuva fort cette conduite, & alla la voir à Sceaux, dès qu'il put marcher.

Madame la Princeſſe de Conti fut celle qui regretta le plus Monſeigneur, & qui y perdit le moins. Elle l'avoit poſſédé ſeule, avec empire, fort long-tems. Meſdemoiſelles de Liſlebonne, qui ne bougeoient de chez elle, l'avoient peu-à-peu partagée, mais avec de grandes meſures de déférence. Madame la Princeſſe de Conti n'étoit de rien, depuis bien des années ; malgré cela, elle fut aſſez bonne, pour être ſi touchée, qu'elle penſa ſuffoquer pendant deux ou trois nuits après la mort de Monſeigneur ; ce qui la détermina à ſe confeſſer au Curé de Marly. Elle logeoit au haut du Château. Le Roi l'alla voir. Le degré étoit incommode ; il le fit rompre pendant le voyage de Fontainebleau, & en fit conſtruire un grand & commode. Il y avoit plus de ſoixante-dix ans qu'il n'avoit eu occaſion de monter à Marly ; & il lui falloit de ces occaſions uniques, pour lui faire faire l'eſſai de ce nouveau degré.

Madame la Princeſſe de Conti guérit à nos dépens.

Nous avions le ſecond pavillon du côté de Marly, fixe; le bas pour nous, le haut, pour M. & Madame de Lauzun. Il eſt auſſi près du Château que le premier, & n'en a pas le bruit. On nous y mit, pour donner le ſecond à Madame la Princeſſe de Conti, ſeule avec ſa Dame d'Honneur. Quoique ennemie de l'air & de l'humidité, elle le préféra à ſon logement du Château, pour s'attirer plus de monde par la commodité de l'abord, & y tint depuis les grands jours, avec la vieilleſſe de la Cour, qu'elle y raſſembla; & qui, faute de mieux, & par la commodité d'un réduit toujours ouvert, s'y adonna toute.

Le Dauphin & le Roi d'Eſpagne s'étoient toujours tendrement aimés; leur ſéparation n'y avoit rien changé; la Reine d'Eſpagne, qui y pouvoit tout, étoit ſœur de ſon ennemie, & intimement unie avec elle. Le beſoin paſſé, ſon état pouvoit triſtement changer; la reſſource de Vendôme fut de ſe lier le plus étroitement qu'il put avec la Princeſſe des Urſins, & de devenir ſon courtiſan, après avoir donné la loi à nos Miniſtres & à notre Cour. On en verra bientôt les ſuites.

M. de Vaudemont ſe ſentit perdu, ou de beaucoup moins bien auprès du Roi; depuis la chûte de Chamillart, il ne lui réſtoit plus de protecteur. Torcy ne s'étoit jamais fié à lui; & Voiſin n'avoit jamais répondu que par des politeſſes crûes aux avances qu'il lui avoit faites. Il étoit ſans commerce, étroit avec les autres Miniſtres, & dans la plus légère bienſéance avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, ſi même il y en avoit. La Maréchale d'Eſtrées étoit trop foible pour le ſoutenir auprès de Madame la Dauphine, ſi juſtement irritée contre ſes nièces & contre lui; ſi unie à M. de Vendôme & à Chamillart. Elle s'étoit à la fin dégoûtée de la vieille Méréchale d'Eſtrées. Vaudemont n'avoit de vie effective que par le tout-puiſſant crédit de ſes nièces ſur Monſeigneur, qui lui en donnoit un direct avec lui, & un autre par réflexion, de l'attente du futur. Cette corde rompue, il ne ſavoit plus où ſe prendre. La conduite du Duc de Lorraine portoit un peu ſur lui, depuis que Chamillart n'étoit plus bien qu'à l'extérieur. On n'eut pas donné attention aux circonſtances marquées de la conſpiration en Franche-Comté, qui fut déconcertée par la victoire du Comte de Bourg, & par la capture

capture de la caſſette de Mercy ; cela n'avoit pas laiſſé d'écarter encore plus ce prothée. Mademoiſelle de Liſlebonne, pénétrée d'une ſi profonde chûte perſonnelle & commune; trop sûre de ſa ſituation avec Madame la Dauphine, & avec tout ce qui en approchoit intimement le Dauphin, n'étoit pas pour pouvoir ſe réſoudre, altière comme elle l'étoit, à traîner, dans une Cour où elle avoit dominé toute ſa vie : ſon oncle & elle prirent donc le parti d'aller paſſer l'été en Lorraine, pour ſe dérober à ces premiers tems de trouble, & ſe donner celui de ſe former un plan de vie tout nouveau.

La fortune ſecourut cette Fée. La petite vérole enleva tout de ſuite pluſieurs enfans à Madame de Lorraine; entr'autres, une fille de ſept ou huit ans, qu'elle avoit fait élire Abbeſſe de Remiremont, depuis deux ans, en ſurvivance de la Princeſſe de Saluce. Cet établiſſement parut à l'oncle & à la nièce, une planche après le naufrage, un état noble & honnête pour une vieille fille, une retraite décente & ſans contrainte, une eſpèce de maiſon de campagne, où elle pourroit aller, ſans néceſſité de réſidence aſſidue, ſans abdiquer ni Paris, ni la Cour, avec un prétexte de s'en tirer à volonté, avec qua-

rante mille livres de rente, à qui en avoit peu, & ſe trouvoit privée des voitures de Monſeigneur, & de toutes les commodités qu'elle en tiroit; elle n'eut que la peine de déſirer cet établiſſement. Tout en arrivant en Lorraine, ſon élection ſe fit. Sa ſœur, mère de famille, plus douce & plus flexible, ne ſe croyoit pas les mêmes raiſons d'éloignement; elle ne ſongea donc pas à quitter la Cour; ce qui entroit auſſi dans la politique de ſa ſœur & de ſon oncle. Madame d'Epinoy parut plutôt faire part, qu'elle ne demanda la permiſſion de produire ſa ſœur à Remiremont, laquelle paſſa avec la facilité qui leur étoit ordinaire. Mademoiſelle de Liſlebonne prit le nom de Remiremont. Cette affaire ſe fit ſi bruſquement, que j'arrivai le ſoir de la permiſſion donnée, ſans en rien ſavoir, dans le ſallon, après le ſouper du Roi. Je fus ſurpris de voir venir à moi, au ſortir du cabinet du Roi, Madame la Dauphine, avec qui je n'avois aucune privance, m'environner, avec cinq ou ſix femmes de la Cour, plus familières, & me donner à deviner, en riant, qui étoit Abbeſſe de Remiremont. Je reculois toujours, & le rire augmentoit de ma ſurpriſe d'une queſtion, qui me paroiſſoit ſi

hors de toute portée, & de ce que je n'imaginois perſonne à nommer; enfin elle m'apprit que c'étoit Mademoiſelle de Liſlebonne, & me demanda ce que j'en penſois : „ J'en „ penſe, Madame, lui répondis-je, auſſi en „ riant, que j'en ſuis ravi, pourvu que cela „ nous en délivre ici; &, à cette condition, „ j'en ſouhaiterois autant à ſa ſœur. „ — Je m'en doutois bien, repliqua la Princeſſe, & s'en alla en riant de tout ſon cœur. Deux mois plutôt, outre que l'occaſion n'en eût pu être, une telle déclaration n'eût pas été de ſaiſon, quoique mes ſentimens ne fuſſent pas ignorés alors. Paſſé les premiers momens, où cette hardieſſe ne laiſſa pas de retentir, il n'en fut plus queſtion.

Madame la Ducheſſe, d'abord abîmée dans la douleur; tombée de ſes plus vaſtes eſpérances, & d'une vie brillante & toujours agréablement occupée, qui mettoit la Cour à ſes pieds, mal avec Madame de Maintenon, brouillée ſans retour, d'une façon déclarée, avec Madame la Dauphine; en procès avec ſes belles-ſœurs, ſans perſonne de qui s'appuyer, avec un fils de huit ans, & deux filles qui lui échappoient déjà, par le vol qu'elle leur avoit laiſſé prendre; tout le reſte enfant; elle ſe trouva réduite à regret-

ter M. le Prince, & M. le Duc, dont la mort l'avoit fort ſoulagée.

Ce fut alors que l'image, ſi chérie de M. le Prince de Condé, ſe préſenta ſans ceſſe à ſa penſée & à ſon cœur, qui n'auroit plus trouvé d'obſtacle à ſon penchant; & ce Prince, avec tant de talens, que l'envie avoit laiſſés inutiles, réconcilié, peu avant ſa mort, avec Madame de Maintenon, intimement lié avec le Dauphin par les choſes paſſées; & toute ſa vie, avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, & l'Archevêque de Cambrai; uni à Madame la Dauphine, par la haine commune de Vendôme, & par la conduite & les propos qu'ils avoient tenus pendant la campagne de Lille, auroit bien été le modérateur de la Cour & de l'Etat dans la ſuite. Il lui auroit fait hommage de ſa grandeur, & elle eût brillé de ſon luſtre.

Le Prince de Rohan, qui avoit dépenſé un million à l'Hôtel de Guiſe, devenu un admirable Palais entre ſes mains, lui donna des fêtes, ſous prétexte de lui faire voir ſa maiſon. Il étoit uni à Meſdames de Remiremont & d'Epinoy; cette union l'avoit lié avec Madame la Ducheſſe; ſa chûte, l'état où le procès de la ſucceſſion de M. le Prince

mettoient ſes affaires, le nombre d'enfans qu'elle avoit, lui firent eſpérer que le rang & les établiſſemens de ſon fils, de ſon frère, de ſa maiſon avec le Palais, & des biens immenſes, pourroient tenter Madame la Ducheſſe de ſe défaire pour peu, d'une de ſes filles en faveur de ſon fils, & que le ſouvenir de ſa mère pourroit encore aſſez ſur le Roi avec la protection de Madame d'Epinoy, auprès de Madame de Maintenon, pour lever la moderne difficulté des alliances avec le Sang Royal. Il redoubla donc de ſoins, de fêtes, d'empreſſemens pour Madame la Ducheſſe. Il s'étoit ſervi de ſa ſituation préſente auprès de Monſeigneur, & de ce qui le gouvernoit, pour s'approcher de Madame la Dauphine, par un jeu prodigieux, une aſſiduité & des complaiſances ſans bornes; il redoubla en cette occaſion; il ſongeoit par-là à donner une grande & durable protection à ſon rang de Prince étranger. La conſternation étoit tombée ſur toutes ces uſurpations étrangères, qui eſpéroient tout de Monſeigneur, par ceux des leurs qui l'obſédoient, & qui ſe crurent perdus ſans reſſource, par le nouveau Dauphin, dont ils redoutoient les ſentimens, & le grand crédit qu'il auroit ſur l'eſprit du Roi.

Le Prince de Rohan ne put réuſſir dans ſes vues, auprès de Madame la Ducheſſe. Il enraya promptement; il n'eut garde de ſe montrer fâché, par une conduite trop marquée, qui auroit mis en évidence ce qu'il vouloit ſi ſoigneuſement cacher; mais n'ayant plus ni vues, ni beſoin d'elle, il ſe retira peu-à-peu, ſans ceſſer de la voir; & Meſdames de Remiremont & d'Epinoy, qui n'avoient plus à compter avec elle, ſe retirèrent auſſi peu-à-peu.

D'Antin, mieux que jamais avec le Roi, parvenu ſitôt, après la mort de Monſeigneur, au comble de ſes déſirs, & de la fortune, n'eut pas beſoin de grandes réflexions pour ſe conſoler. On a vu, lors de la campagne de Lille, avec quelle ſouple adreſſe il avoit ſu s'initier auprès de Madame la Dauphine, qu'il n'avoit pas négligée depuis, & dont il eſpéroit un puiſſant contrepoids, aux mœurs du nouveau Dauphin, & au plus grand éloignement qui étoit entre lui, & ceux qui pouvoient le plus ſur ce Prince. Il comptoit que la ſanté du Roi lui donneroit le tems de rapprocher le Dauphin, & de ramener peut-être à lui ceux qu'il craignoit davantage.

La mort de Monſeigneur l'affranchiſſoit

d'une aſſiduité auprès de lui fort pénible, qui lui ôtoit un tems précieux auprès du Roi; & il n'en pouvoit rien retrancher, par les engagemens de ſon ſervice. Il ſe trouvoit délivré de la domination de Madame la Ducheſſe, par cela même réduite à compter avec lui; & débarraſſé de plus, de tous ces manèges indiſpenſables, & ſouvent très-difficiles, pour demeurer uni avec tous les perſonnages du parti de Monſeigneur, dont les ſous-diviſions donnoient bien de l'exercice aux initiés, qui, comme d'Antin, vouloient auſſi figurer avec eux, & qui avoient plus d'une fois tâté de leurs humeurs & de leurs jalouſies : enfin il eſpéra augmenter ſa faveur par une aſſiduité ſans partage, qui le rendroit conſidérable à la nouvelle Cour, & lui donneroit les moyens de s'y initier, à la longue; il ſongeoit toujours à entrer dans le Conſeil; car a-t-on jamais vu un heureux ſe dire : c'eſt aſſez.

Tous ceux qui avoient compté ſur les jours de Monſeigneur, eurent leur part du chagrin, ou de la chûte. Le Maréchal d'Uxelles fut au déſeſpoir, & n'oſa en faire ſemblant; mais pour tenir, il ménagea ſourdement une liaiſon avec M. du Maine. Le premier Ecuyer fut affligé, comme un

homme qui a perdu ſa fortune. Harcourt, plus avant qu'eux tous, put ſe conſoler plus aiſément que pas un; il avoit Mde. de Maintenon entièrement à lui; ſa fortune complette; & avoit ſu ſe mettre bien, ſecrètement, avec Mde. la Dauphine, depuis longtems; au lieu que les deux précédens n'avoient aucune jointure, ni avec elle, ni avec le Dauphin, & ſe trouvoient fort éloignés de ceux qui les approchoient le plus. Boufflers, aſſez avant avec Monſeigneur, juſqu'à prendre la liberté de lui faire ſes plaintes de froideur, pour ne pas dire plus, qu'il eſſuyoit ſans ceſſe de la part du Roi, depuis ſes prétentions à l'épée de Connétable; & qui en étoit favorablement écouté, le regretta par amitié, en galant homme. Il étoit plus encore à portée du nouveau Dauphin, qui ſavoit mieux connoître, & goûter la vertu. Je l'avois extrêmement rapproché des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers. Je m'en étois fait un travail, & j'y avois réuſſi pour m'en promettre des fruits. Ainſi Boufflers n'avoit qu'à gagner. Conſidéré d'ailleurs de Madame la Dauphine, & toujours très-bien avec Mde. de Maintenon, & dans un comble de fortune.

Biron & Roucy, qui, ſans être Menins,

étoient, de tout tems, très-attachés, & de tous les voyages de Monſeigneur, crurent leur fortune perdue. Roucy eut raiſon; Biron, priſonnier d'Oudenarde, conſervoit le chemin de la guerre, & devint Pair, & Doyen des Maréchaux de France; il étoit frère de Mdes. de Nogaret & d'Urfé, amies intimes de Mde. de St. Simon, & les miennes, & neveu de M. de Lauzun, chez lequel il étoit continuellement. Je l'avois approché de M. de Beauvilliers, & j'avois réuſſi à le mettre bien avec lui. Par ce côté ſi important, & par ſa ſœur, auprès de Mde. la Dauphine, il eut de quoi eſpérer de la nouvelle Cour.

Trois hommes à part peuvent encore tenir place ici; les Ducs de la Roche-Guyon, de Luxembourg, & de Villeroy. M. de Luxembourg tenoit par des liens à Monſeigneur, dont il avoit lieu de ſe promettre une figure, autant qu'il en pouvoit être capable. D'ailleurs, il ne tenoit à rien. Il avoit encore conſervé des amis de ſon père, & il étoit fort du grand monde; mais c'étoit tout, malgré l'amitié de M. de Chevreuſe. Il étoit ſi grand Seigneur, qu'il put ſe conſoler lui-même. Les deux autres étoient bien avec Monſeigneur; mais ils n'a-

voient pas auprès de lui les mêmes aîles que M. de Luxembourg, &, comme lui, avoient perdu M. le Prince de Conti, leur ami intime. Ces deux beaux-frères, avec de ſi grands établiſſemens, ne firent donc pas une grande perte.

Un quatrième ſe trouva dans un nouveau déſaroi : c'étoit la Feuillade ; perdu, à ſon retour de Turin, il avoit cherché à s'attacher à Monſeigneur, & à profiter du peu de tems que Chamillart demeura en place, pour s'appuyer de Mlle. de Liſlebonne, & de M. de Vendôme. Le jeu d'ailleurs le ſoutenoit à Meudon. Il étoit de tous les voyages, ſans pourtant avoir rien gagné ſur Monſeigneur ; néanmoins, avec de ſi puiſſans amis, il comptoit, ſans ſon ſecours, ramener la fortune. Il en déſeſpéroit, pendant le reſte du Règne du Roi ; & pour celui qui devoit ſuivre, il avoit tout ce qu'il falloit pour en être encore plus éloigné ; auſſi fut-il fort affligé.

Deux genres d'hommes fort homogènes, quoique fort diſproportionnés, furent déſolés juſqu'au fond du cœur ; les Miniſtres & les Financiers. On ſait, à l'occaſion du dixième, ce que le nouveau Dauphin penſoit de ces derniers. Mœurs, conſcience,

inſtruction, tout en lui étoit pour eux, une cauſe très-certaine des plus vives terreurs : celle des Miniſtres ne fut guère moindre. Monſeigneur étoit le Prince qu'il leur falloit, pour régner en ſon nom, avec plus de pouvoir que jamais, & moins de ménagemens. En ſa place, ils voyoient arriver un jeune Prince, inſtruit, appliqué, acceſſible, qui voudroit voir & avoir ; & qui avoit, avec une volonté déjà ſoupçonnée, tout ce qu'il falloit pour les tenir bas, & rarement Miniſtres ; c'eſt-à-dire, exécuteurs, & point du tout ordonnateurs, encore moins diſpenſateurs ; ils le ſentirent ; & dès-lors ils commencèrent un peu à baiſſer le ton : on peut juger avec quelle douleur.

Le Chancelier perdoit tout le fruit d'un attachement qu'il avoit ſu ménager, dès ſon entrée aux Finances, & qu'il avoit eu moyen & attention de cultiver très-ſoigneuſement, par Bignon, ſon neveu, par Dumont, qu'il avoit rendu ſon ami par mille ſervices ; par Mademoiſelle de Liſlebonne, & par Madame d'Epinoy, qui s'étoient auſſi dévoués ; en ſorte qu'il avoit lieu de ſe flatter, ſous Monſeigneur, qui lui marquoit de l'amitié & de la diſtinction, d'être un des premiers perſonnages dans les affaires, & d'une in-

fluence principale à ſa Cour; que ſes talens étoient faits pour ſoutenir, & pour porter fort loin, dans la primauté de ſa charge. L'échange de ce qui ſuccédoit étoit bien différent; rien là ne lui rioit; ennemi réputé des Jéſuites, & fort ſuſpect de Janſéniſme, brouillé, dès ſon entrée aux Finances, avec le Duc de Beauvilliers, & hors des bienſéances enſemble, par leurs priſes au Conſeil, où ils étoient rarement d'accord, & où, ſur les affaires de Rome, ils ſe pouſſoient quelquefois loin, & ſans ménagement de la part du Chancelier; déclaré de plus, même avec feu, contre l'Archevêque de Cambrai, dans tout le cours & les ſuites de ſon affaire; c'en étoit trop, avec un caractère droit, ſec, ferme, pour ne ſe pas croire perdu; & pour que l'amitié, qui s'étoit maintenue entre le Duc de Chevreuſe & lui, pût lui offrir une reſſource; & il le ſentit bien.

Son fils étoit encore plus mal auprès de la nouvelle Dauphine.

La Vallière étoit aimé, parce qu'il faiſoit plaiſir de bonne grace, aux rares occaſions que ſa charge pouvoit lui fournir; mais qui n'avoit que des Provinces, ſans aucun département. Lui & ſa femme enſemble, &

chacun à part, étoit très-bien avec Monſeigneur. La perte fut donc extrême; il ne tenoit d'ailleurs qu'au Chancelier, avec qui il vivoit comme un fils; & cette raiſon ſi naturelle, m'avoit été un obſtacle à l'approcher du Duc de Beauvilliers, à quoi j'avois vraiment travaillé. Madame de Mailly, ſa belle-mère, n'avoit pas les reins aſſez forts pour le ſoutenir.

Voiſin, ſans autre protection que celle de Madame de Maintenon, ſans art, ſans tour, ſans ménagement pour perſonne, enfoncé dans ſes papiers, enivré de ſa faveur, ſec, dur dans ſes réponſes & dans ſes lettres, n'avoit pour lui que le manège de ſa femme; & tous deux, nulle liaiſon avec la nouvelle Cour. Le mari, trop nouveau pour s'être fait des amis, & peu propre à s'en faire, peut-être même à les conſerver, avec une place la plus enviée de toutes, & la moins difficile à y trouver un ſucceſſeur.

Torcy, doux & meſuré, avoit pour lui la longue expérience des affaires, & le ſecret de l'Etat & des Poſtes, beaucoup d'amis, & point d'ennemis alors. Il étoit couſin-germain des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, & gendre de Pomponne, pour qui Meſſieurs de Chevreuſe & de Beauvilliers

avoient une confiance entière, & une amitié qui alloient juſqu'à la vénération; d'ailleurs ſans liaiſon avec Monſeigneur. Une telle poſition ſembloit heureuſe, à l'égard de la nouvelle Cour; mais ce n'étoit qu'une écorce. Au fond, Torcy n'étoit qu'en bienſéance avec les Ducs & Ducheſſes de Chevreuſe & de Beauvilliers; ni la parenté, ni le commerce continuel, n'avoient pu fondre les glaces qui s'étoient miſes entr'eux; ils ne ſe voyoient que par néceſſité d'affaires & de bienſéance; & cette froide politique n'étoit pas même pouſſée bien loin. Torcy & ſa femme vivoient dans la plus parfaite union; Madame de Torcy, avec de l'humeur & de la hauteur, ne daignoit pas voiler aſſez ſes ſentimens.

Son crédit auprès de ſon mari le deſſervoit; il ne fléchiſſoit point au Conſeil ſur les matières de Rome, où tout en douceur, il ſoutenoit avec force & capacité les avis, que le Chancelier embraſſoit après, & qui donnoient lieu à ſes priſes avec le Duc de Beauvilliers, qui y ſouffroit beaucoup des raiſons détaillées de l'un, & ſoutenues de la force & de l'autorité de l'autre. Madame de Torcy étoit moins aimée que Torcy, & plutôt éloignée que rapprochée de la nou-

velle Dauphine, pour qui elle ne s'étoit jamais contrainte; encore moins pour qui que ce fût : elle ne laiſſoit pas que d'avoir des amis, ainſi que Torcy; mais dont pas un fût d'aucune reſſource pour le futur, que ſa ſœur pour Madame la Ducheſſe, qui pût leur faire regretter Monſeigneur.

Deſmarets avoit aſſez long-tems tâté de la plus profonde diſgrace, pour avoir pu faire d'utiles réflexions; & il avoit été ramené ſur l'eau avec tant de travail & de peine, qu'il devoit avoir appris à connoître les ennemis de ſa perſonne, & à diſcerner ceux que les places donnent toujours, mais qui ne durent qu'autant qu'elles. Il avoit aſſez d'eſprit & de ſens pour que rien ne lui manquât de ce côté-là pour la conduite; & cependant il l'oublia; il ſe laiſſa ſéduire par les nouveaux amis de la Cour, & il compta pour rien ceux de ſa diſgrace. Mon père & moi, à ſon exemple, avions été des principaux; & je l'avois fort ſervi auprès de Chamillart, & pour rentrer dans les Finances, & pour lui ſuccéder en ſa place de Contrôleur-Général. On a vu qu'il ne l'ignoroit pas, & tout ce qui ſe paſſa entre lui & moi; avec la déclaration que je lui avois faite, & que je tins exactement, il devoit être dou-

blement à ſon aiſe avec moi; néanmoins je m'apperçus bientôt qu'il ſe refroidiſſoit. Je ſuivis de l'œil ſa conduite à mon égard, pour ne pas me méprendre entre ce qui pouvoit être accidentel dans un homme chargé d'affaires épineuſes, & ce que j'en ſoupçonnois. Mes ſoupçons devinrent une évidence, qui me fit retirer de lui tout-à-fait, ſans, toutefois, faire ſemblant de rien.

Les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers s'apperçurent de cette retraite; ils m'en parlèrent; ils m'en preſsèrent; je leur avouai le fait & la cauſe; ils eſſayèrent de me perſuader que Deſmarets étoit le même pour moi, & qu'il ne falloit point prendre garde au froid & à la diſtraction que lui donnoient ſes triſtes occupations. Ils m'exhortèrent ſouvent d'aller chez lui; je les laiſſois dire, & je ne changeois rien à ce que je m'étois propoſé. A la fin, laſſés de mon opiniâtreté, ils vinrent me chercher, dans la matinée, & me menèrent dîner chez Deſmarets. Je réſiſtai; ils le voulurent; j'obéis, & leur dis qu'ils auroient donc le plaiſir d'être convaincus par eux-mêmes; en effet, le froid & l'inapplication furent ſi marqués pour moi, que les deux Ducs piqués, me l'avouèrent, & convinrent que j'avois raiſon de ceſſer de le

le voir : eux-mêmes ne tardèrent pas d'éprouver la même choſe.

Telle étoit, à la mort de Monſeigneur, la ſituation des Miniſtres : celle de MM. les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers devenoit brillante, & offroit les plus grandes eſpérances à leur ami, M. l'Archevêque de Cambrai, ainſi qu'on peut le voir à ſon article.

Il y avoit déjà quelques années que le Duc de Beauvilliers avoit initié le Duc de Chevreuſe auprès du Dauphin, & qu'il l'avoit accoutumé à le conſidérer comme une ſeule choſe avec lui. Le liant naturel & la douceur d'eſprit de Chevreuſe, ſon ſavoir, & ſa manière de s'expliquer, ſes vues brillantes, quoique ſujettes à ſe perdre, furent des qualités faites pour plaire à ce jeune Prince, avec lequel il avoit ſouvent de longs tête-à-tête, & qui le mirent ſi avant dans ſa confiance, que M. de Beauvilliers s'en ſervit ſouvent pour des choſes qu'il crut plus à propos de faire préſenter par ſon beau-frère, que de les préſenter lui-même. Comme ils étoient extrêmement unis, tout marchoit en eux par le même eſprit, couloit des mêmes principes, tendoit au même but, & ſe référoit entre eux deux; en ſorte que le

Prince avoit un ſeul conducteur en deux différentes perſonnes ; & qu'il avoit pris beaucoup de goût & de confiance au Duc de Chevreuſe, qui, depuis long-tems, étoit bien reçu à lui dire tout ce qu'il penſoit de lui, & ce qu'il déſiroit ſur ſa conduite, toujours avec des intermèdes d'hiſtoire, de ſcience, & de piété ; mais la ſupériorité en confiance, en amitié & en toute la déférence, étoit demeurée entière au Duc de Beauvilliers.

On peut croire que ces deux hommes ne laiſſoient pas refroidir dans le Prince, ſes vifs ſentimens pour l'Archevêque de Cambrai. Le Confeſſeur étoit d'intelligence avec eux ſur cet article, & en totale déférence ſur toutes les autres ; & juſqu'alors, il n'y avoit pas eu de quatrième admis en cet intime intérieur du Prince. Le premier ſoin des deux fut de le porter à des meſures encore plus grandes, à un air de ſoumiſſion & de reſpect encore plus marqué, une aſſiduité de courtiſan à l'égard du Roi, ſi naturellement, & déjà accoutumé à ſe comporter ainſi, en diverſes occaſions, ſecondé, à ſouhait par ſon adroite épouſe, en poſſeſſion elle-même de toute privance avec le Roi, & du cœur de Madame de Maintenon ;

il redoubla ſes ſoins auprès d'elle, qui, dans le tranſport de trouver un Dauphin ſur qui elle pût ſûrement compter, au lieu du précédent, qui ne l'aimoit pas, ſe livra à lui, & par cela même, lui livra le Roi. Les premiers quinze jours rendirent ſenſible à tous ceux qui étoient à Marly, un changement ſi extraordinaire dans le Roi, ſi réſervé pour ſes enfans, & ſi fort Roi avec eux.

Plus au large, par une ſi grande faveur, le Dauphin s'enhardit avec le monde, qu'il redoutoit, du vivant de Monſeigneur, parce que, quelque grand qu'il fût, il en eſſuyoit des brocards applaudis : c'eſt ce qui lui donnoit cette timidité qui le tenoit renfermé dans ſon cabinet, parce que ce n'étoit que là qu'il ſe trouvoit à l'abri & à ſon aiſe. C'eſt ce qui le faiſoit paroître ſauvage ; ce qui le faiſoit craindre pour l'avenir, tandis qu'en bute à ſon père, peut-être alors au Roi même ; contraint d'ailleurs par ſa vertu ; expoſé aux traits d'une cabale audacieuſe, ennemie, intéreſſée à l'être, & à ſes dépendances, qui formoient le gros & le corps de la Cour ; gens avec qui il avoit continuellement à vivre ; enfin, en bute au monde en général, comme monde, il menoit une vie d'autant plus obſcure, qu'elle étoit plus

éclairée ; & d'autant plus cruelle, qu'il n'en imaginoit point de fin.

Le Roi revenu pleinement à lui ; tout le monde en reſpect, en attention, en empreſſement ; les perſonnages les plus oppoſés, en air de ſervitude ; ce même gros de la Cour, en ſoumiſſion & en crainte ; l'enjoué & le frivole, partie non médiocre d'une grande Cour, à ſes pieds, par ſon épouſe ; certain d'ailleurs de ſes démarches, par Madame de Maintenon, on vit ce Prince timide, ſauvage, concentré, cette vertu préciſe, ce ſavoir déplacé, cet homme engoué, étranger dans ſa maiſon, contraint en tout, embarraſſé par-tout ; on le vit, dis-je, ſe montrer par degrés, ſe déployer peu à peu, ſe donner au monde avec meſure, y être libre, majeſtueux, gai, agréable, tenir le ſallon de Marly, dans des tems coupés, préſider au cercle aſſemblé autour de lui, comme la divinité du temple, qui ſent, & qui reçoit avec bonté les hommages des mortels, auxquels il eſt accoutumé, & qui les récompenſe par ſes douces influences. Peu à peu, la chaſſe ne fut plus l'entretien que du laiſſer courre, ou du moment de retour ; une converſation aiſée, mais inſtructive, & dreſſée avec choix & juſteſſe, charma le ſage Courtiſan

& le fit admirer des autres. Des morceaux d'hiſtoire convenables, amenés ſans art, des occaſions naturelles, des applications déſirables, mais toujours diſcrètes, & ſouplement préſentées, ſans le faire ſentir; des intermèdes aiſés, quelquefois même plaiſans, tout de ſource, & ſans recherche; des traits échappés de ſcience; mais rarement, & comme dardés de plénitude involontaire, firent tout à la fois ouvrir les oreilles, les yeux & les cœurs. Le Dauphin devint un autre Prince de Conti; la ſoif de faire ſa cour eut en pluſieurs, moins de part à l'empreſſement de l'environner, dès qu'il paroiſſoit, que de l'entendre, & d'y puiſer une inſtruction délicieuſe, par l'agrément & la douceur d'une éloquence naturelle, qui n'avoit rien de recherché. La juſteſſe en tout; & plus que cela, la conſolation ſi néceſſaire & ſi déſirée de ſervir un Maître futur, ſi digne de l'être par ſes talens, & par l'uſage qu'il montroit qu'il en ſauroit faire.

Gracieux par-tout, plein d'attention pour le rang, la naiſſance, l'âge, & l'acquit de chacun; choſes depuis long-tems miſes & confondues avec le plus vil peuple de la Cour; régulier à rendre à chacune de ces choſes ce qui leur étoit dû de politeſſe, &

ce qui s'y pouvoit ajouter avec dignité ; grave, mais ſans rudeſſe, &, en même tems, gai & aiſé, il eſt incroyable avec quelle étonnante rapidité, l'admiration, l'eſprit, l'eſtime du ſens, l'amour du cœur, & toutes les eſpérances furent entraînées ; avec quelle force les fauſſes idées qu'on s'en étoit faites, & voulu faire, furent précipitées ; & quel fut l'empreſſement & l'impétueux tourbillon du changement qui ſe fit généralement à ſon égard. La joie publique faiſoit qu'on ne s'en pouvoit taire, & que l'on ſe demandoit les uns aux autres, ſi c'étoit bien là le même homme, & ſi ce que l'on voyoit étoit un ſonge, ou une réalité. Cheverny, qui fut de ceux à qui la queſtion s'adreſſa, n'y laiſſa rien à repartir ; il répondit que la cauſe de tant de ſurpriſe, étoit de ce que l'on ne connoiſſoit point ce Prince, qu'on n'avoit pas même voulu connoître ; que pour lui, il le trouvoit toujours tel qu'il l'avoit connu & vu dans ſon particulier ; que maintenant que la liberté lui étoit venue de ſe montrer dans tout ſon naturel, & aux autres, de l'y voir, il paroiſſoit ce qu'il avoit été ; & que cette juſtice lui ſeroit rendue, quand l'expérience de la continuité apprendroit cette vérité de la

Cour à Paris, & de Paris, au fond de toutes les Provinces.

Cette réputation vola avec tant de promptitude, que ce peu de gens anciennement attachés au Dauphin, en étoient à ſe demander les uns aux autres, s'ils pouvoient en croire ce qui leur en étoit rapporté de toutes parts. Quelque fondé que fût un ſi prodigieux ſuccès, il ne faut pas croire qu'il fût dû tout entier aux merveilles du jeune Prince. Deux choſes y contribuèrent beaucoup : les meſures immenſes, & ſi étrangement pouſſées de cette cabale, dont j'ai tant parlé, à décrier ce Prince ſur toute ſorte de points; & depuis Lille, toujours ſoutenue, pour former contre lui une voix publique, dont ils puſſent s'appuyer auprès de Monſeigneur, & en recueillir les fruits qu'ils s'en étoient promis, dès le départ pour cette campagne, où le complot de l'y perdre avoit été fait; & ce contraſte, produit par une ſorte d'élaſticité, à la chûte du poids qui lui écraſoit les épaules, après lequel on le vit redreſſé, l'étonnement extrême que produiſit ce même contraſte entre l'opinion qu'on en avoit conçue, & ce qu'on ne pouvoit s'empêcher de voir, & le ſentiment de joie intime de chacun, par ſon plus ſenſible intérêt, de voir poindre une aurore,

qui déjà s'avançoit, & qui promettoit tant d'ordre & de bonheur, après une ſi longue confuſion & tant de ténèbres. Madame de Maintenon, ravie de ces applaudiſſemens, par amitié pour la Dauphine, & pour ſon propre intérêt de pouvoir compter ſur un Dauphin, qui commençoit à faire l'eſpérance & les délices publiques, s'appliqua à en preſſer tout l'uſage qu'elle put auprès du Roi.

Elle crut ſe procurer un avantage, à l'Etat, un bien; au Roi, un ſoulagement, en faiſant en ſorte qu'il s'accoutumât à faire préparer les matières par le Dauphin, à lui en laiſſer expédier quelques-unes, & peu-à-peu, à ſe décharger ſur lui du gros & du plus peſant des affaires, dont il s'étoit toujours montré ſi capable, & dans leſquelles il s'étoit initié, parce qu'il étoit de tous les Conſeils, où il parloit depuis long-tems avec beaucoup de juſteſſe & de diſcernement. Elle compta que cette nouveauté rendroit les Miniſtres plus appliqués, plus laborieux, ſur-tout plus traitables & plus circonſpects. Vouloir, & faire, ſur les choſes intérieures, & qui, par leur nature, pouvoient s'amener de loin par degrés avec adreſſe, fut toujours pour elle une ſeule & même choſe.

Le

Le Roi, déjà plus enclin à ſon petit-fils, étoit moins en garde contre des applaudiſſemens qu'il recevoit ſous ſes yeux, qu'il l'avoit paru ſur ceux de ſes premières campagnes. Bloin, & les autres valets intérieurs, dévoués à M. de Vendôme, n'avoient plus cet objet, ni Monſeigneur en croupe; ils étoient en crainte & en tremblement; & M. du Maine, deſtitué de leur appui, n'oſoit plus ouvrir la bouche, ni haſarder que Mde. de Maintenon le découvrît contraire; ainſi le Roi étoit ſans ces appuis, ſans contrepoids, qui avoient tant manégé auparavant pendant ſes heures les plus ſecrettes & les plus libres. La prudente & flexible conduite de ce ſage & reſpectueux petit-fils l'avoit préparé aux inſinuations de Madame de Maintenon; tellement que, quelque accoutumé qu'on étoit déjà à la complaiſance que le Roi prenoit dans le Dauphin, toute la Cour fut étrangement ſurpriſe de ce que l'ayant retenu un matin, ſeul dans ſon cabinet, aſſez long-tems, il ordonna le même jour à ſes Miniſtres d'aller travailler chez le Dauphin, toutes les fois qu'il les manderoit; &, même ſans être mandés, de lui aller rendre compte de toutes les affaires; & cela une fois pour toutes, ſans rien chan-

ger à ſon ordre. Il n'eſt pas aiſé de rendre le mouvement que fit à la Cour un ordre ſi directement oppoſé au goût, à l'eſprit, aux maximes, à l'uſage du Roi, ſi conſtant juſqu'alors, qui par cela même marquoit une confiance pour le Dauphin, qui n'alloit à rien moins qu'à lui remettre tacitement une grande partie de la diſpoſition des affaires. Ce fut un coup de foudre pour les Miniſtres, dont il ſe trouvèrent ſi étourdis, qu'ils ne purent cacher leur étonnement & leur déconcertement.

Ce fut en effet un ordre bien nouveau pour eux, d'avoir à compter avec un Prince, qui n'avoit plus rien entre lui & le Trône, qui étoit capable, laborieux, éclairé, avec un eſprit juſte, ſupérieur; qui avoit acquis pour les affaires un grand fond tout fait, depuis qu'il étoit entré dans le Conſeil; à qui rien ne manquoit pour les éclairer; qui, avec ces qualités, avoit le cœur bon, étoit juſte, aimoit l'ordre, avoit du diſcernement, de l'attention, de l'application à ſuivre, à démêler; qui ſavoit tourner, & approfondir; qui ne ſe payoit que de choſes, & ne s'arrêtoit point au langage; qui vouloit déterminément le bien pour le bien; qui peſoit tout au poids de ſa conſcience; qui, par un accès facile, & une

curioſité de deſſeins & de maximes, ſeroit inſtruit par divers canaux; qui ſauroit compter & apprécier les choſes, ſe défier, & ſe conſier à propos, par un juſte diſcernement & une application ſage; & en garde contre les ſurpriſes de toutes parts; qui, ayant le cœur du Roi, avoit auſſi ſon oreille à toute heure; & qui, outre les impreſſions qu'il prendroit d'eux, quand il ſeroit leur Maître, ſe trouvoit dès-lors en état de confondre le faux & le double, & de porter une lumière auſſi pénétrante qu'inconnue, dans la profondeur de ces ténèbres, qu'ils avoient quelquefois formées & épaiſſies avec tant d'art.

L'élévation du Prince, & l'état de la Cour ne comportoient plus le remède des cabales; & la joie publique, d'un ordre qui ramenoit ces Rois de fait, à leur condition de ſujets, qui mettoit un frein à leur pouvoir, & une reſſource contre l'abus qu'ils en faiſoient, ne leur laiſſoient à eux-mêmes aucune reſſource. Ils n'eurent donc d'autre parti à prendre, que de ployer. Ils allèrent tous avec un air embarraſſé, proteſter au Dauphin une obéiſſance forcée, & une joie feinte de l'ordre qu'ils avoient reçu. Le Prince n'eut pas de peine à démêler ce qu'ils affectoient de lui cacher. Il les reçut avec un air

de bonté & de conſidération. Il entra avec eux dans le détail de leurs journées, pour leur donner les heures les moins incommodes à la néceſſité du travail & de l'expédition; &, pour cette première ſoumiſſion, il n'entra point avec eux en affaires, mais il ne tarda pas de commencer à travailler avec eux chez lui. Torcy, Voiſin & Deſmarets furent ceux ſur qui le poids en tomba, par l'importance de leurs départemens. Le Chancelier, qui n'en avoit point, n'y eut que faire. Son fils, voyant les autres y travailler aſſidûment, auroit bien voulu y être mandé auſſi. Eſpéroit-il par-là s'approcher du Prince? Mais ſa marine étoit à bas.

D'ailleurs la perſonne de Pontchartrain lui étoit déſagréable; & il ne put parvenir à être mandé, ni trouver, ſans cela de quoi aller rendre compte; dont il fut mortifié.

La Vrillière n'avoit que le détail courant de ſes Provinces; par conſéquent, point de matière pour ce travail. Le département de ſa Charge avoit pour objet la Religion Prétendue-Réformée, & tout ce qui regardoit les Huguenots. Tout cela étoit tombé, depuis les ſuites, & la révocation de l'Edit de Nantes; tellement qu'il n'avoit, pour ainſi dire, point de département.

FIN.

SUPPLÉMENT.

Notes & Additions, relatives à quelques articles des Mémoires de M. le Duc de St. Simon.

LE ROI D'ESPAGNE, OU LOUIS XIV, EN 1702.

LOUIS XIV écrivit au Roi d'Eſpagne, le 2 Janvier 1702, cette Lettre digne d'être conſervée.

„ J'ai toujours approuvé le deſſein que „ vous avez de paſſer en Italie. Je ſouhaite „ de le voir exécuter. Mais plus je m'in- „ téreſſe à votre gloire, plus je dois ſonger „ aux difficultés, qu'il ne vous convien- „ droit point de prévoir comme à moi. Je „ les ai toutes examinées : vous les avez „ vues dans le mémoire que Marſin vous a „ lu. J'apprends avec plaiſir que cela ne „ vous détourne pas d'un projet auſſi digne „ de votre ſang, que celui d'aller vous- „ même défendre vos Etats en Italie. Il y

„ a des occaſions où l'on doit décider ſoi-
„ même. Puiſque les inconvéniens qu'on
„ vous a repréſentés ne vous ébranlent pas,
„ je loue votre fermeté, & je confirme
„ votre déciſion. Vos ſujets vous aimeront
„ davantage, & vous ſeront encore plus
„ fidèles, lorſqu'ils verront que vous ré-
„ pondez à leurs attentes; & que, bien
„ loin d'imiter la molleſſe de vos prédéceſ-
„ ſeurs, vous expoſez votre perſonne pour
„ défendre les Etats les plus conſidérables
„ de votre Monarchie. Ma tendreſſe aug-
„ mente pour vous, à proportion que je
„ vois qu'elle vous eſt due. Je n'oublierai
„ rien pour votre avantage. Vous ſavez les
„ efforts que j'ai faits pour chaſſer vos en-
„ nemis d'Italie. Si les Troupes que j'y deſ-
„ tine encore y étoient arrivées, je vous
„ conſeillerois d'aller à Milan, & de vous
„ mettre à la tête de mon Armée : mais
„ comme il faut auparavant qu'elles ſoient
„ ſupérieures à celles de l'Empereur, je
„ crois que Votre Majeſté doit paſſer dans
„ le Royaume de Naples, ou ſa préſence
„ eſt encore plus néceſſaire qu'à Milan.
„ Vous y attendrez le commencement de
„ la campagne; vous y calmerez l'agitation
„ des peuples du Royaume : ils ſouhaitent

„ ardemment de voir leur Souverain; ils ne
„ ſont excités à la révolte, que par l'eſpé-
„ rance d'avoir un Roi particulier. Traitez
„ bien la Nobleſſe : faites eſpérer du ſoula-
„ gement au Peuple, lorſque les affaires le
„ permettront. Ecoutez les plaintes. Ren-
„ dez juſtice, & vous communiquez avec
„ bonté, ſans perdre votre dignité. Diſtin-
„ guez ceux dont le zèle a paru dans ces
„ derniers mouvemens. Vous connoîtrez
„ bientôt l'utilité de votre voyage, & le
„ bon effet que votre préſence aura pro-
„ duit. Je fais armer quatre vaiſſeaux, qui
„ iront à Barcelone, & vous porteront à
„ Naples avec la Reine. Je vois que votre
„ amitié pour elle ne vous permet pas de
„ vous en ſéparer. Marſin vous informera
„ des Troupes que j'envoie à Naples, &
„ des autres détails dont je l'ai inſtruit,
„ au ſujet de votre paſſage. Dieu qui vous
„ protège viſiblement, bénira la juſtice de
„ votre cauſe ; & j'eſpère qu'après vous
„ avoir appellé au Trône, il vous donnera
„ ſon aſſiſtance, pour défendre les Etats,
„ dont il a remis le gouvernement entre
„ vos mains. Je le prierai de rendre heu-
„ reux les deſſeins que vous formez pour
„ ſa gloire. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer

„ de ma tendreſſe, de mon amitié, & du „ plaiſir que j'ai de voir que tous les jours „ vous vous en rendez digne. „

Louis XIV, 1711.

LE Roi étant à la promenade, au mois de Décembre 1711, dit à ſes Courtiſans : „ Je me crois le plus ancien Officier de Guerre du Royaume ; car j'ai été au ſiége de Bellegarde, en 1649. „ Le Duc d'Antin ajouta : & le meilleur.

Louis XIV.

LE Roi étant au Sermon, M. de Louvois vint l'aborder ; Sa Majeſté fit ſigne au Père Gaillard, Jéſuite, qui prêchoit, de ceſſer ; & après quelques momens, il dit : *Mon Père, vous pouvez continuer ; c'eſt la priſe de Philisbourg, par Monſieur le Dauphin ; il en faut remercier Dieu.*

Evaſion du Roi d'Angleterre.

EN Décembre 1688, M. le Duc de Lauzun, qui étoit diſgracié, & retiré en Angleterre, entreprit de faire paſſer en France le Roi, la Reine & le Prince de Galles. D'abord la Reine ſe ſauva de Londres, dans la nuit, avec M. de Lauzun; ils allèrent prendre le Prince de Galles, avec ſa nourrice & la remueuſe, & montèrent dans un yacht. Le Capitaine ne ſavoit point qui il menoit. La Reine ſe tint, pendant toute la traverſée, à fond de calle, où elle étoit entrée, portant le Prince de Galles ſous ſon bras, comme un paquet de linge. Heureuſement que l'enfant ne jetta pas un ſeul cri.

Le Roi d'Angleterre ne s'échappa de ſon Royaume que le 5 Janvier 1689, & ſe rendit, le 7, à St. Germain en Laye, où il fut reçu avec magnificence.

M. DE LUXEMBOURG.

Bataille de Nerwinde.

LE 1 Août 1693, M. de Luxembourg écrivit au Roi, en ces termes, dans un méchant morceau de papier, la nouvelle de la fameuſe bataille de Nerwinde : "D'Artagnan, „ qui a vu, auſſi bien que perſonne, l'action qui s'eſt paſſée, en rendra un bon „ compte à Votre Majeſté : vos ennemis y „ ont fait des merveilles ; mais vos Troupes „ y ont encore mieux fait qu'eux. Je ne „ ſaurois aſſez les louer en général, & en „ particulier. Pour moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir exécuté les „ ordres de Votre Majeſté ; de prendre Huy, „ & de donner bataille. „

LOUIS XIV.

MONSIEUR de Colbert a proteſté que, pendant ving-cinq ans qu'il avoit eu l'honneur d'être au ſervice de Louis XIV, & de l'approcher de fort près, il ne lui avoit entendu proférer qu'une parole de vivacité ; & jamais aucune, qui reſſentît la médiſance.

Madame DE LA *Vallière.*

MADAME de La Vallière ſe plaignit tendrement au Roi de ſon changement; ce Prince lui répondit, avec froideur, qu'il étoit trop ſincère, pour lui cacher ſa paſſion pour Madame de Monteſpan; & qu'elle n'ignoroit pas qu'un Roi de ſon caractère n'aimoit pas à être contraint.

Madame de La Vallière envoya au Roi le Sonnet ſuivant.

Tout ſe détruit, tout paſſe; & le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet ſe contenter toujours;
Le paſſé n'a point vu d'éternelles amours;
Et les ſiècles futurs n'en doivent point attendre.

La conſtance a des loix qu'on ne veut point entendre.
Des deſſeins d'un grand Roi rien n'arrête le cours:
Ce qui plaît aujourd'hui, déplaît en peu de jours:
Son inégalité ne ſauroit ſe comprendre.

Tous ces défauts, grand Roi, font tort à vos vertus
Vous m'aimiez autrefois; & vous ne m'aimez plus.
Ah! que mes ſentimens ſont différens des vôtres.

Amour, à qui je dois & mon mal & mon bien,
Que ne lui donnez-vous un cœur comme le mien;
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

Ce Sonnet fut loué de Louis XIV; mais

il ſe contenta d'aſſurer Madame de La Vallière, qu'il auroit toujours de l'eſtime pour elle. Alors elle ſe détermina à ſe retirer dans un couvent. Elle mourut, le 6 juin 1710, âgée de 66 ans moins deux mois, après en avoir paſſé 33 ſous le voile. On lui a attribué un petit ouvrage de piété, qui a eu un grand cours, ſous le titre de *Réflexions ſur la Miſéricorde de Dieu*; & qui a été imprimé à Paris, en l'année 1680.

Madame DE LA *Vallière.*

MADAME de La Vallière étoit ſi attachée au Roi, qu'elle s'obſtina, pendant quelque tems, de demeurer à la Cour, à la ſuite de Madame de Monteſpan, qui l'avoit ſupplantée. Cette impérieuſe rivale affectoit de ſe faire embellir par elle, & diſoit au Roi qu'elle ne pouvoit être contente de ſon ajuſtement, ſi Madame de La Vallière n'y mettoit la dernière main. Combien de dégoûts & de dénigremens n'eut-elle pas à eſſuyer dans ce ridicule ſervice, qui dura près de deux ans.

Une anecdote ſingulière : c'eſt que Madame de Monteſpan, étant tombée dans la

disgrace, alloit souvent voir Madame de La Vallière, aux Carmélites, & la consultoit comme un Directeur.

Madame DE *Montespan.*

MADAME de Montespan jeûnoit si austèrement les Carêmes, qu'elle faisoit peser son pain. Un jour la Ducheſſe d'Usez, lui marquant son étonnement de ce mêlange de dévotion & de galanterie : *Eh pourquoi*, lui dit Madame de Montespan, *faut-il, parce que je fais un mal, faire tous les autres?*

Madame de Montespan avoit beaucoup de présence d'esprit, & savoit tirer parti des circonstances. Elle se trouva un jour forcée de faire un voyage de la Cour, dans le même carrosse, avec Madame de Maintenon, qu'elle regardoit à juste titre comme sa rivale. " Ne soyons pas, lui dit-elle, la dupe „ de cette affaire; causons, comme si nous „ n'avions rien à démêler : bien entendu „ que nous ne nous en aimerons pas davan- „ tage, & que nous reprendrons nos dé- „ mêlés au retour. „ Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Madame DE MONTESPAN, *& ſes Sœurs.*

L'ABBÉ Tétu voulant définir en peu de mots l'eſprit de Madame de Monteſpan & de ſes deux ſœurs, qu'on voyoit ſouvent enſemble à la Cour, diſoit : " Madame de „ Monteſpan parle comme une perſonne qui „ lit; Madame de Thiange, comme une „ perſonne qui rêve; & Madame de Fon- „ trevrault, comme une perſonne qui parle.

Madame DE COULANGES.

L'ABBÉ Gobelin, qui fut le Directeur de Madame de Maintenon, étoit le Confeſſeur de Madame de Coulanges, célèbre par ſon eſprit & ſes ſaillies. Un jour qu'il avoit entendu ſa confeſſion générale, il ne put s'empêcher de dire : *Chaque péché de cette Dame eſt une épigramme.*

La Ducheſſe DE *SFORCE, Fille de Madame* DE *THIANGES.*

MADAME de Thianges maria ſa fille cadette au Duc de Sforce. Elle étoit remarquable par ſon nez, tombant dans une bouche fort vermeille; ce qui fit dire à M. de Vendôme, qu'elle *reſſembloit à un perroquet qui mange une ceriſe.*

Madame DE *MAINTENON.*

L'AINÉ des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan, mourut à l'âge de trois ans. Madame de Maintenon, qui en étoit Gouvernante, parut beaucoup plus affligée que la mère; ce qui fit dire à Louis XIV : „ Elle paroît bien s'attacher; il y auroit „ du plaiſir à être aimé d'elle. „ Ce fut ſans doute le premier trait qui prépara ſa fortune.

Madame DE FONTANGES.

MADAME de Fontanges avoit peu d'eſprit, mais des idées romaneſques, entretenues par les louanges qu'on donnoit à ſa beauté. Le Roi, qui n'aimoit que ſa figure, paroiſſoit embarraſſé lorſqu'elle parloit, & fort gêné, quand il n'étoit pas en particulier avec elle. Cependant Mde. de Fontanges lui étoit fort attachée. Elle répondit un jour à Mde. de Maintenon, qui l'exhortoit à ſe défaire de ſon amour, qui ne pouvoit plus lui cauſer que du chagrin : *Vous me dites de quitter une paſſion, comme on parle de quitter un habit.*

RACINE.

LES Demoiſelles de St. Cyr repréſentèrent *Andromaque* avec tant de perfection, que Mde. de Maintenon écrivit à Racine : *Nos petites filles viennent de jouer Andromaque ; & ſi bien, qu'elles ne le joueront plus, ni aucune de vos pièces.* Elle le pria, dans cette lettre, de faire, dans ſes momens de loiſir, quelque eſpèce de Poëme

Poëme moral ou hiſtorique, dont l'amour fût entièrement banni.

Le Poëte courtiſan traita le ſujet d'Eſther. La *Vaſthy* & *Aman* avoient de grands traits de reſſemblance, qui furent ſaiſis par toute la Cour. Madame de Maintenon elle-même, qui ſe comparoît à Eſther, écrivit, en parlant de Madame de Monteſpan : *Après la fameuſe diſgrace de l'altière* VASTHI, *dont je remplis la place.* Monſieur de Louvois ne put auſſi ſe méconnoître dans le perſonnage d'Aman, qui répète dans la Tragédie les mêmes paroles que ce Miniſtre dit à Mde. de Maintenon, lorſqu'il eut un démêlé avec le Roi : *Il ſait qu'il me doit tout.*

LOUIS XIV.

MONSIEUR de Ruvigny vint trouver Louis XIV, & lui dit qu'il avoit acheté la Terre de Rayneval; mais qu'il lui manquoit dix mille écus pour achever ſon payement; & qu'il demandoit cette ſomme à Sa Majeſté comme à ſon meilleur ami. Le Roi lui répondit : *Vous ne vous trompez pas; je vous la donne de tout mon cœur.*

ANGLOIS.

LES Algériens avoient rendu à M. d'Anfreville beaucoup d'eſclaves Chrétiens de toutes Nations, en conſidération de Louis XIV. Quelques Anglois, qui étoient du nombre de ces eſclaves, ſoutinrent qu'on ne leur rendoit la liberté, que par la crainte de leur Nation; & qu'ils n'en avoient point d'obligation à la France. Pour toute réponſe, M. d'Anfreville les fit jetter à terre; les Algériens les reprirent, & les mirent ſur le champ aux galères.

Monſeigneur le grand DAUPHIN, Fils de LOUIS XIV.

ON prétend que Monſeigneur oſa dire au Roi, que s'il épouſoit Mde. de Maintenon, il lui demandoit la permiſſion de ſe marier avec la Raiſin, fameuſe Comédienne du Théâtre François.

Premier Médecin.

MONSIEUR Valot, premier Médecin, qui étoit fort attaché à Louis XIV, lui dit, peu de jours avant ſa mort, qu'il étoit obligé en ſon honneur & en ſa conſcience, comme ſon ſujet & ſon premier Médecin, de l'avertir que s'il ne changeoit pas de façon de vivre, il courroit fortune de ne pas vivre âge d'homme ; à quoi le jeune Roi répondit qu'il ſe ſoucioit peu de vivre long-tems, s'il ne vivoit agréablement. Depuis la mort de Valot, le Roi ne voulut plus prendre de premier Médecin, ſous prétexte qu'on ne pouvoit le contenter. En effet, Valot laiſſa dans ſa maiſon deux cens mille livres de rente, un Evêché, & pluſieurs Abbayes.

Fortune de M. de Cavois. Anecdotes. 82
Bonheur de M. Beringhem, premier Ecuyer. 87
Portrait, Anecdote & Saillies de M. de Harlay. 89
Harlaiana. 92
Particularités ſur le Cardinal de Fleury. 94
Aventures de Charnacé. . . . 98
Racine. 102
Le Père Daniel, Hiſtorien. . . 105
Portrait hiſtorique, & anecdotes de M. de Chamillart. 109
Mort, & Anecdotes de MM. Chamillart, Deſmarets, & d'Argenſon. 121
Mort cruelle de Santeuil, Chanoine de Saint-Victor. 124
Roſe, Secrétaire du Cabinet du Roi. 126
Mot plaiſant du Cardinal d'Eſtrées. 129

LIVRE TROISIÈME.

Anecdotes étrangères & politiques.
Mort de Guillaume, Roi d'Angleterre. 131

Affaires de la Succeſſion d'Eſpagne. 134
Conſpiration contre Philippe V. . 154
Situation de la France & de l'Eſpagne, ſous le Miniſtère des Cardinaux, Albéroni & Dubois. . 157
Portrait Hiſtorique, Fortune étrange, & Anecdotes du Cardinal Albéroni. 168
Coups de canne reçus par le Cardinal Albéroni. 171
Chûte du Cardinal Albéroni. . . 176
Tableau de la Cour d'Eſpagne, en 1721. 184
Etat de la Cour de France, en 1709. 224
Portrait de la Cour de France, en 1711. 234

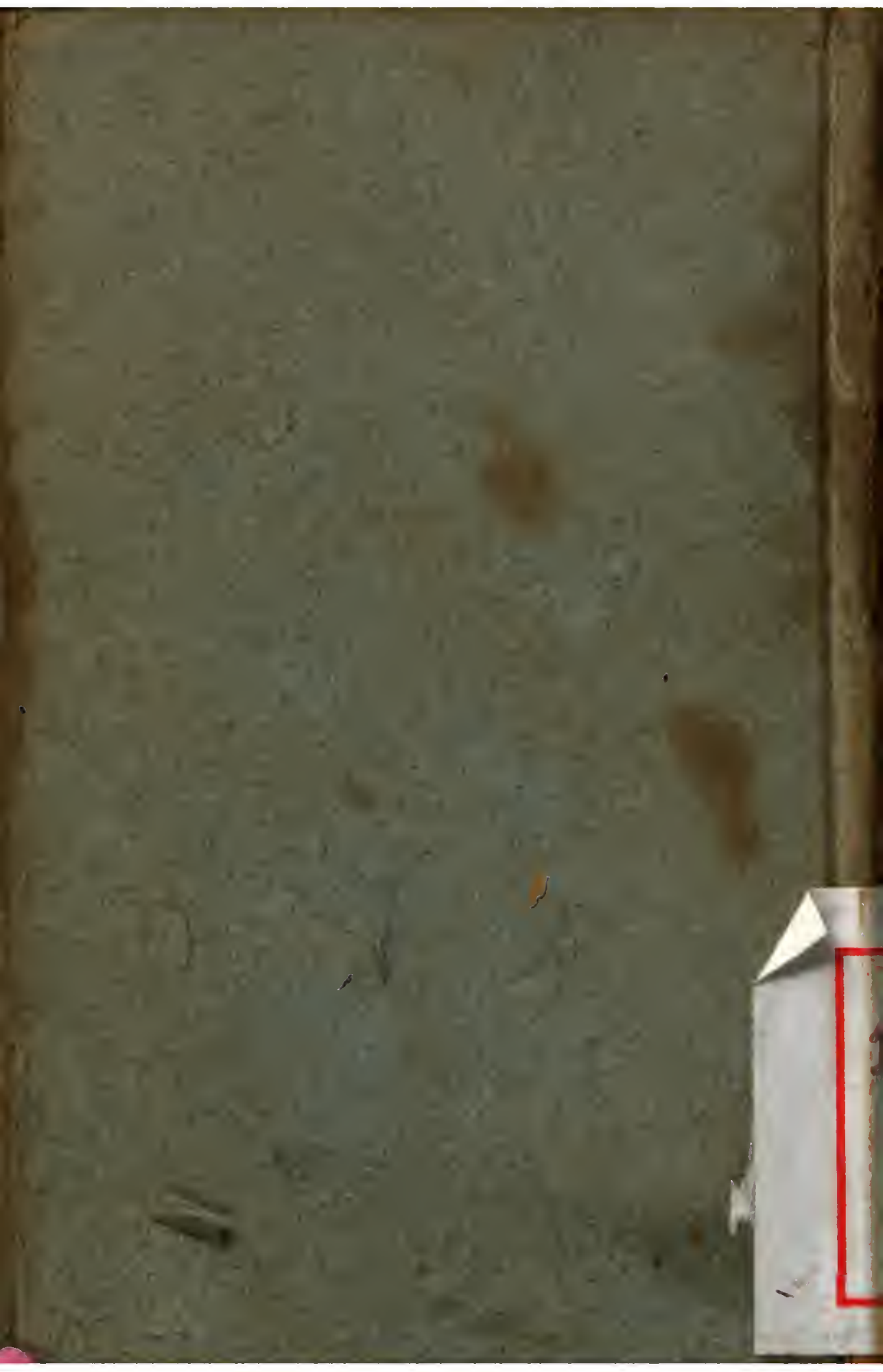
SUPPLÉMENT.

Lettre de Louis XIV au Roi d'Eſpagne. 269
Louis XIV, 1711. 272
Evaſion du Roi d'Angleterre. . 273
Monſieur de Luxembourg. Bataille de Nerwinde. 274
Louis XIV. . . . . . Ib.
Madame de la Vallière. . . . 275
Madame de la Vallière. . . . 276

Madame de Monteſpan. . . . 277
Madame de Monteſpan & ſes ſœurs. 278
Madame de Coulanges. . . . . Ib.
Madame la Ducheſſe de Sforce, Fille de Madame de Thianges. 279
Madame de Maintenon. . . . . Ib.
Madame de Fontanges. 280
Racine. . . . . . Ib.
Louis XIV. 281
Anglois. 282
Monſeigneur le grand Dauphin, Fils de Louis XIV. . . . . Ib.

Fin de la Table du troiſième & dernier Tome.

VA1
153594

141 D

Digitized by Google